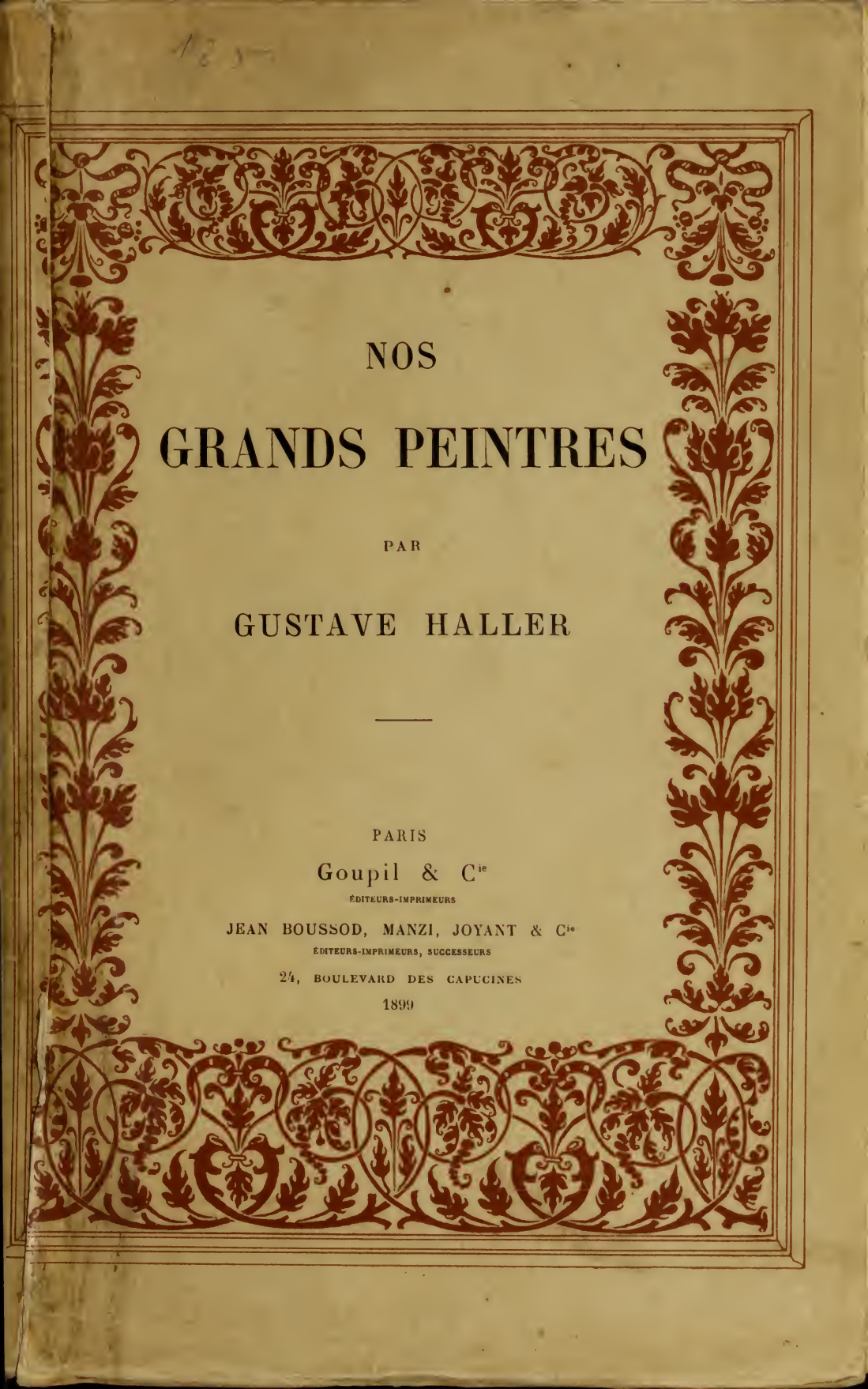


125

A decorative border in a dark reddish-brown color frames the page. It features intricate floral and scrollwork patterns, with a central vertical column of larger, more detailed motifs. The border is composed of repeating circular and vertical elements.

NOS  
GRANDS PEINTRES

PAR  
GUSTAVE HALLER

---

PARIS  
Goupil & C<sup>ie</sup>  
EDITEURS-IMPRIMEURS  
JEAN BOUSSOD, MANZI, JOYANT & C<sup>ie</sup>  
EDITEURS-IMPRIMEURS, SUCCESSIONS  
24, BOULEVARD DES CAPUCINES  
1899



A mon cher  
Papa  
voilà  
meublant  
de son  
petit  
fils.  
avec  
votre  
affection  
père

NOS GRANDS PEINTRES





NOS  
GRANDS PEINTRES

PAR

GUSTAVE HALLER

---

CATALOGUE DE LEURS ŒUVRES

ET

OPINIONS DE LA PRESSE

---

PARIS

Goupil & C<sup>ie</sup>

ÉDITEURS-IMPRIMEURS

JEAN BOUSSOD, MANZI, JOYANT & C<sup>ie</sup>

ÉDITEURS-IMPRIMEURS, SUCESSEURS

24, BOULEVARD DES CAPUCINES

1899



## INTRODUCTION

Les grands artistes aiment à ce qu'on parle de leurs œuvres quand ils se croient compris, appréciés, parce qu'ils travaillent pour le plaisir des yeux de tous et non pour leur seule satisfaction personnelle. Mais comme ils ne vivent que par leurs travaux, et s'efforcent de faire passer leur moi tout entier dans ce qu'ils produisent, il leur est presque toujours désagréable qu'on parle d'eux-mêmes.

Ne se sentant pas vivre en dehors de l'art, la pensée d'exister pour les autres leur est insupportable comme la plus inutile des choses.

Ils n'écrivent pas leurs mémoires, ne parlent pas de leur vie intime (ils croient souvent n'en pas avoir). Ils sont, disent-ils, dans leurs livres, dans leurs statues, dans leurs tableaux, et ne veulent pas être cherchés autre part.

Le lieu, la date de leur naissance, les distinctions obtenues, la nomenclature de leurs œuvres doivent seulement défrayer les biographies permises ou tolérées par les artistes, encore se refusent-ils la plupart du temps à en fournir les documents, tant la modestie est ancrée chez eux !

Certains écrivains arrivent cependant à une exactitude relative dans ces études, mais les détails historiques classant alphabétiquement des noms en dictionnaires encyclopédiques, dépoétisent tellement les artistes qu'on arrive à comprendre qu'ils répugnent à figurer dans ces nomenclatures.

Bien heureux encore quand, faute de renseignements, des plumes fantaisistes, les accommodant de toutes pièces, ne les envoient pas ainsi affublés à la postérité qui n'est même pas sûre de leurs noms !

Et pourtant, quoiqu'on dise et quoiqu'ils pensent eux-mêmes, les grands artistes ne sont pas des hommes comme les autres, dans leurs impressions, leur spontanéité, leurs affections.

De quel haut intérêt serait l'histoire de leur cœur si ouvert aux émotions profondes ! Dans quelles régions éthérées nous emporteraient les secrets de leur esprit toujours assoiffé d'idéal ! Combien l'analyse de leurs sentiments, l'étude de leur état d'âme seraient plus attachantes que les interminables bavardages dont certains romanciers du jour nous fatiguent, disséquant la pensée de leurs héros qui ne songent à rien et auxquels ils attribuent des rêveries artificielles laides comme des fleurs en papier.

Si chaque artiste écrivait toute l'histoire de sa pensée, ses confessions, quel régal ce serait et que de précieuses découvertes il y aurait là pour l'observateur psychologue.

Mais non, c'est lettre close. Un lourd rideau sépare l'avidité curieuse du public et la vie intime de l'artiste.

S'il veut rester à l'état d'abstraction, il ne plaît pas au public qu'il en soit ainsi. Le public veut un corps au nom qu'il admire.

Nous ne sommes que des apparences qui se dissipent ? Soit. Mais ces apparences nous font besoin tant que nous ne sommes pas de purs esprits.

Nous voulons un corps aux génies, parce que nous les aimons et qu'à l'amour il faut un objet. Ces génies étant la gloire de l'humanité nous exigeons qu'ils soient des hommes. Il nous faut les voir, les entendre, les toucher, afin de bien nous assurer qu'ils sont.

Pour nous, qui avons le bonheur de les approcher, nous sommes frappé de voir à quel point chez les artistes l'homme fait corps avec ce qu'il enfante, à quel point l'homme est dans l'œuvre et l'œuvre dans l'homme. Il n'est pas difficile de le prouver en établissant un parallèle.

Nous allons prendre quelques-uns de nos peintres les plus célèbres, tracer leur silhouette, examiner dans leur ensemble sommaire leurs travaux, leur vie, indiquer la liste de leurs œuvres, vous dire ce que notre faible esprit a saisi du leur, ce qu'il nous est permis d'écrire, possible de deviner, et la corrélation qui existe entre leur caractère et ce qu'ils ont produit s'établira d'elle-même.

Nous attacherons ainsi quelque chose de leur être moral aux chefs-d'œuvre qu'ils laisseront.

Les quatre artistes qui figurent dans ce modeste livre ne sont pas les seuls qui illustrent notre temps. Tous ne pouvaient entrer dans ce cadre exigu ; il ne faut voir ici qu'une première série.

Nous poursuivrons notre étude, si le public veut bien s'y intéresser, souhaitant qu'après nous d'autres passionnés du beau continuent cette publication que nous considérons, toute modeste qu'elle est, comme l'accomplissement d'un devoir de patriotisme.

Si les hauts faits d'armes font la gloire d'un pays aux heures de la guerre, en temps de paix ce sont les beaux arts qui font éclater sa suprématie. L'Italie militaire ne fut pas plus grande que l'Italie artiste, et cette dernière du moins a su conserver ses conquêtes. Ce vieux pays, qui pour les peuples jeunes, ne semble plus couvert que de cendres humaines, exerce encore une irrésistible attraction par les restes précieux de sa puissance artistique. Il vit de ce charme.

A l'exception de la France, il n'y a pas un peuple qui ne comprenne l'importance de la supériorité dans les arts, et ne soit fier de ses célébrités. Il en est même qui poussent jusqu'à l'ostentation la parade qu'ils font de leurs artistes en renom.

Les Français ne devraient-ils pas les premiers applaudir à la gloire de leurs compatriotes, s'enorgueillir des triomphes qui, illustrant leur patrie, rejaillissent sur eux tous ? Mais chez nous on ne sait admirer que les étrangers et ceux des morts qui datent de long-

temps. Si les vivants sortent pas trop de l'ordinaire, ils irritent notre soif d'égalité.

Non seulement les microbes du journalisme rongent le bas de leur pantalon, mais souvent des hommes en crédit les attristent par leurs attaques, par leurs critiques ou la feinte indifférence de leur secrète envie.

Quant aux gros bonnets de la littérature, ils leur mesurent les éloges et leur refusent *du grand*, prétendant que la postérité seule a le droit de leur en donner. Les âges seuls, selon eux, peuvent sanctifier le génie.

Mais dans sa précipitation, le temps fauche et balaie beau et laid sans distinction ; le vent de l'oubli souffle derrière lui ; et sauf quelques rares vestiges sauvés de la destruction, il nous reste bien peu de choses du passage de l'homme sur la terre. Le passé nous échappe, la nature fait tout pour le dérober à nos investigations.

C'est donc à nous de chercher à documenter la postérité en gravant le plus profondément possible dans notre sol mouvant le nom de ceux qui travaillent à élever notre pays.

Nous devons aussi tout faire pour soutenir leur enthousiasme ; ce sont eux qui éclairent, illuminent la France par leurs inspirations. Oui, nous devons glorifier ceux de nos compatriotes dont les travaux font faire le tour du monde au nom de Français.

Comme le héros fabuleux qui porte le monde sur ses épaules, ce sont nos grands hommes qui portent haut notre pays et l'élèvent au-dessus du niveau humain.













## J.-L. GÉROME

Nous écrivions il y a deux ans :

« Quand on voit le grand in-folio que la compagnie américaine « Cassel » a consacré à l'œuvre de Gérôme et la magnifique collection de gravures qui accompagne cet ouvrage, on reste stupéfait.

« Il faut des étrangers pour exalter nos gloires artistiques. Il faut le Nouveau monde pour glorifier en une langue étrangère et inscrire dans des livres d'or le nom de ceux de nos compatriotes à qui l'on doit le juste prestige qu'exerce la France sur tous les peuples du monde. »

Et voilà que depuis ce temps un splendide ouvrage a paru : *Détaille*, par M. Marius Vachon. L'auteur très bien renseigné ne laisse rien à dire après lui sur le célèbre peintre militaire dont il rappelle les principales œuvres par de belles héliogravures.

D'autre part, la maison Jean Boussod, Manzi, Joyant et Cie prépare un ouvrage non moins précieux sur Gérôme.

A la bonne heure ! ce n'est pas sans une grande joie que nous constatons ces nouveaux événements artistiques. Si les ouvrages français n'atteignent pas au luxe du livre des Etats-Unis, ils sont du moins un juste hommage rendu à qui de droit.

Nous voudrions qu'il nous fût possible de résumer en quelques pages le grand in-folio américain intitulé *La vie et les travaux de Gérôme*. Mais il y a des *tout* qu'on ne peut entamer sans sacrilège. Retrancher quelque chose du livre, ce serait couper le pied ou la main d'une jolie femme. C'est-à-dire gâter le *tout*.

Il y a là des descriptions si attachantes, de si charmants détails que nos ciseaux se refusent respectueusement à toute amputation.

Ce qu'il faut, ce qui doit être fait, c'est la traduction française complète de ce beau travail qui met en notre pleine possession l'homme, l'artiste et son œuvre. Trop fier pour descendre à cette modestie mal entendue qui n'a rien de naturel et nuit à la vérité, Gérôme laisse répéter tout ce qu'on dit sur lui et se raconte lui-même avec simplicité. Trop franc pour cacher rien de ses actions, il a ouvert sa vie comme un livre pour y laisser lire son histoire.

Des hommes tels que lui appartiennent à l'avenir, il l'a compris et s'est donné tout entier, ne se trouvant pas le droit de rien taire.



De là les complications qu'offre l'étude de cette grande figure.

Nous, infimes, qui voulons tracer, en quelques lignes, l'histoire des peintres célèbres de notre temps, nous osons à peine prendre la parole après Field, Hering, Augustus Saint-Gaudens, etc., etc.

Scott, Harry, Quilter, Gilbert, Hamerton, Tanouarn, Stranahan, éminents critiques anglais ou américains, ont analysé et admiré l'homme aussi bien que ses productions.

Le seul avantage que puisse avoir pour le lecteur notre modeste étude, c'est de n'être point écrite en anglais.

Il n'y a pas eu que des journalistes étrangers pour vanter le talent de Gérôme. Seuls, les scribes, génération spontanée sortie de la liberté de la presse, s'occupant de ce que font les autres par l'impossibilité où ils sont de faire quelque chose eux-mêmes, ont parlé de M. Gérôme comme des aveugles parleraient des couleurs.

Mais la valeur de celui qui parle faisant seule la valeur de ce qu'il dit, il ne reste rien de cette poussière sur sa renommée.

Les grands critiques d'art, ceux qui, par quelque œuvre littéraire remarquable ont acquis des droits au titre de littérateur, n'ont jamais marchandé leur enthousiasme à M. Gérôme.

Théophile Gautier, surnommé le « Benvenuto du style », écrivit sur l'artiste de quoi faire un volume. Il fouilla longuement les principales œuvres du maître et en fit des études littéraires de premier ordre.

MM. Emile Augier, Frédéric Masson, Beaudelaire, Maxime du Camp, Timbal et tant d'autres ont été ses fanatiques.

Charles Blanc, directeur des Beaux-Arts, membre de l'Académie, disait que Gérôme n'avait pas son égal pour distinguer les races et transformer en types puissants, en physionomies vivantes, les individus intimes.

C'est parfaitement exact.

#### L'HOMME ET SON OEUVRE

##### I

Tout ce qu'a produit M. Gérôme est inspiré par l'antiquité, l'orient, l'histoire moderne. Il alla chercher l'art jusque dans ses origines les plus éloignées. Rome s'explique par la Grèce et la Grèce par l'Égypte. C'est surtout l'Égypte qui devait illuminer son génie, éclairé déjà par l'inspiration. C'est ainsi qu'il a pu saisir dans sa puissance grandiose, la nature et les secrets de l'humanité.

Le peintre, pensait Gérôme, doit aller partout, ne rester nulle part, voir, entendre, éprouver et garder précieusement ses impressions pour les laisser s'écouler ensuite en une source féconde. Il a voulu tout savoir, tout connaître, l'ensemble des choses et l'ensemble des faits. Miroir, il s'est placé directement devant la nature, devant l'homme, pour bien s'assimiler les spectacles qu'il voulait fixer plus tard.

Des méditations de sa pensée profonde est né le souffle dont il a su animer et les hommes et la nature.

Classique par principe, fantaisiste par tempérament, avant tout épris de l'idéal, il a su poétiser, ennoblir ce qu'il touchait et adoucir par l'humour ce que ses satires avaient de mordant. Sans écrit, sans parole, il a raconté l'histoire de l'humanité dont il a décrit les passions. Il a tout exprimé avec une philosophie profonde : la joie de la vie et la majesté de la mort.

## II

M. Gérôme, méprisant les fluctuations de genre, ne suivit jamais en art les *modes*.

Il a eu le grand talent, dans ses tableaux modernes d'échapper au cachet du « jour » qui est le « ridicule » du lendemain.

Il ne sut pas s'astreindre jusqu'au bout aux exigences de l'école des Beaux-Arts. Après Paul Delaroche, son maître, son Dieu, il n'eut pour professeur que l'univers et n'obéit qu'à la vérité.

M. Gérôme ne tarda pas à exercer une grande influence sur la jeunesse, dont la foule lui fit cortège. Une attraction irrésistible entraînait après lui les âmes ardentes.

D'illustres amis se mirent à sa suite et l'accompagnèrent partout, traversant plusieurs fois le désert et partageant sa vie aventureuse d'oiseau chercheur. Avec lui toute peine devenait un plaisir, et sa seule société était un bonheur.

L'homme qui jouit d'un esprit élevé, de grandes facultés et d'une excellente santé est un être parfaitement

organisé au physique et au moral. La gaîté est la conséquence inévitable de cette perfection d'ensemble. « Pour ce que rire est le propre de l'homme. »

Aussi M. Gérôme n'est-il pas seulement un artiste hors ligne, un profond penseur, mais encore l'homme du monde le plus aimable et le plus spirituellement gai.

Selon les Anglais, il est et fut toujours un « perfect gentleman ».

Tanouarn a écrit : « Il travaille vite, marche vite, écrit vite, dort vite, et ne se repose qu'en changeant de travail. »

M. Claretie ajoute .

« C'est un cœur d'or dans un corps de fer. »

### III

M. Gérôme est né à Vesoul, vieille ville espagnole. On ne sera donc pas étonné de retrouver en lui des vivacités et des ardeurs extrêmes.

Il a du soleil dans le sang.

Ses parents vivaient de leur travail. Le père était bijoutier, presque artiste. Il voulut que son fils étudiât au collège, apprît le grec, le latin comme les enfants de famille, qu'il eût même des talents d'agrément.

Mais à peine entré à l'école de dessin l'artiste se révéla.

M. Gérôme père, au retour d'un voyage à Paris, rapporta pour son fils une boîte à couleurs, avec une pein-

ture de Decamps. La copie qu'en fit le jeune garçon excita l'admiration de son professeur.

A quinze ans, après quelques résistances maternelles, Gérôme partit pour Paris où son père l'envoya muni d'une lettre pour Paul Delaroche.

Il fut immédiatement enrôlé dans le grand régiment des arts. Ses compagnons furent Picou, Gobert, Hamon, toute la jeunesse effervescente et joyeuse. C'était par excellence le temps des charges folles.

L'atelier de Paul Delaroche fut fermé, et le maître s'en allant pour une année à Rome, voulut avant de partir mettre son élève dans l'atelier de Drolling, mais Gérôme refusa et suivit son professeur.

Après trois ans de séjour à Paris, l'Italie l'attirait autant peut-être que l'entraînait son culte pour Paul Delaroche.

Il partit donc sans se soucier de la modicité de ses ressources. Il avait peu, mais les autres n'avaient rien.

Dans les grands jours, on dînait cinq pour deux francs, mais on était ardent à la joie comme au travail.

« Ce fut là », dit-il encore aujourd'hui « le temps le plus heureux de ma vie ».

Pendant quelques mois, Gérôme, toujours en contact avec la nature, son adorée, fut tout au bonheur de se sentir artiste et d'avoir dix-huit ans.

Il étudiait avec avidité architectures, figures, animaux, paysages, mais il fallait songer sérieusement à

l'avenir, revenir à Paris pour y obtenir le prix de Rome, première étape des grandes évolutions artistiques.

#### IV

Après trois mois de séjour dans l'atelier de M. Gleyre, Gérôme put se réunir à Paul Delaroche qui lui-même revint à Paris. Il travailla même à un tableau que le maître exécutait pour le musée de Versailles : *Charlemagne traversant les Alpes*.

Refusé pour le concours du prix de Rome, malgré la réception de son esquisse, il condamne lui-même ses juges en exposant au Salon un tableau qu'on voit encore au Luxembourg — « *Le Combat de coqs*, » jeune garçon et jeune fille Grecs faisant lutter leurs oiseaux de Mars et suivant toutes les péripéties du combat.

C'était naïf, simple et plein de grandeur.

Quoique mal placée, cette toile obtint un succès éclatant et reçut une 3<sup>me</sup> médaille.

Vinrent après « *Anacréon dansant avec Cupidon*, » « *La Vierge et L'enfant* », dont l'artiste ne fut pas satisfait mais qui obtint quand même une seconde médaille au Salon.

Gérôme le premier sut être antique sans ce pédantisme scolaire qui souvent étouffe à jamais l'artiste. Il poétisa ces études du passé, rendit leur rigidité aussi gracieuse qu'imposante et devint le chef de l'école néogrecque que Théophile Gautier opposait à Courbet, initiateur des matérialités en art, celui qui le premier osa dire : « le beau c'est le laid ».





W. H. Furness

*Le combat de coqs*





## V

La Révolution de 1848 fit de Gérôme un capitaine d'état-major dans la garde nationale.

Après la lutte, il n'échappa point aux maladies qui suivent toujours les crises sociales. La fièvre typhoïde le saisit.

A peine remis, il partit pour Gênes, Milan, Venise, et malgré son absence, exposa tous les ans. Mais n'entendant plus le bruit des applaudissements, il croyait avoir perdu pied, quand son tableau *Le Gynécée*, intérieur grec, obtint un succès encore plus éclatant que *Le Combat de Coqs*.

Après avoir exécuté la chapelle de Saint-Séverin où d'un côté saint Jérôme communie, et de l'autre Belzunce fait un vœu au Sacré-Cœur, il orne la bibliothèque des Arts-et-Métiers. Puis il part pour Moscou avec M. Got, de la Comédie-Française. Mais en route il change de visée et se dirige sur Constantinople, le Danube, la mer Rouge, où la guerre lui barre la route.

Là, Gérôme rencontre des Cosaques, les peint et donne naissance au tableau : *Musique d'un régiment russe*, œuvre sur laquelle fut attachée la croix de chevalier de la Légion d'honneur,

La Russie étudiée, il revint par Malte à Paris. Une commande de l'Etat l'y attendait.

*Le Siècle d'Auguste*, toile de dix mètres sur sept, d'où émergent les belles figures de Brutus, Cassius, Antoine et Cléopâtre.

## VI

De là date le départ de l'artiste pour l'Égypte, où il trouve les inspirations qui devaient lui valoir ses plus grands succès.

Il loue un bateau à voile et, avec quatre amis qui l'avaient suivi, le voilà pendant quatre mois sur le Nil, peignant, chassant, pêchant.

Puis il revient au Caire, où il demeura quatre mois encore, étudiant toujours.

Le nombre des œuvres qui prirent naissance sur les rives du *Père des Eaux* est incroyable :

*Les Recrues égyptiennes traversant le désert.*

*Memnon et Sésostris.*

*Les Colosses de Thèbes.* — Deux Montagnes à forme humaine.

*La Plaine de Thèbes.*

*Chameaux buvant à la fontaine du crocodile.*

*Les Pifferari donnant une sérénade à une vierge au coin d'une rue romaine,* etc., etc.

Gérôme sut si bien s'assimiler l'Égypte, en comprit si parfaitement la nature, saisit avec tant de perspicacité le caractère de ses habitants, qu'on retrouve pour ainsi dire dans ses œuvres l'âme de l'Égypte.

Il reproduit avec la plus intelligente exactitude non seulement le pays, mais tout ce qui lui est particulier, jusqu'au chameau, ce vaisseau du désert.

Il a fait connaître une Égypte inconnue jusqu'à lui et dont l'histoire invoquera le témoignage.

Gérôme revint alors à Paris payer son contingent au grand foyer de l'art par l'apport de la science acquise.

## VII

Après un long séjour dans un pays où la vie est toute contemplative, Gérôme fut repris avec intensité par le tourbillon d'activité, de travail, d'efforts constants, d'exaltation toujours nouvelle, qui fait de Paris un phare lumineux tourné vers l'avenir plus que vers le passé, Paris où l'actualité, c'est demain.

Son imagination se réveilla plus vivace encore dans ce gouffre d'idées toujours en ébullition.

Gérôme peignit alors : *Le Duel après le Bal*, dont le public fit le *Duel de Pierrot*, et devint populaire tant son succès fut grand.

Après le bal, et le souper peut-être, Pierrot se querelle avec un sauvage. On descend au bois avec Arlequin, Crispin et un domino pour témoins. On se bat.

Pierrot tombe mort dans la neige.

L'idée d'opposer le comique des costumes au tragique de la situation produit une émotion qui se répandit dans tout le public avec une rapidité vertigineuse (1).

Si les artistes signent toutes leurs œuvres, une seule les signe en quelque sorte, s'attache à leur nom comme un sceau indélébile. L'œuvre n'est pas toujours celle

(1) Séduit nous-même par le charme intense de cette composition, nous n'avons pu résister à présenter au théâtre, longtemps après son apparition, *Le Duel de Pierrot*. L'idée, développée en cinq actes, reçut du public, grâce au peintre, pendant cent représentations, au Gymnase, l'accueil le plus chaleureux, le plus sympathique. Tout l'honneur en revenait à Gérôme.

qu'il préfère ni celle qui s'approche le plus de l'insaisissable perfection ; mais c'est cette œuvre par laquelle l'artiste a touché le plus intimement l'âme de la foule et lui a appris à tout jamais son nom.

Le tableau fut vendu vingt mille francs au duc d'Aumale. C'était un beau prix pour une toile presque petite.

De toutes parts on vit pleuvoir les commandes sur Gérôme.

Alors le prince Napoléon, pour orner son palais pompéien, lui fit peindre *L'Odyssee d'Homère, Les deux Augures, Guerriers et Vagabonds*.

Homère au milieu du panneau ; de chaque côté l'Iliade et l'Odyssee.

Il lui fallut parer de sa peinture jusqu'au wagon que la Compagnie des chemins de fer offrit au Pape.

Enfin en 1859, deux des plus belles pages de sa vie mirent le monde des arts en émoi.

*Ave Caesar Imperator, morituri te salutant* — « Salut Empereur César, ceux qui vont mourir te saluent », reconstitution parfaite du cirque ou colysée antique.

Puis *La Mort de César*, vision d'un drame d'horrible cruauté reproduite dans son décor, exact par l'érudition et l'intuition frappante des faits.

Gérôme était arrivé à l'apogée de sa gloire.

Les portes de l'Institut s'entr'ouvraient devant lui.

## VIII

Pour entrer au palais Mazarin, les vivants se disputent les places laissées vides par les morts, mais les

vrais artistes n'aiment pas l'intrigue et souvent de grands talents font longtemps antichambre avant de pénétrer dans le sanctuaire.

Un peu plus tard seulement, les portes entr'ouvertes s'ouvrirent à deux battants pour livrer passage à M. Gérôme.

De brillants succès avaient fait l'assaut pour lui, entr'autres *Phryné devant l'aréopage*, merveille où se trouve pour ainsi dire condensée l'esthétique de la femme.

Dans son œuvre, Gérôme a beaucoup aimé la femme, mais sans la subir outre mesure comme tant d'autres qui vont jusqu'à s'éprendre des laides au point de nous en imposer les images. Lui la représente toujours belle, toujours digne.

L'avocat de *Phryné devant l'aréopage* fait tomber, comme dernier argument, les voiles de l'accusée et la montre toute nue pour attendrir les juges. Surprise, elle ne peut se défendre, mais de ses bras délicats cache son visage par un reste de dignité féminine.

Cette œuvre, qui exprime si bien le pouvoir de la beauté, atteste que jamais, chez la femme, la pudeur ne s'évanouit complètement.

Après un triomphe, notre artiste s'envolait toujours comme pour échapper aux ovations.

Cette fois, il repart pour l'Orient.

Le peintre, sûr de lui, veut revoir l'Égypte, la Judée, la Syrie, le désert, qu'il met dix-sept jours à traverser sans que ni sa santé, ni sa bonne humeur en souffrent un seul instant.



Tout est pour lui ravissement. La Judée, Damas, Le Caire, villes que pendant longtemps n'a pas atteint le souffle de l'Europe, élargissent encore l'envergure de son talent.

Gérôme a fait six voyages en Orient et s'y est emparé de la nature, des habitants. Il s'est baigné dans cette lumière intense, mais sans s'y brûler, et revint chargé du complet bagage des connaissances acquises.

Il a peint dans tous les pays sans laisser s'altérer la vérité de sa couleur par les influences locales qui perdent tant de peintres voyageurs. Ceux-là perdent la tête, exagèrent et rapportent des œuvres d'hallucinés.

Que de jeunes poètes, actifs et bouillants au départ, au retour n'étaient plus que des rêveurs ! Que de peintres énergiques, envahis par les extases de ces pays, sont revenus ternis à jamais !

La vie contemplative, si prenante qu'on ne peut plus se ravoïr quand elle vous envahit, n'a jamais atteint Gérôme. Les séductions de l'Orient et son ardent soleil n'ont pas eu de prise sur sa mâle nature. Il a su de ses regards l'embrasser pour nous le peindre sans lui laisser rien prendre de lui.

La grande imagination de Gérôme, son esprit profond et délié, le sens philosophique, observateur et juste dont il est doué, donne à son génie d'innombrables facettes. Dans chacune d'elles se sont reproduites en scènes charmantes, de drame ou de comédie,



les impressions reçues et aussitôt rendues avec une souplesse sans précédent et une variété de conception inouïe.

Les grands connaisseurs en peinture apprécient d'autant plus la puissance irrésistible du maître, qu'ils comprennent les causes de l'effet produit et de la séduction exercée ; c'est non seulement par le charme des compositions, mais encore par la conception magistrale des décors employés comme fond pour les scènes antiques, leur aspect d'un pittoresque presque magique dans les scènes orientales.

L'imposant de la nature, l'immensité des cieux et l'inspiration de l'auteur animent, éclairent les sujets ; il y a dans ces œuvres la nature et la vie.

## IX

De retour à Paris en 1862, Gérôme épousa la fille de M. Goupil, le grand éditeur dont le nom est inséparable de nos célébrités artistiques.

Mademoiselle Goupil, d'une rare beauté, vint parer de sa grâce charmante le foyer de l'artiste.

Après le voyage de noces, qui se fit en Italie, les époux revinrent à Paris, s'installer dans l'hôtel que M. Gérôme habite encore aujourd'hui. Sa demeure, embellie et agrandie, devint digne de lui.

Son incomparable et charmante compagne éclaira sa vie intime par l'amour, lui donna quatre filles adorablement belles ; elle ajouta pour lui le bonheur à la gloire.

## X

Jusque-là Gérôme avait changé de logis chaque fois qu'il montait un échelon sur l'échelle de la fortune.

Ce fut d'abord une petite chambre rue Saint-Martin, puis rue de l'Ancienne-Comédie. Il eut après un semblant d'atelier rue de Sèvres. L'artiste qui lui succéda s'étonnant qu'il eût pu vivre dans cet endroit privé de tout confort, Gérôme répondit :

« J'étais si occupé que je ne me suis jamais aperçu que ce fût inhabitable. »

Ensuite, il demeura rue de Fleurus, où Hamon, Picou et Schœnewerck se trouvèrent avec lui. Puis encore rue Duguay-Trouin ; cette rue, alors entourée de champs, servait d'atelier à l'artiste. Il y recevait quand il ne voyait plus clair pour travailler.

Enfin, le père de Toulmouche construisit exprès pour Gérôme, rue Notre-Dame-des-Champs, un atelier qui devint un centre artistique fréquenté des gens de lettres les plus célèbres du temps, et surnommé par eux « la boîte à thé ».

Ce fut là que vécut l'énorme et fameux singe qui faisait de la peinture et s'en allait seul dîner en ville.

Autant on travaillait, autant on s'amusait dans ce milieu joyeux. Ce n'étaient que fêtes improvisées à la flamme de l'esprit constamment allumée, où tout se renouvelle et se régénère, qui fait la jeunesse heureuse et la vieillesse jeune.

Cet atelier, devenu légendaire, était autrefois un

paradis où la jeunesse allait oublier, dans les éclats de rire fou, toutes les difficultés, les luttes, les chagrins dont sont encombrées à leur début les carrières artistiques les plus brillantes même.

Le mariage, les grands devoirs de famille, les hautes dignités ont forcément enveloppé le grand artiste d'une majesté obligatoire. Mais écartez ce vêtement de Cour, vous retrouverez, avec ses yeux perçants et son rire franc, l'artiste de vingt ans, sans un cheveu de moins, droit, vif, alerte.

C'est logique, l'âme n'a pas d'âge, et quand cette âme a des puissances presque surhumaines, elle possède aussi des énergies vitales incompréhensibles au vulgaire, inaccessibles aux esprits grossiers.

Aujourd'hui, le *struggle for life* réprime trop cette sainte folie, et l'on voit des vieillards de vingt ans qui ne sont pas plus sérieux pour cela.

## XI

M. Gérôme est actuellement pris tout entier par deux idées, la Divinité qui agit sur les esprits, et les meneurs d'hommes qui entraînent les multitudes humaines.

On ne saurait imaginer le nombre d'esquisses faites par le maître pour arriver à rendre sur ces deux sujets ses impressions intelligibles à tous, tant en peinture qu'en sculpture.

Quand on voit ce que nos maîtres dépensent de travail pour parfaire les œuvres qui nous survivront dans la postérité, on comprend que l'art n'est pas mort. On

sent que l'amour du beau vit encore et vivra toujours dans les âmes élevées, malgré les efforts acharnés que ses ennemis font inconsciemment pour le tuer.

L'image de Jésus hante depuis longtemps Gérôme.

D'abord il le voit fuir en Egypte, comme fait la pensée devant l'ignorante brutalité.

La nuit toute bleue s'étend loin, loin... sous un ciel étoilé.

Ils passent seuls : la Vierge sur l'âne, tenant dans ses bras l'Enfant Dieu ; Joseph marchant derrière eux. Un grand mystère se répand partout, nous atteint, nous émeut. Il y a quelque chose de saint dans cette inspiration de l'artiste.

Après l'avoir fait fuir en Egypte dans cette nuit tellement délicieuse qu'elle donne à tout le monde l'envie de se retirer au désert, Gérôme fait entrer le Christ à Jérusalem. Jésus passe, au son de la trompe, sur les roses et les palmes jetées devant sa mule blanche. Les femmes s'agenouillent, les hommes se prosternent et l'atmosphère lumineuse se divinise.

Jérusalem est imposante, se portant en masse à la rencontre de Dieu. La foule s'entasse jusque sur les murs d'enceinte.

Lui vient mourir.

L'idée du doux rabbin, comme l'appelait Renan, s'éveille devant cet frappante opposition.

Jésus est grandiose, sur son modeste bourriquet. Ce bourriquet portant le monde de l'avenir, le maître

l'étudia presque autant que le charpentier dont il a rendu la divinité resplendissante dans le simple.

Le public subit avec joie le charme qu'exerce un tel talent. Il garde vivantes dans son esprit les images que l'artiste a fait une fois passer devant ses yeux.

## XII

C'est la statuaire que M. Gérôme choisit pour donner un corps à ses meneurs d'hommes, aux souvenirs laissés par les quatre colosses dont l'histoire semble s'être le plus émue.

La belle peinture qu'il fit de Napoléon lui avait-elle ouvert la grande voie dans laquelle il s'est lancé avec tant de bonheur ? C'est à croire.

Laissons, à ce propos, la parole à l'artiste, qui nous écrivait dernièrement :

« Comme j'avais commencé la statuette équestre de  
« Bonaparte (qu'entre parenthèse j'avais déjà faite en  
« peinture), j'ai pensé qu'on pourrait exécuter aussi  
« d'autres grands meneurs de peuples, comme Frédé-  
« ric II, Timour-Leng ou Tamerlan et César, quatre  
« types bien différents au point de vue du caractère  
« personnel et aussi au point de vue de la nationalité.  
« C'est qu'en effet, ces personnages, qui se ressemblent  
« d'un certain côté, sont tous très différents et présen-  
« tent chacun une individualité intéressante à repro-  
« duire. Sur les quatre statuettes, trois sont aujour-  
« d'hui terminées : Bonaparte, Frédéric et Timour. Ces  
« ouvrages ont été exécutés avec le plus grand soin et  
« d'après des documents sérieux, et j'espère avoir

« rendu la vérité autant que possible. Ne croyez pas  
 « qu'on manque de renseignements sur Timour, son  
 « histoire est très connue, car ces gens-là étaient en  
 « même temps des lettrés, et un de ses petits-fils,  
 « Baber, qui a fait la conquête de l'Indoustan, a laissé  
 « des mémoires fort curieux et très instructifs, et  
 « comme dans ces pays d'Orient les traditions se conti-  
 « nuent de siècle en siècle, par les écrits relativement  
 « postérieurs, on sait à quoi s'en tenir au point de vue  
 « général des mœurs et des coutumes des devanciers.  
 « Quant aux documents, plus utiles encore pour nous  
 « autres peintres, on les trouve dans les manuscrits  
 « persans. Il y en a plusieurs qui ont été exécutés par  
 « Timour lui-même, qui, par conséquent, datent de  
 « son temps et méritent créance.

« Chose singulière, on est mieux renseigné sur  
 « l'espèce de chevaux qu'avaient les Mongols que sur  
 « ceux des Romains, et je suis un peu embarrassé  
 « pour choisir l'animal sur lequel je vais placer César  
 « et comment je vais le harnacher, car ils n'avaient ni  
 « étrier, ni selle. »

Voyons donc maintenant Gérôme statuaire pour  
 arriver aux œuvres superbes où se condense, dans une  
 inspiration des plus grandioses, l'ensemble de son  
 multiple talent.

### XIII

Ce fut dans la force de l'âge que Gérôme dut céder  
 à son entraînement pour la sculpture. Quoiqu'il s'en  
 défende, cet art, le plus enivrant de tous, s'est emparé





Scenar. G. L. P. Paris

*Les Gladiateurs*





de lui non sans quelque tyrannie. La grande impression que produisirent ses œuvres n'était pas faite pour calmer son enthousiasme.

*Anacréon.*

*Les Gladiateurs.*

*Bellone* (1), cette statue qui frappa d'étonnement le monde artiste et tout particulièrement les statuaires, est unique.

Les nus : la tête et les bras sont en ivoire. La difficulté fut extrême pour trouver une dent d'éléphant assez grande pour composer la tête. L'ivoire est patiné de telle sorte qu'il donne l'illusion complète d'une carnation de femme.

La tunique est d'argent, la cuirasse d'or, la draperie de cuivre rouge, le casque de métal précieux. Les yeux sont en émail. Cette superbe figure, qu'on croirait vivante, a bien l'autorité sauvage qu'on prête à la déesse des combats ; elle inspire l'admiration pour l'artiste qui la créa, et l'horreur de la guerre.

Le succès de cette œuvre ira toujours grandissant, les peuples d'aujourd'hui sont encore trop jeunes pour en comprendre toute la portée.

Ce n'est pas seulement un superbe morceau de sculpture ; c'est une bonne action. Elle plantera dans l'avenir la terreur du carnage.

*Pygmalion*, *Tanagra*, sont aussi des monuments à la gloire du statuaire.

(1) *Bellone* coûte à l'artiste 25,000 francs de matières premières. On peut la voir en ce moment à la maison Goupil.

Le maître ne cesse pas de grandir, et sa dernière œuvre est toujours la plus belle.

La statue de Baudry, exposée au Salon de 1896, et plus tard érigée solennement à La Roche-sur-Yon, fut un succès que vint encore dépasser celui de *Napoléon entrant au Caire*, bronze magnifique qui commence la série des quatre héros.

#### XIV

##### *Bonaparte entrant au Caire.*

L'homme, son caractère, tout vit dans cet éloquent morceau de métal. Le mouvement est splendide. Sur sa fière monture caparaçonnée à l'orientale, rien de plus imposant que ce dernier des Césars. Il se découvre et semble saluer solennellement le monde qui lui fut soumis. Son attitude, majestueuse comme l'immortalité, est d'un effet si grand qu'elle cause une émotion surprenante.

A peine au jour, l'œuvre était disputée et acquise à prix d'or par l'Etat.

C'est dans l'atelier du maître que nous avons admiré les deux autres statues équestres encore inédites.

Sur sa superbe monture, Tamerlan, en Orient, Timour-Leng (1), borgne et boiteux, se rehausse par les splendeurs de son costume. Sous les pieds de son cheval sont amoncelées des têtes coupées, masques aux expressions déchirantes, où le statuaire montre son talent multiple et varié. — Le Tartare Timour, im-

(1) Leng signifie boiteux.

passible et froid sur ce monceau de victimes, marche à la conquête de la Chine. Mais la Mort va l'arrêter.

C'est d'un effet dramatique terrifiant.

Les pierreries, les métaux précieux employés dans les ornements font de cette statue, relativement petite, un bijou des plus luxueux.

Le grand Frédéric est présenté sous un aspect moins éclatant de richesse. C'est sa pensée surtout qui est en scène dans cette composition, et ce n'est pas chose facile que de faire penser le bronze.

Aussi rusé que fin, aussi spirituel qu'intelligent, aussi clairvoyant administrateur que courageux guerrier, c'est bien là Frédéric à qui la Prusse dut l'origine de sa grandeur militaire. L'œuvre est un chapitre d'histoire, un véritable tour de force.

### CONCLUSION

L'homme et son œuvre, étroitement unis, sont tous deux complets comme variété, comme étendue.

La carrière longue et brillante où évoluent les œuvres de Gérôme est tellement vaste que l'analyse n'en saurait tenir dans notre cadre étroit.

Cet artiste n'est pas seulement peintre par vocation, statuaire par passion, architecte de naissance, poète par nature, homme d'esprit toujours ; il est complet dans toutes les manifestations de son être moral et dans ses appréciations sur le monde extérieur. C'est la conséquence de ses principes et de ses actes. Jamais il n'a voulu que rien ne voilât l'horizon de ses observations, ni de ses pensées.

Il ne s'est pas enfermé, avare de son temps, pour changer en or ses couleurs et ses idées. Sa porte est toujours ouverte à ses amis, à l'imprévu, à l'inconnu même.

S'il a beaucoup produit, beaucoup travaillé, il a du moins trouvé le temps de parler, d'écouter, de penser, enfin il a vécu.

Aussi tout lui est familier et facile. Parle-t-il politique? ses aperçus sont pleins de bons sens, de clairvoyance et de lucidité.

Son style est d'un fin lettré, aux phrases claires, aux expressions précises.

Un charme attachant, une saine raison font de ses lettres de petites merveilles.

Sa conversation est étincelante d'enjouement naturel, d'érudition, de philosophie profonde. Son élévation d'esprit marchant toujours de pair avec la perfection de ses travaux, a fait de lui, en dehors de sa supériorité, un des hommes les plus remarquables du temps, un de ceux qui marquent pour des siècles leur passage dans les âges par les traces qu'ils y laissent.

## JEAN-LÉON GÉROME

### RECOMPENSES ET DISTINCTIONS :

Médaille de 3<sup>e</sup> classe en 1847.

Médaille de 2<sup>e</sup> classe en 1848 et 1855, à l'Exposition universelle.

Chevalier de la Légion d'honneur en 1855.

Membre de l'Institut en 1865.

Médaille d'honneur en 1867.

Médaille d'honneur en 1874.

Commandeur en 1878.

Rappel de médaille d'honneur en 1878, à l'Exposition universelle.

Hors concours en 1889, à l'Exposition universelle.

M. Gérôme (Jean-Léon), statuaire, médaille de 2<sup>e</sup> classe en 1878.

1<sup>re</sup> classe en 1881.

Membre de l'Institut.

Commandeur de la Légion d'honneur.

Hors concours.

Voir le catalogue des OEuvres de M. Gérôme, page 95.











*Goupil & Co Paris*



# J.-J. HENNER

## I

### L'HOMME ET SON ŒUVRE

Il est des hommes unis par des liens invisibles à l'idée divine qui de tout temps flotta sur l'humanité.

Captivés par la hantise céleste, ils se font prêtres, capucins ou moines. Ils élèvent entre eux et le monde le mur des églises ou les grilles des couvents pour être plus à Dieu.

M. Henner est un de ces hommes-là. Seulement, disons-le bien vite, la puissance qui s'est emparée de tout son être, c'est la Beauté. Il a jeté des barrières infranchissables entre lui et ce qui n'est pas *elle* afin de travailler dans un recueillement complet. Austère, inspiré, il vit de l'idée qui le tyrannise comme tous ces prédestinés.

L'idéal, le beau, pure abstraction, semblent avoir choisi ces hommes, les excitent, les pressurent, les martyrisent jusqu'à ce qu'ils arrivent à l'incarner dans l'art, à en faire une réalité.

Victimes de cette obsession incessante, jamais ces esclaves n'ont de repos. Leur parlez-vous ? ils vous écoutent, mais d'un air distrait, cherchant toujours instinctivement un trait, une nuance qui leur manque.

Nul plaisir possible pour eux, jamais ils n'atteignent les hauteurs qui les attirent, et jusque dans leur sommeil, ils sont troublés par des désespoirs indicibles. Leur passage sur la terre n'est qu'un long effort. Mais aussi que de belles choses ils nous laissent ! Leur véritable vie n'est pas l'apparition sur terre, mais la longue existence des œuvres qui s'en vont emportant leur nom dans les siècles.

Pour Henner et pour tous ces inquiets, le paradis sera de voir le souvenir qu'ils laisseront derrière eux.

Se haussant toujours, ce maître gravit des sommets inaccessibles jusqu'alors, pour se rapprocher de sa divinité, la saisir, s'en emparer.

Il peint comme on prie, avec des exaltations, des extases, des humilités infinies.

Son atelier est une sorte de lieu saint. Un seul rayon de lumière que rabattent des obstacles discrets, tombe dans le temple sur le modèle et sur l'œuvre. Le reste se perd dans l'ombre.

L'artiste se lève avec le jour et s'enferme dans son sanctuaire. Il déjeune à midi d'un morceau de pain, comme un berger, et n'entrebaille sa porte qu'après le

coucher du soleil, pour laisser se glisser vers lui quelques bons amis. Alors il est tout à eux. Si l'on sonne à sa porte, il n'entend plus. Le soir, il paie son tribut au monde, aux exigences de sa haute situation.

Comme chez tous les philosophes, chez lui le chemin du cœur est long, étroit, d'un accès impossible au mensonge, à la vanité, à l'envie qu'il sait deviner; mais si l'on y pénètre, on y trouve le dévouement, la confiance, la franchise, la bonté et l'on ne peut plus sortir tant l'hôte est retenant.

Depuis si longtemps, le public, la presse et la jeunesse artiste réclamaient pour Henner la médaille d'honneur; il était si injuste, si révoltant qu'il n'eût pas obtenu cette récompense au-dessus de laquelle planait son talent, que ce fut une explosion de joie lorsque son nom sortit enfin de l'urne mystérieuse.

On se serrait les mains, on s'embrassait, on riait; tous les cœurs battaient fort. Et le pauvre Henner, tout tremblant d'émotion, pleurait, attendri par l'enthousiasme de ces milliers d'amis. Ce fut une solennité comme on n'en vit jamais. Il pleuvait des larmes de joie, et celles-là sont si rares!

## II

Le hasard jette au vent les graines de toutes choses, même celles du génie.

Henner naquit au village de Bernwiller, de paysans alsaciens dont les enfants étaient nombreux. A l'école, puis au collège d'Altkirch, il eut tous les prix de dessin.



Le père d'Henner fut le premier admirateur de ce talent naissant ; son amour paternel lui donna l'intuition des hautes destinées de son fils. Il voulut savoir quelle grande route devait suivre un peintre pour arriver aux sommets. Il sut qu'il lui fallait d'abord se munir du prix de Rome, puis marcher vers l'Institut.

Le brave homme des champs, habitué aux grandes lignes de l'horizon, ne s'embarrassa pas d'autre chose. Il lui fallait le prix de Rome pour son fils. Toutes ses économies furent employées à faire instruire l'enfant que le professeur Goutzwiller, un artiste des plus remarquables, poussa vigoureusement en avant.

Quand le père, aussi bon que voyant, sentit la mort s'approcher, il fit venir tous ses enfants et leur demanda de continuer son œuvre. Pleins de respect pour cette volonté sacrée, ils obéirent pieusement et l'enfant devint Henner. Il grandit à l'école Drolling et Picot, obtint le prix désiré en peignant la *Mort d'Abel* en 1858 et partit pour Rome.

Il étudia dans toute l'Italie. Mais Venise surtout le frappa, — cette ville fantastique où l'imagination peut ouvrir toutes grandes ses ailes sans se heurter aux angles du prosaïsme, où grandeurs passées, misères présentes se coudoient sans tomber dans le hideux. Cette vision magique frappa l'artiste qui prit définitivement possession de lui-même.

Il partit en avant, appuyé sur la beauté entre l'amour et la mort, ces grandes et uniques vérités de la terre que seules pouvaient rendre les splendeurs de son coloris.



David 8. 1. Paris

*Saint Sébastien*



## III

Henner accumula médaille sur médaille en 1863, 1865, 1866.

Quand, dans l'année terrible, l'Alsace nous fut ravie, il sentit la terre natale se dérober sous ses pas.

Comme un patriote pousse un cri de désespoir, il peignit la figure allégorique de l'*Alsace*. Sa popularité s'étendit alors partout. Les innombrables reproductions de cette œuvre émue, déchirante le rendirent illustre.

Chevalier de la Légion d'honneur en 1873, il devint officier en 1878.

Il obtint encore une première médaille en 1889, et enfin força les portes de l'Institut.

Mais Henner, absorbé par le seul amour de l'art ne se préoccupe nullement de toutes ces choses. S'il est membre de l'Institut c'est que ses amis l'ont voulu. Le jour de sa nomination Paul Dubois sérieusement malade, sortait de son lit pour aller lui donner sa voix et entraîner avec lui ses amis. Il voyait là l'accomplissement d'un grand devoir d'artiste. Le dévouement ne suffit pas à de tels actes. Il faut aussi l'enthousiasme qu'excite seul le génie.

Ce ne sera pas Henner qui revendiquera jamais les distinctions auxquelles il a droit, ce seront ses admirateurs, ses amis qui réclameront eux-mêmes pour la dignité de l'art, car il faut bien qu'on s'incline devant le fait accompli d'une célébrité si justement acquise :

l'heure est venue. Quant au grand maître, que lui importent ces honneurs d'un jour ?

Il les reçoit avec plaisir et s'en passe sans ennui. Il a pour lui mieux que cela : sa gloire, que nul ne conteste, et l'immortalité.

Autour de lui se groupent majestueusement ses œuvres toujours présentes à l'esprit, vivantes dans le souvenir.

On achète à prix d'or les tableaux de M. Henner. Mais lui ne travaille pas que pour l'argent, car il laissera toute une collection de superbes portraits qu'il fit de ses amis, pour le seul plaisir de fixer à jamais leur image chérie.

M. Henner est un fanatique de l'opinion émise par Raphaël : il n'y a pas, il ne doit pas y avoir de limites en peinture.

La solution de ce problème constitue la grande différence entre la peinture et la sculpture. Celle-ci est essentiellement difficile en ce qu'elle oblige à rendre la nature sous tous ses aspects. La peinture est non seulement un art, mais encore un travail compliqué de perspective, de combinaisons d'optique nécessaires pour arriver à présenter comme absolument naturel ce qui ne l'est pas et ne peut l'être, puisque personnages, animaux, forêts, torrents, mers doivent être reproduits sur des surfaces planes. De là, cette nécessité de dissimuler les limites. Il faut rendre sur une toile plate des êtres et des objets qui sont en ronde-bosse, c'est-à-dire produire une constante illusion de la nature sans défigurer les objets par une découpe qui ramènerait au premier

plan ce qui se trouve à des plans plus éloignés que la surface. Il ne s'agit pas pour cela de ne point dessiner ou de faire d'informes BABOCHAGES en guise de silhouettes, ce qui ne produit que des résultats déplorables.

L'idéal du sans-limites est atteint par M. Henner plus que par les autres peintres. Tous ses efforts tendent à laisser deviner les formes ou plutôt à les faire construire par les yeux du spectateur sans les marquer à l'aide de lignes sèches. A deux pas des belles femmes qu'il peint, vous voyez distinctement leurs traits, la forme de leurs épaules, de leur cou; vous voyez tout leur être enfin. De tout près, il vous faut beaucoup d'attention pour comprendre à l'aide de quels rares et légers effleurages nets et interrompus, l'artiste arrive à arrêter la forme avec la collaboration de votre regard. Pardon d'entrer ici dans des détails techniques, mais il fallait bien s'expliquer.

Pour nous, c'est le talent de Henner qui est sans limite.

Dans la grande manière du maître, l'ombre et la lumière se rencontrent avec tant de bonheur que de leur union naît un effet splendide, surprenant, dont l'artiste apporta et remportera l'enchantement.

Henner est un grand maître qui aura marqué son temps par des œuvres que rien ne saurait effacer de la mémoire.

Il passe dans l'art comme un rayon venu de quelque autre région pour laisser dans les siècles une trace lumineuse.

Quelque fée dut lui donner à sa naissance le don tout



personnel qui est en *lui*, et à *lui seul*, pour son genre de chef-d'œuvre.

« J'ai voulu », dit-il, souvent lui-même, avec une touchante simplicité, « après avoir admiré, faire naître des impressions, causer des joies, émouvoir, remuer ».

Doué d'un grand caractère, d'une puissante volonté, il a su vouloir et dans sa foi grave et profonde, il a dépassé le but qu'il voulait atteindre et a touché le surnaturel.

#### IV

Nous l'avons dit : les petits devraient admirer tous ceux que l'acclamation des masses a fait grands.

Au contraire ils les entament, les grignotent avec acharnement, faute de pouvoir les dévorer. Ces rongeurs envieux pullulent malheureusement en France et nul ne peut sortir de l'ordinaire sans se voir submergé par l'encre empoisonnée que secrètent ces médiocrités furieuses.

Henner n'a pas été épargné ; mais si les chiens aboient à tout ce qui les dépasse en grandeur, la voix forte des foules couvre bientôt leurs cris.

Voici ce que dit à ce maître un ex-directeur des Beaux-Arts (qui se connaît en art, chose rare) : « Vous avez reculé le domaine réservé à la peinture, vous avez su rendre l'intraduisible et fixer cette poésie qui flotte au seuil des bois et des fontaines, la lumière changeante des aurores et des crépuscules ; vos blanches figures nous ouvrent à votre suite le domaine du rêve et de l'idéal sans vague mysticisme, sans fadeur conventionnelle. »





*Portrait of Miss. Paris*  
*Lucinda*



Rien n'est plus exact.

Henner est inimitable. Ses chairs ont une lumière dont rien dans le passé ni dans le présent ne peut atteindre l'éclat.

Entrez dans une galerie de tableaux, une œuvre s'en détachera, émergeant tout à coup plus brillante que toutes : c'est celle d'Henner. A côté de ces femmes nues, le blanc même s'assombrit, parce qu'elles sont lumière et se voient encore dans les crépuscules, alors qu'autour d'elles, toutes les peintures disparaissent avec le jour. Aucune autre œuvre ancienne ou moderne n'a cette vertu. Ni les Léonard, ni les Titien, ni les Velasquez, n'ont saisi comme lui le secret de rendre les chairs avec la lumière qu'elles ont la propriété d'accumuler.

Par quelles découvertes, par quel secret M. Henner arrive-t-il à de pareils résultats ?

Seul il pourrait le dire.

Tant que nous posséderons ce maître, le phénomène se produira. Mais après lui, nous le craignons bien, tout sera dit. Par bonheur il est dans la force de l'âge, d'une santé exubérante, et nous tient en réserve encore bien des ravissements.



# JEAN - JACQUES HENNER

*Commandeur de la Légion d'Honneur*

## RÉCOMPENSES ET DISTINCTIONS :

Prix de Rome en 1858.

Médaille de 3<sup>me</sup> classe en 1863.

Médaille en 1865 et 1866.

Chevalier de la Légion d'honneur en 1873.

Officier en 1878.

Médaille de 1<sup>re</sup> classe en 1878 à l'Exposition universelle.

Membre de l'Institut en 1889.

Hors concours à l'Exposition de 1889.

Médaille d'honneur au Salon de 1898.

Commandeur de la Légion d'honneur.

Voir le catalogue des Œuvres de M. Henner, page 109.





*Goupil & Co Paris*





# J.-J. LEFEBVRE

## I

### L'HOMME ET SON ŒUVRE

Les hommes doués de grandes facultés artistiques se révèlent tôt ou tard, quel que soit le hasard de leur origine. Mais la Providence ne les cueille pas immédiatement pour les mettre en évidence.

La montée qui conduit au succès, à la renommée, est encombrée de médiocrités qui s'agitent sur place, trop incapables pour avancer, et barrent la route au grand talent.

Ce n'est que par un impérieux désir de gloire, un travail courageux, que ces hommes conquièrent la place que leur assure leur valeur innée.

S'ils sont de naissance obscure, ce n'est qu'à force de lutttes et de souffrances qu'ils arrivent à sortir du milieu qui les a produits ; mais il faut que les prédes-

tinés montent ou succombent. Quelle joie quand ils atteignent le but suprême, et comme ils aiment à se rappeler leur point départ ! De ces attaches lointaines, les artistes gardent un souvenir attendri, leurs œuvres en prennent la poésie ; et même à leur insu ils conservent toujours dans leur caractère quelque chose de l'origine première.

M. Jules Lefebvre, par exemple, malgré toute sa science, son extrême habileté de peintre et de professeur, n'a rien perdu de la beauté naïve de ses premières inspirations.

« Visiblement soucieux d'interpréter la vie de la manière la plus intense, il nous la montre par des traits osés, des façons à lui d'en traduire les manifestations (1). »

Le cachet particulier qu'il imprime à tout ce qu'il fait est de toute sincérité comme sa propre nature.

Aucune complication n'a jamais troublé, ni dans son ensemble, ni dans ses détails, la simplicité pure de son œuvre. Les problèmes presque inextricables du groupement des masses ne l'ont point troublé. Dans ses compositions les personnages se placent d'eux-mêmes avec un charme extrême. Les triomphes à fracas n'ont point tourmenté ses rêves. Il n'a pas été plus le peintre des Madones que celui des déesses, bien qu'il ait parfaitement réussi dans ces genres quand il lui a plu de les aborder.

Il a été avant tout le peintre de la femme jeune, belle, nue, comme l'a faite la nature.

(1) M. Bertaux, *Etude sur les artistes picards*.

Il y a vu la synthèse du beau, le chef-d'œuvre de la création, et lui a consacré en partie son talent et sa vie. Son culte de la vérité fait de ses portraits des morceaux de peinture d'une valeur hors ligne, toujours d'une ressemblance frappante et exprimant nettement le moral des modèles.

Les influences d'école ont tournoyé autour de lui sans attirer son attention. Les coloristes effrénés, les « gris-gris grisonnant », le genre *papier-peint*, se mesurant par kilomètres, sous le nom de *peinture décorative*, les couleurs folles, aux dessins épileptiques de ce qu'on intitule *l'art nouveau*, toute cette surabondance d'ombres chinoises a passé vainement devant lui comme devant Gérôme, Henner et Detaille. Ses regards sont toujours restés fixés sur le vrai, et sa pensée n'a cherché l'idéal que dans LE VRAI.

Rien de plus frappant que le rapprochement qui s'établit de lui-même entre l'homme et l'artiste.

Par sa naissance, M. Lefebvre ne connut ni le fastueux ni l'artificiel : il n'aspira qu'à l'idéal ; son talent est simple et sincère, et du sentiment le plus élevé.

Voici comment, au physique, M. Bertaux, le plus exact de ses biographes, dépeint Jules Lefebvre :

« La stature et le parlé d'un commandant de cavalerie ; le front large, le regard franc et doux, quoique scrutateur ; le nez d'une courbe indiquant l'énergie la plus chaude. La plus généreuse nature, un égal mélange de bonté et de modestie, d'aménité que rehaussent la

bonhomie la plus fine et une gaieté d'humeur communicative, la bienveillance, le bon accueil, l'obligeance personnifiée, désintéressé comme pas un.

« La main de M. Lefebvre est la plus loyale qu'on puisse serrer. »

## II

Né à Tournan (Seine-et-Marne), Lefebvre n'avait que deux ans lorsque son père et sa mère quittèrent cette ville pour se fixer à Amiens, qui devint leur pays d'adoption.

L'artiste, pendant ses premières années, seconda ses parents, de condition modeste, et partagea leurs travaux. Ils étaient boulangers, et nous voyons le futur académicien pousser par les rues la petite voiture à pain ou s'employer à la vente dans la boutique en dehors des heures d'étude.

A la pension, il prend un crayon. Les lignes se forment d'elles-mêmes, justes autant que naïves. L'attention des professeurs s'éveille. Le premier qui sut, avec autant d'intelligence que de méthode, développer les aptitudes natives de l'enfant, fut M. Fusillier, artiste obscur, presque oublié, comme tant d'autres.

Le jeune Lefebvre ayant épuisé à seize ans les ressources des études locales, se sent attiré vers la capitale, vers Paris, qui appelle impérieusement toute nature active et pensante. Le père est informé qu'une lumière brille à son foyer ; et malgré la résistance d'une mère inquiète, il envoie son fils dans ce centre des études d'art.

## III

Jules Lefebvre part avec un camarade, Léon Mage de Nesles, devenu plus tard professeur à l'Ecole navale. L'un emporte des chaises, une table; l'autre un lit.

Tous les deux s'installent rue de l'Université, dans un vrai nid d'hirondelles.

Puis, munis d'une lettre de recommandation écrite par Mgr Salinis, évêque d'Amiens, ils se présentent chez M. Paulin Guérin, professeur au collège de Juilly.

Mieux informé que le brave évêque sur la route à suivre, M. Paulin Guérin adresse bien vite le jeune Lefebvre à Léon Coignet. Des succès d'école accueillirent le nouveau venu; ce ne fut de toutes parts qu'éloges, que surprises sur l'habileté de l'arrivant.

Mais les difficultés qui hérissent les carrières artistiques sont innombrables. Les années de jeunesse furent dures à M. Lefebvre. Il travailla longtemps avant que le jour se fit grand sur son talent. Il lui fallut souvent, pour reprendre haleine, se rappeler les misères de ses prédécesseurs, nos maîtres hollandais ou italiens.

Le Conseil municipal d'Amiens, édifié par le travail opiniâtre de l'artiste, lui fit une pension de mille francs, renouvelée pendant cinq années.

A l'Ecole des Beaux-Arts, il obtint toutes les médailles, et en 1857, il concourait pour le prix de Rome.

Battu par Henner, il tente un nouvel effort en 1859.

Une malencontreuse angine lui barre la route.

L'Académie lui accorde huit jours de délai.

Il se fait porter en loge sur une civière pour faire l'esquisse du concours définitif.

Admis une seconde fois, le jeune peintre travaille à son concours pendant sa convalescence. Mais dans ces conditions mauvaises, il n'obtient qu'un second prix avec *Coriolan chez les Volsques*.

Encore battu par E. Michel, en 1860, il triomphe enfin en 1861, avec la *Mort de Priam*, et part pour Rome.

#### IV

Avant de partir, le nouveau lauréat avait fait une copie du portrait de Napoléon III d'après l'original peint par Winterhalter, copie qui fut payée 1,100 francs. Déduction faite des frais de couleurs et de toile, il restait environ 850 francs.

Le caractère de M. Lefebvre se révèle par l'emploi qu'il fit de son premier argent.

Avec cette somme, le jeune artiste acheta deux obligations de la ville de Paris : une pour son frère, une pour sa sœur, et partit les poches vides. Il n'avait plus besoin d'argent, disait-il, l'Etat allait subvenir à ses besoins.

M. Lefebvre était déjà sage et bon.

On voulut lui commander une seconde copie du portrait en question. Certes, la somme était bonne à encaisser, mais les questions d'argent n'ont jamais été de mise pour M. Lefebvre.

Il obtint de substituer à cette commande un tableau original, *Charité romaine*. Les dépenses de modèles,



de travail, furent pour lui beaucoup plus grandes que pour une copie ; mais il eut la satisfaction de créer une œuvre. La *Charité romaine* appartient au musée de Melun.

Une belle *Baigneuse* (aujourd'hui la propriété de M. Pelpel), se joignit à *Charité romaine* ; ce fut le premier envoi que M. Lefebvre fit de Rome à Paris.

La deuxième année, il envoya *La Jeune fille endormie* (belle toile qui appartient à M. Desvallières) et *Nymphe et Bacchus*, autrefois au musée du Luxembourg, actuellement au musée de Lyon.

*La jeune Fille endormie* fit grande sensation par son dessin correct et gracieux, son coloris très riche de transparence et son brillant éclat.

Dans *Nymphe et Bacchus* on voit une dryade jouant avec le dieu enfant. Elle tient un arc détendu et Bacchus s'efforce en vain d'atteindre l'oiseau blessé.

Cette toile, charmante de naïveté, de grâce antique, fut exposée, en 1866, au Salon avec le troisième envoi de M. Lefebvre, *Jeune Homme peignant un masque tragique*, œuvre d'une extrême finesse ; puis *Les Pèlerins au Couvent de San-Benedetto*, tableau très intéressant d'arrangement et que possède la princesse Mathilde.

L'envoi de quatrième année fut la copie de la fresque *Le Cénacle*, par André del Sarte, toile de neuf mètres sur sept mètres et demi. On sait que l'original est à San-Salvi, près de Florence où, pendant trois siècles, il fut garanti des injures du temps par la prudence

des religieuses, grandes dames qui l'avaient fait couvrir d'une toile. . par convenance.

Ce fut dans ce couvent abandonné, glacé, froid, malsain, que Jules Lefebvre travailla pendant dix mois pour rapporter à Paris ce chef-d'œuvre qui orne aujourd'hui la Salle de Melpomène à l'Ecole des Beaux-Arts. Il exposa sa santé, sacrifia son bien-être, car les dépenses occasionnées par ce travail dépassaient ses ressources. Mais Gérôme, alors à Rome et surexcité par le feu sacré de l'art, l'encourageait, ce qui était pour le jeune peintre une addition de force.

En 1867, M. Lefebvre quittait la Villa Médicis, emportant avec lui le tableau de *Pie IX à Saint-Pierre de Rome* et *La Mère des Gracques*.

Si nous avons insisté sur cette nomenclature d'œuvres, c'est qu'elle montre la somme énorme de travail donnée par ce tout jeune artiste.

## V

Il est d'usage que l'Etat achète 6,000 francs le dernier tableau que les artistes, munis du prix de Rome, rapportent de la Villa Médicis.

M. Lefebvre était donc assuré de recevoir pour *La Mère des Gracques* une somme qui devait subvenir aux frais de son installation à Paris.

Mais, cette fois encore, le désintéressement de l'artiste éclate.

Son tableau ne le satisfait pas. Il devient nerveux, perd le sommeil. Malgré toutes les félicitations dont on l'accable, il n'est pas content de cette œuvre qui lui

souriait en Italie. Sa *Mère des Gracques* le tourmente, le trouble au point qu'il va trouver Gérôme et lui demande de venir lui donner son avis.

« J'y vais tout de suite », répond le maître, sautant sur son chapeau.

La toile est déroulée.

« Beau sujet », dit Gérôme, « très beau sujet ». Et après un long silence, il ajoute résolument :

« Mettez ça dans le grenier. »

Cette opinion franche, hardie, était la sanction même de l'opinion intime de M. Lefebvre.

Le maître et le jeune homme tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

Le tableau fut relégué dans le coin le plus obscur du grenier.

Adieu les 6,000 francs.

Lefebvre était redevenu pauvre, mais la fortune entrait par la porte ouverte pour laisser sortir l'œuvre imparfaite.

La force d'un artiste est de savoir se juger.

## VI

« M. Lefebvre avait étudié très consciencieusement durant son séjour en Italie et il était devenu fort en thème académique, mais de talent caractérisé, point. Il se fit vite ces réflexions, qu'il avait certainement beaucoup appris, passablement copié, énormément observé et rien produit encore qui valût de le faire sortir du rang en tant qu'originalité.

« De sorte qu'il prit la résolution d'oublier en par-

tie, sans plus tarder, les théories et les procédés d'école pour chercher avec acharnement à exprimer quelque chose qui fût *lui...* et la lutte recommença plus passionnée que jamais. »

C'est alors que, cédant à sa seule nature, Lefebvre adopte le genre absolument *réel* sans effets préparés, sans *moyens*, sans sacrifice d'une partie de ce qu'il voit pour faire mieux ressortir ce qu'il veut mettre en relief. Il secoue la science acquise, ne se souvient que de ce précepte d'Ingres : *Le dessin est la probité de l'art*, et, se plaçant devant la nature, ne voit plus qu'elle, ne rend plus qu'elle, mais la reproduit en tyran, sans lui faire grâce de rien.

Il se crée un genre que nul ne peut imiter sans tomber dans la sécheresse de touche et le ridicule, un genre charmant de sincérité puissante.

Ce fut par l'apparition de *La Femme couchée* que, pour la première fois, ce maître manifesta son moi artistique.

Cette toile et le portrait de sa sœur, Mademoiselle Lefebvre, exposés en 1868, classèrent l'artiste parmi nos premiers peintres.

A l'aspect de *La Femme couchée*, la foule applaudit, ravie, soumise par l'émotion pénétrante, enivrante même, qu'excitait en elle cette femme nue, aux cheveux noirs, aux yeux bleus.

L'épanouissement de la beauté jeune fut un triomphe pour l'artiste.

Devant un tel succès, M. Lefebvre faillit obtenir tout de suite la médaille d'honneur.



Copyright 1908

*Opium*





A partir de ce moment, tout fut succès pour lui : *La Vérité*, si imposante, si célèbre que le monde entier la connaît, comme elle s'efforce bien d'élever son miroir pour qu'on l'aperçoive du haut du puits ! *La Cigale*, une merveille, *Le Portrait du Prince Impérial*, *L'Adolescente*, *Chloé*, *Madeleine*, *Pandore*, une enfant aux lignes d'une exquise suavité, *Mignon*, rêvant de sa patrie en interrogeant l'infini, etc., etc.

## VII

M. Lefebvre avait débuté au Salon par le portrait de son premier professeur, M. Fusillier : c'était un trait de reconnaissance et d'amitié.

L'envoi n'était pas assez important pour révéler subitement le nom de l'artiste à la critique, mais il fut sérieusement apprécié par les connaisseurs. Après, vinrent tous les beaux portraits d'hommes, où l'artiste montre une supériorité incontestable comme ressemblance, arrangement aristocratique, distinction, qualité de peinture vraie.

Le portrait du comte de Castellane, exposé en 1897, fut la dernière expression de ce talent fin, délicat et viril à la fois. D'une exécution très soutenue, mais avec les raffinements de souplesse, le gentilhomme se présente dans l'attitude la plus naturelle : les chairs sont superbes, les vêtements largement traités, le fond discret, le tout enlevé avec une sûreté de main surprenante.

Comme portraitiste de femme, ce fut au foyer fami-



lial que M. Lefebvre trouva sa première inspiration. Le magnifique portrait qu'il fit de sa sœur, à son retour d'Italie, en allant l'embrasser à Amiens, commença la série de jeunes filles adorables qui devaient sortir des pinceaux du maître et mettre en lumière sous un jour spécial ses qualités toutes personnelles.

Sous ses formes gracieusement féminines, on voit à quel point « son coloris a de charme, de brio, sans rien d'empâté ni de bizarre dans les tons baignés de chaudes lumières ou enveloppés d'ombre. Il a la variété, l'émotion... Il a encore, et supérieurement, la savante correction de la forme, qu'il allie sans défaillance à la réduction subtile de l'idée ou au vaporeux et à l'éthéré du rêve...

« Il pratique l'art de manier les couleurs avec une merveilleuse entente de l'harmonie. Ses pinceaux impriment à tout ce qu'il fait un cachet de jeunesse et d'actualité qu'on ne retrouve chez aucun de ses contemporains. » B.

## VIII

*Diane surprise*, toile de grande importance que l'Etat devait aux Français, fut vendue 37,500 francs à M. Duncan. Ne vaudrait-il pas mieux faire un sacrifice pour acquérir une belle œuvre que de jeter souvent, en pluie malfaisante, les deniers publics sur des peintures imparfaites qu'il faut cacher ainsi que des péchés ?

Si la ville d'Amiens possède *Lady Godiva*, que M. Lefebvre exposa beaucoup plus tard, c'est grâce au

patriotisme de son auteur et non à la générosité de l'Etat.

Cette page capitale figurait au Salon de 1890. Le sujet est une légende de Coventry. La municipalité de cette ville offrit pour la toile soixante-quinze mille francs à M. Jules Lefebvre, qui allait accepter, mais il apprit que la ville d'Amiens consacrerait volontiers dix mille francs à l'achat de cette œuvre et que l'Etat ajouterait une égale subvention à l'artiste s'il consentait à la laisser en France. La réponse ne se fit pas attendre : elle fut favorable à la ville d'Amiens. L'auteur perdit ainsi cinquante-cinq mille francs, mais le tableau restait dans son musée de Picardie.

*Lady Godiva* montre dans toute son exquise poésie la vertu de la femme, sa chasteté que prime cependant la pitié, qui est son essence même.

La femme n'est pas seulement mère pour son enfant, elle est mère dès sa naissance, jusque dans les plus petites molécules qui composent son être ; mère de toute l'humanité.

Comme dans l'idée sublime d'une Vierge enfantant un Dieu, la vraie femme est prête à tout sacrifier d'elle-même, sauf l'honneur, pour soulager les souffrances d'autrui.

Elle est mère dans sa virginité, mère dans sa chasteté, image de l'éternelle nature : toute fleurs et fruits.

Cette pensée, merveilleusement rendue par M. Lefebvre, est la manifestation absolue de son aspiration vers le beau dans le bien.

Aspiration dont les siens peuvent à juste titre être

fiers et émus, car c'est l'honnête homme qui se révèle en son œuvre et aussi l'homme dont l'âme plane sur la limpidité des sommets, dont le cœur est pour ainsi dire serti par les chaudes affections de famille, dont la vie fut toujours digne, droite, ainsi que l'inspiration.

Comme lui, son œuvre est simple dans sa noblesse, Français par excellence, sans aucune espèce d'influence étrangère et l'un des plus purs de l'art moderne.

« Si l'on jugeait la valeur de M. Lefebvre, non seulement par ses propres qualités, mais par la multitude de ses élèves, par l'influence qu'il exerce sur la jeune école, il faudrait convenir que cette valeur est de premier ordre et qu'aucune autorité ne dépasse la sienne. »

Le maître est de ceux qui ne regardent pas au sacrifice de leur temps pour s'adonner au professorat afin de créer une école qui doit leur survivre.



*Portrait de M. le comte C. de Kerchove de Denterghem*



# JULES-JOSEPH LEFEBVRE

## RÉCOMPENSES ET DISTINCTIONS

Prix de Rome en 1861.

Médailles en 1865, 1868 et 1870.

Chevalier de la Légion d'honneur en 1870.

Médaille de 1<sup>re</sup> classe en 1878, à l'Exposition universelle.

Officier de la Légion d'honneur en 1878.

Médaille d'honneur en 1886.

Grand prix en 1889, à l'Exposition universelle.

Membre de l'Institut en 1891.

Commandeur de la Légion d'honneur en 1895.

Voir le catalogue des Œuvres de M. Lefebvre, page 117.











*Portrait of a Man*



# ÉDOUARD DETAILLE

## I

### L'HOMME ET SON ŒUVRE

M. Edouard Detaille, patriote passionné, peintre de grand talent, manifeste plus que tout autre, dans ses travaux, son être moral.

Tous les tableaux dont ce peintre a doté notre siècle sont scrupuleusement faits, avec une discipline sévère et le respect du beau.

Les foules y sont abordées sans hésitation, sans effroi du nombre, avec le courage d'un travailleur que rien n'effraie ; dans les masses militaires tous les personnages sont rendus avec les moindres détails tels *qu'ils sont* dans la nature ; « merveilles d'exécution que ces toiles », disait Théophile Gautier.

Cette netteté précise, cette extrême correction dont il ne s'est jamais éloigné ont été les causes des im-

menses succès de Detaille et la conséquence même de son caractère.

Si les maladies, l'oisiveté, les plaisirs vieillissent, amollissent, fanent l'être humain, il n'en est pas de même du travail pour lequel il est créé.

Malgré ses campagnes, ses nombreux travaux et l'approche de la cinquantaine, M. Detaille est un jeune homme qui semble porter gaillardement ses trente ans.

Oui, il est jeune comme sa peinture. Après une carrière plus remplie que celle d'aucun de ses prédécesseurs peintres de bataille, il a encore tout un champ glorieux à parcourir.

« La dignité souvent ressemble à la fierté. ». Au premier abord, le grand artiste est un peu froid, mais il est affable dès qu'on l'aborde; aimable, charmant quand il parle de son art.

L'heureux juste milieu qu'il tient entre le gentleman et l'officier fait de lui l'homme du monde d'élégance toute masculine qu'on retrouve dans ses compositions, où rien de lourd ni de grossier ne s'introduit jamais.

Sa taille élevée, son visage ovale, ses cheveux châtains, sa moustache abondante et fine, ses mains souples et soignées lui donnent grand air. En lui, sur lui, chez lui, tout est correct, depuis sa pensée, sa mise, jusqu'à la tenue de sa maison; l'ordre règne dans son atelier, malgré l'abondance des documents indispensables à ses études.

Ce qui le touche ou se rapporte à lui est parfait

comme tout ce qui sort de ses pinceaux. Le tout ne fait qu'un.

Il est aussi jaloux de sa réputation d'artiste que de sa réputation d'homme d'honneur. La pensée de laisser derrière lui quelque défaillance le préoccupe et pourrait même le porter à des excès fâcheux pour l'art.

Cette modestie, précieuse chez l'artiste, en ce qu'elle le garde contre les flatteries exagérées, a bien ses inconvénients. Elle lui fit détruire un tableau que nous n'avons pas vu, mais qui, selon plusieurs connaisseurs, n'avait pas mérité cette exécution. Il ne reste que des vestiges de *La Distribution des Drapeaux*, les très beaux portraits de quelques généraux. « Le document historique avait », dit-on, « dévoré l'œuvre ». Cela ne nous est nullement prouvé. Mais le tableau exposé en 1884 fut l'objet de critiques et l'artiste, encore très jeune, dut s'en émouvoir plus que de raison.

Il n'est pas une distinction qu'il n'ait méritée, s'il ne l'a pas déjà.

Médaille d'or, grand prix, médaille d'honneur, croix de commandeur de la Légion d'honneur, il obtint tout sans raison hiérarchique, par la seule force de son talent.

L'Institut lui ouvrit toutes grandes ses portes sans exiger qu'il eût des cheveux blancs. En 1895, il fut élu président de la Société de Artistes français. Cette dignité si convoitée, M. Detaille ne la demanda jamais et la dut tout entière à l'admiration de ses confrères,



à leur estime pour sa profonde sincérité, sa franchise, son grand caractère. Il obtint tout par droit de conquête, en soldat.

Il n'a pas d'école. C'est dans son œuvre, qui est aussi sa vie, que l'homme, que l'artiste donne ses leçons.

## II

La famille de M. Detaille, parisienne depuis près d'un siècle, est d'origine picarde. Son grand-père fut fournisseur aux armées sous la République et l'Empire. Il reçut de Napoléon I<sup>er</sup> la mission d'assurer le transport en poste de la Garde impériale du camp de Boulogne en Allemagne. Son père, ami intime d'Horace Vernet, vécut dans le monde des arts. C'était même, à ses heures, un bon lithographe. Son oncle, l'amiral Leblanc, fut ministre de la marine.

Les premières années de Detaille se passèrent dans un centre essentiellement intelligent, et son jeune cerveau s'épanouit au récit familial des batailles épiques du premier Empire.

« Je me roulais, a-t-il dit, dans les albums de Raffet et de Charlet ; avant de savoir mes lettres, je devinais les sujets de batailles, les noms des généraux illustres, l'arme des officiers et des soldats, par les images que j'avais admirées dans les livres de Norvins, de Laurent de l'Ardèche. Je me souviens très bien du retour des troupes de Crimée. J'ai vu toutes les pièces militaires fameuses du vieux Cirque olympique. — Par mon frère aîné, qui était maréchal des

logis chef aux Guides de la Garde impériale, je ne manquais pas une revue.

« Pendant les grandes manœuvres du camp de Châlons, dirigées par l'Empereur, j'ai eu, en 1865, l'honneur, dont je n'étais pas peu fier auprès de mes camarades, de coucher sous la tente avec le commandant Corot. »

Tout conspirait donc au développement de l'enthousiasme militaire chez l'enfant.

Au lycée, ses cahiers furent illustrés de croquis témoignant de rares dispositions pour le dessin, ce qui ne l'empêcha pas de remporter les premiers prix de littérature et d'histoire.

Dès son entrée dans la vie, M. Detaille comprit qu'en temps de civilisation avancée, la science est indispensable, que si l'instruction est obligatoire pour le pauvre, l'ignorance est impardonnable chez celui qui trouve en venant au monde *son couvert mis*. Il soumit donc impérieusement son esprit à l'étude et se mit en règle avec la science, à laquelle chacun doit son tribut. Ce ne fut qu'après s'être muni de son brevet de bachelier ès-lettres qu'il aborda l'art (1).

Comme la Providence (dite le hasard) ne fait rien à demi, elle ne se contenta pas d'avoir placé son protégé dans un milieu propice à ses aptitudes innées, elle voulut élaguer sa voie de toutes les difficultés ordinaires.

Le jeune Detaille fut présenté par un influent ama-

(1) M. Detaille fit ses études au lycée Bonaparte, aujourd'hui lycée Condorcet.

teur de tableaux à Meissonier ; c'est dire qu'une grande porte s'ouvrit tout à coup devant lui.

Meissonier, surpris des dispositions du jeune homme, le prit avec lui et le mit immédiatement à l'étude d'après nature, d'après le modèle vivant. « Fais comme moi, la nature, toujours la nature », lui dit-il, résumant ses leçons dans cette phrase qu'il lui répétait sans cesse.

Il n'y avait plus qu'à faire preuve de courage et à avoir du talent. Avec cela toujours on arrive, mais plus ou moins vite. — Detaille, fût-il parti du plus obscur village, eût été Detaille quand même. Mais le bonheur qu'il eut de se trouver d'emblée dans les hauts parages de l'art, bien en évidence pour être tout de suite compris, apprécié, lui épargna les longues étapes de l'Ecole des Beaux-Arts et lui fit gagner plusieurs années.

Meissonier travaillait avec passion de dix à douze heures par jour régulièrement et fit prendre à son élève cette habitude précieuse qu'il conserve encore aujourd'hui et qui explique son excessive fécondité.

Il débuta comme artiste dans sa dix-neuvième année, commençant, tout modeste, par exposer *L'Intérieur de l'atelier de M. Meissonier*, son professeur, puis la *Halte des Tambours*. Ses envois sont remarquables ; la critique les salue de ses premiers éloges.

On le voit, les mêmes sentiments présidaient à ses débuts comme homme et comme artiste : la modestie, le respect du devoir.

Le premier acquéreur fut, pour Detaille, son propre modèle, qui paya 800 francs la *Halte des Tambours*,



E. DETAILLÉ  
1853

Goupi & c<sup>ie</sup> Paris

*Le renseignement*



rachetée plus tard 1,200 par la princesse Mathilde, le jour du vernissage au Salon de 1868.

*Le Repos pendant la Manœuvre* lui valut une médaille l'année suivante. *Charge des Gardes d'honneur contre les Cosaques* enlève une autre médaille.

M. Detaille est hors concours et c'est à peine un homme par l'âge.

L'admiration que lui inspirait son maître, ses premiers succès, le désignaient comme peintre militaire, mais l'étendue de ses conceptions, la fougue de sa première jeunesse, ne semblaient pas devoir s'enfermer dans un seul genre.

Il hésite et tout d'abord prétend *s'instruire*. Il pense, comme Gérôme et tant de peintres célèbres, qu'un artiste doit élargir le cercle qu'embrasse son regard avant de fixer le but où son vol doit l'emporter.

M. Detaille part pour l'Algérie, où il se livre à des études sur les mœurs de nos régiments d'Afrique. On attribue volontiers aux premières impressions qu'il ressentit alors les tendances particulières de son esprit vers l'expression du patriotisme français.

Le culte de la patrie caractérise évidemment l'esprit de toutes les compositions de M. Detaille.

Il passe par l'Espagne et revient chargé d'études, de croquis de toutes sortes.

Mais le rappel se fait entendre : c'est la guerre.

### III

La guerre !... sur une nature aussi sérieuse, aussi puissante que celle du jeune homme, cet événement de-



vait exercer une influence décisive et fondre à jamais l'homme dans son art.

Le patriote entraîne l'artiste. Il court offrir sa poitrine aux boulets, mais en ouvrant toute grande son âme à l'art qui l'appelle aussi.

Charlet a dit : « Le peintre militaire doit tout croquer sous le feu ».

Palettes et pinceaux au fond du fournement, Detaille arrive au camp de Châlons (1).

Plus que français, Detaille quintessencie le type qui va se perdant dans le mélange hâté des masses hétérogènes qui nous submergent : celui du Parisien a l'imagination ardente, a l'amour chevaleresque pour l'action.

#### IV

M. Detaille revint au siège de Paris ; on le vit partout où il y eut danger. Il prit part, en plein milieu de l'action, à la bataille de Champigny, enfin fut attaché au général Appert.

Redevenu libre, il visita la Belgique, la Hollande, y cherchant peut-être l'oubli de notre défaite.

Mais ce souvenir qui le hante le ramène sur toutes les scènes du drame terrible.

Pendant deux années Belfort, Strasbourg, Metz, Sedan, Reichshoffen, Villersexel et tous les endroits où l'on s'était battu le revoient ému, recherchant la trace des

(1) Il part comme simple mobile de la Seine, 4<sup>m</sup>e compagnie, 8<sup>m</sup>e bataillon.



combats, interrogeant la vérité encore toute nue sur ces champs de bataille, humides de sang.

Il écoute au milieu des décombres, les récits effarés de ceux qui ont vu les lendemains de bataille. Toute illusion est désormais impossible.

Son cœur se serre douloureusement. Nous sommes bien vaincus.

Mais sur ce théâtre de la guerre les vainqueurs furent parfois au-dessous de leur triomphe, et les *écrasés* eurent d'héroïques défenses, consolantes pour l'orgueil français. L'artiste allait faire revivre sous ses pinceaux ces sublimes combats et rendre l'espérance à la patrie en deuil.

En 1871, l'art revenant à la vie, M. Detaille exposait au cercle de l'Union artistique *Les Saxons à Villiers-sur-Marne* et montrait le *Champ de bataille de Champigny* à la Société d'aquarellistes français.

En 1872 il présentait au Salon *Les Vainqueurs* enlevant le butin fait pendant la campagne.

Mais les relations étaient encore tendues entre la France et l'Allemagne. Le gouvernement crut devoir éviter au Salon les manifestations qui, dans l'état de surexcitation où se trouvait le peuple, n'auraient pas manqué de se produire devant les chaudes protestations du peintre patriote.

M. Detaille en 1873 exposait au Salon *En retraite*, tableau qui fit grande sensation et lui valut le titre de chevalier de la Légion d'honneur.

Le salon eut successivement de lui *Charge du 9<sup>me</sup> cuirassiers à Morsbronn*, *Le régiment qui passe*,

puis *En reconnaissance* où l'on voit un petit paysan d'allure bien décidée indiquer aux officiers la direction qu'a prise l'ennemi (1).

En 1877 dans son superbe tableau : *Salut aux blessés*, l'artiste dut, sur la prière de l'administration, modifier sa pensée première et changer la nationalité de certains personnages (2).

En 1878 le gouvernement craignant encore de froisser l'Allemagne, éloigna M. Detaille de l'Exposition universelle. L'artiste se résigna.

« L'humour ironique de l'artiste se donna plus tard libre carrière dans une spirituelle fantaisie d'éventail représentant un vol de soldats prussiens aux talonnières de Mercure dont chacun emporte joyeusement un spécimen de l'horlogerie française.

« Marius VACHON. »

## V

M. Detaille reparut au Salon de 1879 avec une magnifique toile, *La division Faron à Champigny*.

Il se rendit ensuite en Angleterre, y passa plusieurs mois, et séjourna au camp d'Aldershot, pour exa-

(1) En 1876 M. Detaille fut nommé sous-lieutenant de réserve au 20<sup>m</sup>e bataillon de Chasseurs à pied. Il assistait aux grandes manœuvres du 3<sup>m</sup>e corps, et trouvait l'occasion d'accroître ses documents militaires.

(2) « Le tableau d'abord présentait des officiers français salués par les Allemands, puis ce furent des Allemands blessés que des officiers honoraient du salut militaire; définitivement l'œuvre parut au Salon toute transformée... sur la prière de l'Administration et représentant une scène très éloignée de la pensée de l'auteur, le salut était rendu par des Autrichiens à des officiers français ».

(Dictionnaire des notabilités contemporaines.)

miner de près les soldats anglais, leurs mœurs, leurs manœuvres.

L'Angleterre n'est point fanatique de la guerre : elle la considère comme une nécessité douloureuse qu'il faut subir et seulement à la dernière extrémité. Le bruit de ses batailles toujours lointaines ne lui revient qu'assourdi par la distance, et les héros d'armes lui inspirent plus de reconnaissance que d'enthousiasme.

Jadis l'aristocratie anglaise professait un grand mépris pour le métier de soldat. Aujourd'hui les chefs traitent avec bonté leurs fantassins qu'ils regardent comme leurs enfants. Pourtant l'armée conserve là l'usage rayé des autres codes militaires : la fustigation, peine humiliante pour la dignité d'homme. Est-ce grâce à cette mesure extrême que l'infanterie anglaise est, suivant l'opinion du général Bugeaud, la première du monde ?

Le chauvinisme n'étant pas de mise chez nos voisins, les jeunes anglais ne sont pas exaltés outre mesure par la gloire des belligérants et les peintres militaires font défaut. Seule, Miss Thomson, est appréciée dans ce genre.

On comprend facilement l'émoi qu'excita l'arrivée de M. Detaille, invité par le corps d'officiers du premier bataillon du *Rifle brigade* commandé par S. A. R. le duc de Connaught.

L'Angleterre, elle aussi, allait être l'objet d'études pittoresques militaires, elle allait avoir un *grand peintre militaire chez elle*.

Ce fut alors qu'on put admirer *La Tour de Londres*,

*Scots Guards à Hyde Park, Life Guards aux manœuvres à Aldershot, Piper du 42<sup>me</sup> Highlanders.*

L'expédition de Tunisie survint. Le jeune peintre partit comme officier volontaire, attaché à l'état-major, et fit la campagne. Il y conquit le grade d'officier de la Légion d'honneur.

A cette époque, on vit à Paris et à Vienne les superbes panoramas que l'artiste fit en collaboration avec de Neuville, *La bataille de Champigny et la bataille de Rezonville.*

M. Detaille dit à propos de ce dernier :

« J'ai voulu exprimer le silence, le calme du jour tombant : car sur un champ de bataille on cause peu : le bruit des détonations laisse très bien percevoir le silence ».

Cette scène inoubliable donne un frisson de terreur et de pitié. Morts et mourants sont là gisant sous le regard du grand Christ en pierre qui du haut de son calvaire les domine de ses espérances mystérieuses et prenantes.

L'exécution ferme, précise et noble de M. Detaille tempérerait l'imagination fougueuse, violente de de Neuville et le résultat fut des plus heureux : tragique, émouvant, mais bien vrai.

L'artiste s'éloigna de nouveau, et visita l'Autriche afin d'étudier l'armée austro-hongroise. Le Ministre de la guerre lui fit les honneurs du pays militaire avec une bienveillance de gentilhomme soldat.

Enfin, invité directement par l'Empereur de Russie,

il se rendit à Saint-Pétersbourg, vécut près du souverain qu'il accompagna au camp de Krasnoé-Selo. Il fit les études les plus complètes sur l'armée russe aux aspects si multiples.

Les critiques russes furent surpris de voir un peintre montrer leurs soldats sous tant d'aspects sans qu'ils eussent la moindre ressemblance avec les soldats français.

Nicolas de Sobko reconnaît que Detaille est bien supérieur à Samokisz, le meilleur peintre militaire russe.

La peinture militaire n'a pas plus d'importance en Russie qu'en Angleterre, c'est presque lettre morte. Cette pénurie vint contribuer encore au prestige exercé par Detaille.

Pendant un mois et demi, il fut l'hôte du Tzar qui le nommait, non sans quelque fierté, « son peintre militaire », et fit mettre à sa disposition tout ce qui pouvait servir à l'art. Uniformes, équipement, harnachement, matériel, hommes, chevaux, tout lui fut soumis.

L'artiste put ainsi publier en 1886, *Les grandes manœuvres de l'Armée russe*, ouvrage du plus grand intérêt par les usages qu'il signale et les types qu'il contient. Il y rappelle avec bonheur la passion du soldat russe pour le chant qui commence à la rêverie poétique et finit par l'hymne de guerre : puis viennent les danses si singulières, si entraînantes.

## VI

Par une impulsion qui l'élève toujours de plus en plus haut, notre grand artiste, tout en semant autour de



lui ses œuvres savantes, apposa sur sa brillante carrière le sceau du génie par un travail magistral : *L'Armée Française*.

Après avoir raconté par des scènes émouvantes l'époque militaire de son temps, il a, englobant tout un siècle, immortalisé l'histoire de nos victoires (1).

Cette œuvre gigantesque ressuscite nos armées depuis 1789. Elle nous montre l'histoire de nos troupes, nous rappelle celles de Louis-Philippe, de la Restauration, du premier Empire, de la première République, de ses soldats, de ses volontaires, et même évoque les troupes royales de la première Révolution.

Dans cet imposant travail de 60 planches chromo d'après des aquarelles, et 350 planches d'après des dessins, tout un siècle renaît d'une authenticité incontestable appuyée sur des documents officiels.

« M. Detaille fait revivre de leur vie simple de devoir militaire, ces fils d'ouvriers, de paysans conduits par l'universelle contagion et par la force des choses aux vertus qui conquièrent le monde et fondent des empires ».

Un pareil ensemble de travaux où l'histoire occupe autant de place que l'art, exige un homme tout entier. C'est la reconstitution laborieuse d'une époque et de faits qui n'eussent jamais été réédifiés sans la patience de l'historien artiste, et sans son horreur de l'à *peu près*.

Mœurs, costumes, physionomie des armées tout le passé militaire de la France se dresse et ressuscite à nos yeux.

Après cette impérissable publication, il a fait mieux

(1) *L'Armée Française*, texte de M. Jules Richard.



Printed in Peru - Copyright 1878 by Baucedo, Valden & Co.

De. Peru





encore, suivant avec une sorte d'avidité la réfection de notre armée de 1871 à l'heure présente, étudiant jusqu'au moindre détail de son organisation, il l'évoque à nos yeux complète, imposante. Il nous présente toute cette jeunesse contemporaine instruite, éduquée pour les armes, rangée sous le drapeau français. C'est l'oubli du passé, non plus l'illusion, c'est le fait, l'idéal héroïque du peintre réalisé par la France.

En 1888 M. Detaille élevant son esprit au-dessus du monde réel, exécuta son tableau *Le Rêve* qui lui valut la médaille d'honneur au Salon.

A propos de cette œuvre la plus éthérée qu'ait jamais imaginée peintre de bataille, laissons la parole à M. Henri Houssaye :

« JOURNAL DES DÉBATS, 4 Mai.

« Le beau tableau *Le Rêve* de M. Detaille, où la vision héroïque s'estompe confusément dans le ciel prend d'autant plus d'effet que les fantassins endormis sont peints avec un puissant accent de réalité. La journée n'a pas été meurtrière — on est aux grandes manœuvres — mais elle a été rude. On a fait 40 kilomètres, sac au dos, on a livré un combat simulé avec marches et contremarches, piétinement sur place et assauts au pas gymnastique. Le soleil a brûlé les képis, la pluie a transpercé les capotes. Arrivés à 6 heures au lieu du bivouac, les hommes se sont séchés aux flammes fumantes de bois vert et ont mangé une soupe à peine cuite, car les distributions étaient en retard, puis, morts de fatigue, ils

se sont couchés en cercle sur la terre détrempee, le corps dans la couverture, la tête sur le sac, les pieds vers les tisons. Toute une division d'infanterie dort dans la plaine gardée par quelques sentinelles qui veillent aux faisceaux sur le front de bandière. La froide nuit de septembre touche à sa fin, les feux de bivouac s'éteignent. Déjà les premières lueurs de l'aube blanchissent l'horizon. Les soldats rêvent de leurs fiançailles avec la gloire et avec la mort. Dans les nuages au milieu des bataillons à l'attaque et des chevauchées de cuirassiers, flottent troués de balles et déchirés par la mitraille les drapeaux des victoires. Ils sont là tous les blancs et les tricolores, les aigles et les piques planant dans la fournaise. D'abord passent les drapeaux de Valmy et de Fleurus, les drapeaux de Lodi, d'Arcole, de Marengo, de Hohenlinden, ceux d'Austerlitz, d'Iéna, d'Eylau, de Wagram de Borodino, puis ceux de Trocadero et d'Alger, d'Isly, d'Inkerman, de Solférino, de Puebla. Clairons, sonnez la diane que le son joyeux et argentin réveille ces soldats avant que le rêve de gloire ne tourne en vision de deuil. Leur premier regard sera pour le drapeau du régiment qui repose sur deux faisceaux, le drapeau neuf dont la poudre n'a pas éteint les couleurs et dont le vent des boulets n'a pas encore agité les plis, le drapeau des rencontres suprêmes .»

## VII

Le succès du *Rêve* arrêta net les insinuations malveillantes tendant à établir l'absence de poésie chez le jeune maître. Comme tous les artistes il est poète et rê-

veur ; mais c'est avant tout l'homme des grandes conceptions masculines. Il a noblement accompli les deux tâches que dans ses larges visées il s'était imposées : servir sa patrie et défendre l'art contre les hardies entreprises de l'envahissante médiocrité.

M. Detaille est avant tout l'homme du devoir par excellence. L'incident suivant en est une des nombreuses preuves.

Au déclin de sa vie, M. Meissonier, ne pouvant se consoler de n'être pas président de la Société des Artistes français, réunit tout ce que cette Société comptait de mécontents, y joignit des étrangers et fonda sous sa présidence une société rivale, rivale impuissante qui s'égara bientôt dans les écarts infinis du soi-disant *Art nouveau*. M. Detaille ne suivit pas son professeur, il resta fidèle à la Société Française comme un vaillant soldat reste sous son drapeau malgré la défection du chef.

## VIII

Le devoir, cette grande préoccupation de M. Detaille prit corps solennellement dans une œuvre capitale qui fut sa conception philosophique la plus élevée :

*Les Victimes du devoir*, toile qui marque dans notre ère par sa sublime vérité.

« Après avoir célébré l'armée de la guerre, j'ai voulu, a-t-il dit, rendre un hommage artistique à l'armée du devoir, au dévouement, au courage du pompier et du gardien de la paix qui chaque jour risquent la mort dans les catastrophes et les sinistres pendant que dix

pas plus loin la vie de Paris continue calme et sans émotion ».

Si la gloire est à celui qui verse son sang pour la patrie, l'apothéose est à la victime obscure qui donne sa vie pour sauver plusieurs existences.

Après l'apologie de *La mort pour l'idée*, c'est-à-dire la guerre pour la patrie, la glorification du *Martyre pour la vie*.

Par bonheur la destinée n'a pas voulu que M. Detaille fût la victime de ce devoir, dont il a fait sa règle de conduite. Mais certes il eût pour son accomplissement accepté les plus rudes épreuves, car il a tous les courages.

La presse se leva tout entière pour acclamer par d'innombrables louanges ce geste magnifique. Quels qu'aient été les succès de M. Detaille, aucun n'eut d'aussi multiples échos se répercutant de toute part. C'est qu'il n'avait pas seulement provoqué des jouissances artistiques « Le plaisir de l'esprit » et « La joie des yeux », il avait été droit au cœur et avait pris le public dans ses deux bras avec une puissante et irrésistible émotion.

Sa récompense fut grande : lorsque *Les Victimes du devoir* furent exposées aux regards de tous, le peuple se pressa pour applaudir à cette page immortelle d'où s'échappait une âme, toute amour pour l'humanité. Detaille a le don d'enthousiasmer le public.

*Les Victimes du devoir* exposé à Bruxelles en 1897 obtinrent la grande médaille d'honneur.

Sa *Sortie de la garnison de Huningue*, après

avoir excité l'admiration de tout le monde peintre, fut envoyée au musée de Luxembourg par l'auteur en remplacement de *Vive l'Empereur* offert précédemment à ce musée par d'anonymes patriotes fiers d'un tel peintre. *La Garnison de Huningue* avait beaucoup plus de valeur que la toile à laquelle elle était substituée, c'était un cadeau princier.

Les succès de M. Detaille, à mesure qu'il avance dans sa carrière, suivent les évolutions du siècle, sans rien perdre de leur éclat, ni du cachet personnel que leur imprime le maître.

Dans *Les Funérailles de Pasteur* toutes les célébrités de notre temps, les grands dignitaires de l'armée sont représentés avec tant de vérité que toute notre époque se trouve là exacte, réelle, attachant à jamais le nom de Detaille à celui de l'illustre savant.

On sent dans cette scène superbe du peintre la fierté d'avoir possédé ce grand homme comme compatriote et la douleur de le pleurer.

Dans *La Revue de Châlons*, tableau offert au Tzar par la presse, l'air est si plein de bonheur, les personnages sont si bien présents, tout l'ensemble vibre d'une émotion si profonde, que ce précieux souvenir restera comme un gage puissant de notre alliance avec la Russie.

Ce n'est pas seulement l'œuvre d'un peintre, mais le joyeux hurra d'un Français en voyant son pays s'unir à un grand peuple.

Auber, le spirituel compositeur, disait : « En art, il est plus facile de commencer que de finir. » La grande préoccupation de ne pas descendre quand on



est arrivé très haut, dégénère en tourment chez les artistes que les succès ne grisent pas. Souvent même, la recherche fiévreuse du *mieux* les tourmente et les égare au point de leur faire méconnaître les beautés de leurs propres œuvres. Cependant, cette inquiétude angoissante est quand même salutaire : elle apporte de la variété dans les œuvres de nos maîtres. *La Revue de Châlons*, par M. Detaille, en est une preuve évidente.

L'artiste, oubliant tout ce qu'il avait fait jusqu'ici, a su donner au Salon de 1898 quelque chose de tout à fait nouveau comme éclairage et groupement. *Châlons* est en même temps un tableau de genre, une peinture militaire, une sorte de scène intime.

« L'Etat, dit la *Liberté*, lui a commandé une toile représentant la revue passée à Châlons le 9 octobre 1896. Le peintre a choisi le moment où l'empereur, l'impératrice de Russie et le président de la République se rendent à la gare de Bouy à l'issue de la revue. La voiture où les souverains ont pris place, traînée par des chevaux d'artillerie, s'avance au grand trot au milieu des troupes qui présentent les armes. Les drapeaux s'inclinent, les trompettes sonnent la fanfare, les sabres étincellent, les flammes attachées aux lances des dragons flottent au vent. »

La revue est finie et le décor change. Nous rentrons dans la vie civile. L'attelage à quatre chevaux débouche d'un tournant et se dessine sur l'embrasement d'un soleil couchant.

Il faut voir comme le peintre a bien distribué, bien fait ricocher dans leur direction voulue tous ces



rayons fuyants. On sent aux premiers plans la fraîcheur du soir se répandre doucement sur l'armée qu'elle repose, pendant qu'une poussière d'or s'élève plus loin soulevée par le rapide passage du landau.

L'attitude des hommes est imposante de dignité. C'est majestueux et simple comme la paix. La composition, d'un goût exquis, met tout bien dans l'air au milieu d'une atmosphère limpide. L'espace est libre et d'une chaleur de ton des plus intenses.

Au Salon, la foule se groupait autour de cette œuvre, ne la quittait pas ; c'est beau, et la foule s'y connaît.

## IX

On le voit, chez Detaille, l'artiste et le militaire ne font qu'un. Le courage que l'un déploie sur le champ de bataille, l'autre le montre encore, lorsque debout devant son chevalet il s'efforce de rendre intelligibles à tous les émotions terribles de la guerre, la majesté de nos armées, ou s'il exalte les joies de la paix.

Detaille ne parle pas à ses contemporains seulement, mais aux générations à venir pour leur rappeler notre grandeur. Voilà ce qui l'élève dans des régions où n'atteignirent jamais ses devanciers.



# ÉDOUARD-JEAN-BAPTISTE DETAILLE

## RECOMPENSES ET DISTINCTIONS :

Médaille en 1869 et 1870.

Médaille de 2<sup>me</sup> classe en 1872.

Chevalier de la Légion d'honneur en 1873.

Officier en 1881.

Médaille d'honneur en 1888.

Grand prix en 1889 à l'Exposition universelle.

Membre de l'Institut en 1892.

Hors concours.

Président de la Société des Artistes Français le  
15 janvier 1895.

1896. Médaille coloniale expédition de Tunisie.

Grand cordon de Saint Stanislas de Russie, février  
1897.

Août 1897, Commandeur de la Légion d'honneur.

Médaille militaire du jubilé (Angleterre).

1892. Membre du comité de la fondation Taylor  
dont il est un des plus forts donateurs.

1897. Grande médaille d'honneur à l'Exposition de  
Bruxelles.



# ESSAI DE CATALOGUE

DES

## ŒUVRES

DE

MM. Gérôme, Henner, Lefebvre et Detaille





# OEUVRES DE M. J.-LÉON GÉROME

---

## PEINTURE

### OEUVRES EXPOSÉES AU SALON ET AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

- Années  
1847 — *Combat de Coqs.*  
Médaille de 3<sup>e</sup> classe.
- 1848 — *Anacréon, Bacchus et l'Amour.*  
*La Vierge, l'Enfant Jésus et saint Jean.*  
*Portrait de Madame A. G.*  
Médaille de 2<sup>e</sup> classe.  
*Idylle.*
- 1849 — *Vue de Pœstum.*
- 1850 — *Intérieur grec.*  
(A appartenu au prince Napoléon.)  
*Souvenir d'Italie.*  
*Bacchus et l'Amour ivres.*  
Médaille de 2<sup>e</sup> classe (Rappel).
- 1852 — *Pœstum.*
- 1853 — *Frise destinée à être reproduite sur un  
vase commémoratif de l'exposition de  
Londres (M. d'Etat, pour la manufac-  
ture de Sèvres).*  
*Idylle.*  
*Étude de chien.*



1855 — *Siècle d'Auguste : Naissance de N. S. J. C.*  
(Appartenant à l'État.)

« Les restes de la République périssent avec  
« Brutus et Cassius; Antoine et César, après avoir  
« ruiné Lépide se tournent l'un contre l'autre... etc.  
« Tout cède à la fortune de César. Victorieux par  
« terre et par mer, il ferme le temple de Janus.  
« Tout l'univers vit en paix sous sa puissance et  
« Jésus-Christ vient au monde. »

(*Histoire universelle de Bossuet, 9<sup>e</sup> Époque*)

*Gardeur de troupeaux.*

*Un Pifferaro.*

*Récréation du camp (Souvenir de Moldavie, 1854).*

Le 14 novembre 1855 (comme tous les artistes décorés à l'Exposition universelle), Gérôme est présenté par le prince Napoléon, président de l'exposition de peinture et de sculpture, à l'empereur Napoléon III, qui le décore lui-même de sa propre main de la croix de la Légion d'honneur.

1856 — *Les deux Augures riant de la Créduité humaine.*

*La Mort de César.*

*L'Almée.*

*Le Prisonnier sur le Nil.*

(Appartient au Musée de Nantes.)

1857 — *Recrues égyptiennes traversant le désert.*

*La Prière chez un chef Arnaute.*

*Sortie de bal masqué : duel de Pierrot après le bal.*

(Faisant partie de la collection de Chantilly.)

*Vue de la place de Thèbes (Haute-Égypte.)*

*Memnon et Sésostris.*

*Chameaux à l'abreuvoir.*

- 1859 — *César*. « Ave, Cesar imperator, morituri te salutant. »  
*Le Roi Candaule.*
- 1861 — *Phryné devant le tribunal.*  
*Socrate vient chercher Alcibiade chez*  
*Aspasie.*  
*Rembrandt faisant mordre une planche à*  
*l'eau-forte.*  
*Hache-paille égyptien.*  
*Portrait de Rachel.*  
 (Appartient au Théâtre-Français.)
- 1863 — *Louis XIV et Molière.*  
 « Alors le roi se tournant vers les familiers de  
 sa cour : « Vous me voyez, leur dit-il, occupé de  
 « faire manger Molière, que mes officiers ne trou-  
 « vent pas d'assez bonne compagnie pour eux. »  
 (*Mémoires de Madame Campan.*)
- Le Prisonnier.*  
 (Au Musée de Nantes.)  
*Boucher turc à Jérusalem.*
- 1864 — *L'Almée.*  
*Portrait de M. A. T.*
- 1865 — *Réception des ambassadeurs Siamois par*  
*l'Empereur au palais de Fontainebleau.*  
*La Prière.*  
 M. Gérôme est nommé membre de l'Institut.
- 1866 — *Cléopâtre et César.*  
 (Appartient à M. Turner.)  
 « Cléopâtre se mit dans un petit bateau et arriva  
 « de nuit devant le palais d'Alexandrie. Comme elle  
 « ne pouvait y entrer sans être reconnue, elle  
 « s'enveloppa dans un tapis qu'Apollodore lia  
 « avec une courroie, et qu'il fit entrer chez César  
 « par la porte même du palais. Cette ruse de  
 « Cléopâtre fut, dit-on, le premier appât auquel  
 « César fut pris. »  
 (PLUTARQUE : *Vie de César.*)

- 1866 — *Porte de la Mosquée d'El-Assaneyn, au Caire*, où furent exposées les têtes des Beys immolés par Salef-Kachef.

(Appartient à M. Stewart.)

- 1867 — *Marché d'esclaves*, chair humaine, fraîche à vendre s'étalant aux yeux des passants sous le regard avide et lourd du marchand.

*Marchand d'habits au Caire.*

M. Gérôme, nommé officier de la Légion d'honneur, obtient le grand prix à l'Exposition universelle.

- 1868 — *Sept décembre 1815, à neuf heures du matin.*

*Jérusalem.*

- 1869 — *Marchand ambulant au Caire.*

*Promenade de Harem.*

*Le Paysan du Danube.*

(Appartient à M. le baron de Boissieu.)

- 1874 — *Une collaboration : Molière collaborant avec Corneille.*

« *Rex Tibicen* ».

*Frédéric-le-Grand* jouant de la flûte au retour de la chasse sans même prendre le temps de se débouter. Ses chiens fatigués se sont endormis et le buste de Voltaire regarde en souriant le guerrier artiste à ses heures.

(Appartient à M. Oppenheim.)

*L'Éminence grise* faisant courber sur son passage l'échine de tous les courtisans.

« Et quand les courtisans le saluaient, il faisait  
« semblant de lire son bréviaire et de ne pas les  
« apercevoir. »

(Appartient à M. Stebbins.)

M. Gérôme obtient la médaille d'honneur.

- 1875 — *La Danse pyrrhique.*

1876 — *A la porte d'une Mosquée.*  
*Femmes au bain.*

1884 — *Vente d'esclaves à Rome.*  
*La Nuit au désert.*

1885 — *Grande piscine de Brousse.*  
*Louis XIV et le Grand Condé.*

1888 — *Le Poète.*  
*La Soif.*

1889 — *L'Amour conquérant.*

Cupidon, la flamme au front, voyant ramper à ses pieds les animaux féroces. Ces fauves lui lèchent les pieds. Allégorie d'une extrême noblesse qui peint bien l'amour comme force et lumière du monde régissant toute matière.

« Qui que tu sois, voici ton maître :

« Il l'est, le fut, ou le doit être. »

« *Quærens quem devoret.* » (*Que vais-je dévorer ?*) Lion menaçant errant au bord de la Mer Rouge.

1890 — *La Poursuite.*  
*L'Abreuvoir.*

1891 — *Lion aux aguets.*  
*Un coin du Caire.*

1892 — *Ils conspirent!*  
*Un Barde noir.*

1895 — *La prière dans la Mosquée Caïd Bey.*

1896 — *Promenade de la Cour dans les jardins de Versailles.*

*La Vérité sortant de son puits armée de son martinet pour châtier l'humanité.*

« *Mendacibus et histrionibus occisa in puteo jacet alma veritas.* »

1897 — *Fuite en Egypte.*

*Entrée de Jésus à Jérusalem le jour des Rameaux.*

1898 — *Daphnis et Chloé.*  
*Femmes au bain.*

---

ŒUVRES EXPOSÉES AU SALON A DIVERSES ÉPOQUES

« *Pollice verso* ».  
*Le Golgotha.*  
*Bonaparte en Egypte.*  
*Mort du maréchal Ney.*

---

ŒUVRES NON EXPOSÉES

*Le printemps en Arabie.*  
*Le grand ennuque blanc.*  
*Le Marchand de tapis.*  
*La Rose.*  
*La fin de la séance.*  
*Le Marabout.*  
*Circus Maximus.*  
*Reconstitution antique.*  
*L'Arabe et son coursier.*  
*Bethsabée.*  
*Nègre gardant des chiens.*  
*Harem dans le Kiosque.*  
*Le charmeur de serpents.*  
*La folie tulipière.*  
*Les deux majestés.*  
*Chien de Terre-Neuve* (une des premières œuvres du maître).  
*Italien jouant de la sampronia.*

*Italienne jouant de la mandoline.*  
*Les martyrs chrétiens.*  
*Arnaoutes fumant le narghilhé.*  
*Les moucharabiés.*  
*Le Fayoum.*  
*La sellerie.*  
*Un jour chaud au Caire.*  
*Pifferari.*  
*Jeune fille d'Orient.*  
*Coin d'arène.*  
*Scène dans une rue du Caire.*  
*Une Discussion.*  
*Le Premier baiser du soleil.*  
*La Fin de la battue.*  
*La Danse du sabre exécutée devant le Pacha.*  
*Joueurs d'échecs.*  
*Almée à sa fenêtre.*  
*Arnaoutes du Caire.*  
*Tombe du Sultan à Brousse.*  
*Lecture du Coran.*  
*Mechrab.*  
*Fellahs revenant du Nil.*  
*La Mosquée du Kalif Haquem.*  
*Mosquée.*  
*Autre Mosquée.*  
*Prière à la Mosquée d'Amron.*  
*Combat de gladiateurs.*  
*Mirmillon.*  
*Retiarius.*  
*Bachi-Bouzouks.*

*Retour de la chasse.*

*Samson.*

*Jeunes femmes turques au bain.*

*Sportsmen turcs.*

*Bain mauresque.*

*La crémation de Schelley.*

(Ce tableau est resté à l'état d'esquisse.)

*Armurier du Caire.*

*Le Mur de Salomon.*

*L'Arabe et ses chiens.*

*Réception du prince de Condé sur l'escalier du  
palais de Versailles.*

*Arabes traversant le désert.*

*Garde nègre des chiens de chasse.*

*L'aveugle.*

*Séjour aux bords du Nil.*

*Jean Bart.*

*Les Gardiens du Sultan.*

*La Douleur du Pacha.*

*Lion.*

*Le Faiseur de drapeaux (Flagmaker)*

*Causerie auprès du foyer.*

*Un Arnaoute fumant.*

*L'Attente.*

*Bacchante.*

*Seigneur du temps de Louis XIII.*

*Mademoiselle Lili.*

« *Cave Canem* ».

*Portrait de Baudry.*

*Portrait de Madame Rattier.*



*Un Bachi-Bouzouck en train de boire.*  
*Café égyptien.*  
*Jeune Grec à la Mosquée.*  
*Piétinement du grain en Egypte.*  
*Le Factionnaire au tombeau du Sultan.*  
*Dante.*  
*Almées jouant aux échecs dans un café.*  
*Diogène.*  
*Les Coursiers du Pacha.*  
*Marchand de chevaux au Caire.*  
*Albanais et leurs chiens.*  
*Une partie d'échecs.*  
*Un duo : Arnaoute et oiseau.*  
*Deuxième bain mauresque.*  
*Le Relais de chiens de chasse.*  
*Bachi-Bouzoucks près de Smyrne.*  
*Un Boucher du Caire.*  
*Un Chef Arnaoute.*  
*Almée du Caire.*  
*Une Femme grecque.*  
*Un Fondeur de balles.*  
*L'Appel à la prière.*  
*Femme de Constantinople.*  
*Leçon de musique.*  
*Marchand du Caire.*  
*Arnaoute avec deux chiens.*  
*Grec fumant un chibouk.*  
*Femmes du Caire.*  
*Arnaoute devant sa tente.*  
*L'Étendard.*

- Bachi-Bouzoucks (N<sup>o</sup> 2).*  
*Femme de Constantinople assise.*  
*Femme de Constantinople debout.*  
*Prière à Broussa.*  
*Officier de recrutement égyptien.*  
*Dame arménienne voilée.*  
*Champ de repos.*  
*Mosquée à Broussa.*  
*Almée à sa porte fumant une cigarette.*  
*Etude d'une juive.*  
*Boucher de Jérusalem.*  
*Arnaoute devant une porte.*  
*Berger de Syrie.*  
*Retour du lion à son antre.*  
*Un Pâtre grec jouant de la flûte.*  
*La Panthère noire guettant.*  
(Ce tableau a appartenu à Théophile Gautier.)  
*Les Buveurs de Curaçao.*  
*La Dernière prière.*  
*La Danse du bâton.*  
*Œdipe et le Sphinx (Bonaparte).*  
*La Poste des Boulets.*  
*L'Entrée du taureau.*  
*Une Terrasse du sérail.*  
*L'Amour mouillé (d'Anacréon).*
-

## SCULPTURE

## ŒUVRES EXPOSÉES AU SALON

- 1881 — *Anacréon tenant dans ses bras Bacchus et l'Amour* (groupe plâtre).  
Médaille de 1<sup>re</sup> classe.
- 1887 — *Omphale* (statue marbre).
- 1889 — *Les Gladiateurs* (groupe bronze).
- 1890 — *Tanagra* (statue marbre).  
*Portrait de M. M. C.* (buste bronze).
- 1891 — *Danseuse antique* (statuette marbre).  
*Lion* (bronze).
- 1892 — *Galathée et Pygmalion* (groupe marbre).  
*Bellone* (statue bronze et ivoire).  
*Bacchante*.
- 1896 — *Baudry* (statue bronze).  
(Monument de la Roche-sur-Yon).  
*Bethsabée*.
- 1897 — *Bonaparte* (buste bronze).  
*Bonaparte au Caire*  
(statuette équestre, bronze).  
*Rétiaire appelant au combat*  
(statuette exposée aux Francs-Comtois).
- 1898 — *Timour-Leng* (statuette équestre, bronze, métaux précieux, pierres fines).  
*Belluaire* (petit groupe bronze).
-

## ŒUVRES NON ENCORE EXPOSÉES

MAIS DESTINÉES AU SALON

*Le Christ.**La Vierge.**Frédéric* (statuette équestre, bronze et métaux précieux).*César* (statuette, bronze et métaux précieux.)  
  

---





# ŒUVRES PRINCIPALES

DE

M. J.-J. HENNER.

---

Années

- 1858 — *La mort d'Abel* (concours pour le prix de Rome.)
- 1863 — *Jeune baigneur endormi* (exposé au Salon).  
*Portrait de M. Schnetz*, directeur de l'Académie de France à Rome (exposé au Salon).  
(Médaille.)  
*Portrait du comte d'Ideville* (profil peint à Rome).  
*Figure d'enfant* (envoi de Rome).
- 1864 — *Les Nymphes* (esquisse, envoi de Rome).
- 1865 — *La chaste Suzanne* (exposé au Salon).  
(Musée du Luxembourg.) Médaille.  
*Portrait* (exposé au Salon).
- 1866 — *Portrait de jeune fille* (exposé au Salon).  
*Portrait de Madame la baronne de \*\*\**  
(exposé au Salon).
- 1867 — *La toilette* (exposé au Salon).  
*Portrait de Mademoiselle F. D.* (exposé au Salon).
- 1868 — *Biblis changée en source* (exposé au Salon).  
(Musée de Dijon.)  
*Portrait du premier président D. d'A.*  
(Exposé au Salon.)



- 1869 — *Femme couchée* alias *Femme au divan noir* (exposé au Salon).  
(Musée de Mulhouse.)  
*Le Petit écrivain* (exposé au Salon).
- 1870 — *Alsacienne*.
- 1872 — *Idylle*.  
(Musée du Luxembourg.)
- 1873 — *Portrait du général Chanzy* (exposé au Salon).  
*Portrait de Mademoiselle E. D.*,  
(exposé au Salon).  
M. Henner est nommé Chevalier de la Légion d'honneur
- 1874 — *Madeleine dans le désert* (exposé au Salon).  
(Musée du Luxembourg.)  
*Le bon Samaritain* (exposé au Salon).  
*Portrait de Madame \*\*\** (exposé au Salon).  
*Portrait de J.-J. Henner*, en chemise de flanelle,  
dans son atelier, le pinceau à la main, peint par  
lui-même pour le musée des Uffizzi, à Florence.
- 1875 — *Naiade* (exposé au Salon).  
(Musée du Luxembourg.)  
*Portrait de M. Picard*, avoué honoraire (exposé  
au Salon).  
*Portrait de Madame Herzog* (exposé au Salon).
- 1876 — *Le Christ mort* (exposé au Salon).  
*Portrait de Madame Kara-Kétroi* (exposé  
au Salon).
- 1877 — *Saint Jean-Baptiste décapité* (exposé au  
Salon).  
*Le soir* (exposé au Salon.)
- 1878 — *Madeleine* (exposé au Salon).  
*Christ mort* (exposé au Salon).  
*Les Nymphes* (grand panneau pour l'hôtel de  
M. Paul Sédille, architecte, boulevard Malesherbes).

- 1879 — *Jésus au tombeau* (exposé au Salon).  
*Eglogue* (exposé au Salon).
- 1880 — *La Fontaine* (exposé au Salon).  
 Heure silencieuse où la nymphe se penche  
 Sur la source des bois qui lui sert de miroir  
 Et rêve en regardant mourir sa forme blanche  
 Dans l'eau pâle où descend le mystère du soir.  
 LA FENESTRE.
- Le Sommeil* (exposé au Salon).
- 1881 — *La Source* (exposé au Salon).  
*Saint Jérôme* (exposé au Salon).  
 (Musée du Luxembourg.)
- 1882 — *Bara* (exposé au Salon).  
*Portrait de Madame N.* (exposé au Salon).
- 1883 — *La Femme qui lit* (exposé au Salon).  
*Religieuses en prière* (exposé au Salon).  
 (Musée de Nancy).  
*Andromède.*  
*Portrait de Madame D. L.*  
*Portrait de mon frère.*  
*Portrait de Madame Leroux.*
- 1884 — *Christ au tombeau* (exposé au Salon).  
 (Musée de Lille.)  
*La Nymphe qui pleure* (exposé au Salon.)
- 1885 — *Madeleine* (exposé au Salon).  
*Fabiola* (exposé au Salon).
- 1886 — *Orpheline* (exposé au Salon).  
*Solitude* (exposé au Salon).
- 1887 — *Créole* (exposé au Salon).  
 (Musée du Luxembourg.)  
*Hérodiade* (exposé au Salon).
- 1888 — *Saint Sébastien* (exposé au Salon).  
 (Musée du Luxembourg.)  
*Portraits* (exposés au Salon).

- 1889 — *Prière* (exposé au Salon).  
*Martyre* (exposé au Salon).
- 1890 — *Mélancolie* (exposé au Salon).  
*Portrait de Madame Roger Miclos* (exposé au Salon).
- 1891 — *Pietà* (exposé au Salon).  
*Pleureuse* (exposé au Salon).
- 1892 — *Portrait du général K.* (exposé au Salon).  
*Etude, femme nue dans un paysage* (exposé au Salon).  
*Petite mendicante* (collection Victor Koning).  
*Pensierosa.*  
*Nymphe près d'une source* (collection Barbedienne).  
*Sainte Madeleine* (collection Barbedienne).
- 1893 — *Portrait de Mademoiselle M. S.* (exposé au Salon).  
*Dormeuse* (exposé au Salon).  
*Portrait de M. A. F.* (Cercle Volney.)  
*Portrait de Madame X.* (exposition de Rueil).  
*Etude de saint Sébastien* (exposition de Rueil).  
*Dormeuse* (exposition de Rueil).  
*Religieuse* (exposition de Rueil).
- 1894 — *Portrait de M. R.* (exposé au Salon).  
*Lola* (exposé au Salon).
- 1895 — *Portrait de Madame F. D.* (exposé au Salon).  
*La Femme du lévite d'Ephraïm* (exposé au Salon).
- 1896 — *Le Christ au linceul* (exposé au Salon).  
*Portrait de M. Carolus Duran* (exposé au Salon).

1897 — *Portrait de Mademoiselle H. F.* (exposé au Salon).

*Portrait de Madeleine F.* (exposé au Salon).

*Portraits de J.-J. Henner* n'ayant point été exposés au Salon annuel :

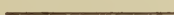
Portraits de : M. Ernest Reyer — Madame la princesse de Broglie — Madame C. Hayem — Madame la duchesse d'Eu — M. Jules Claretie — M. Emile Cardon — M. Janssen — M. Paul Dubois — E. Porgès, etc., etc.

*La Dame au parapluie.*

*Portrait de jeune homme (1870).*

1898 — *Le Léviite d'Ephraïm et sa femme morte.*  
(exposé au Salon).

*Portrait de Mademoiselle L.* (exposé au Salon).











# OEUVRES DE M. JULES LEFEBVRE

Années

- 1855 — *Portrait de M. Fusillier* (Exposition universelle).  
1857 — *Portrait de Madame L.* (exposé au Salon).  
1859 — *Portrait de M. Auguste L.* (exposé au Salon).  
*Portrait de M. B.* (exposé au Salon).  
*Portrait de M. L.* (exposé au Salon).  
1861 — *La Veille de Noël* (exposé au Salon).

En ces jours-là Joseph vint de Béthléem, ville de Juda, avec Marie, son épouse, qui était grosse. Or il arriva, qu'accablés de fatigue, ils allaient frappant de porte en porte. Et il n'y avait point de place pour eux dans les hôtelleries.

(*Les Évangiles.*)

*Portrait de M. Pelpel.*

Cette année-là, M. Lefebvre obtint une mention honorable au Salon et le prix de Rome à l'école des Beaux-Arts.

- 1864 — *La Charité romaine* (envoi de Rome).  
*Baigneuse* (envoi de Rome, exposé au Salon).  
1865 — *Pèlerinage au Sacro Speco*, couvent de San Benedetto, près Subiaco (États Romains).  
(Exposé au Salon.)  
*Jeune fille endormie* (exposé au Salon).  
(Médaille.)  
1866 — *Nymphe et Bacchus* (exposé au Salon).  
*Jeune homme peignant un masque tragique* (envoi de Rome, exposé aux Beaux-Arts en 1865).  
1867 — *S. S. Pie IX à Saint-Pierre de Rome*  
(exposé au Salon).

- 1868 — *Femme couchée*, étude.  
(A appartenu à M. Dumas fils.)  
*Portrait de Mademoiselle L. L.* (exposé au Salon).
- 1869 — *Portrait de Madame L.* (exposé au Salon).  
*Pascuccia* (exposé au Salon).  
(Appartient au baron Reiset.
- 1870 — *Portrait de Madame Fernand de Montesquiou* (exposé au Salon).  
*La Vérité* (exposé au Salon).  
*Portrait de Mademoiselle F. Raimbaux.*  
*Portrait de M. Dieu*, président du Conseil général de la Seine).  
*Le Réveil*, plafond pour la salle de bains de l'hôtel de Madame de Cassin.  
*Pèlerins dans Saint-Pierre de Rome.*  
(Appartient à M. J.-P. Norton.)
- 1871 — *Portrait de M. Eugène Pelpel.*  
*Portrait de Mademoiselle Alice Trubert.*  
(M<sup>e</sup> Dubreuil, de Saint-Germain).  
*Portrait de Madame Gustave Claudon.*  
*La Tricoteuse*, petite figure d'Italienne.  
*Deux petits panneaux*, représentant des Italiennes vendant des fruits et une esquisse de la Vérité qui appartient à M. Lahure.
- 1872 — *La Cigale* (Salon de 1872).  
*Portrait de Madame la princesse de Caraman-Chimay.*  
*Portrait de M<sup>e</sup> Maurice Buquet fils.*  
*Portrait de Madame Henri Germain, née Vuitry.*  
*Portrait de M<sup>e</sup> Alexandre Dumas fils.*  
*Une Italienne à la fontaine*, figure à mi-corps.  
*Deux petits panneaux* représentant l'une une Italienne, l'autre une Sapho.

- 1873 — *Portrait de Madame Meller, de Bordeaux.*  
*Portrait de Madame la vicomtesse de Raineville.*  
*Une Bacchante*, figure dans une toile ovale.  
*La fille du brigand*, Italienne à mi-corps, appartenant à M. Lepkle, de Berlin.  
*Une autre Italienne*, formant panneau, pour M. Allou, le célèbre avocat.
- 1874 — *Portrait du Prince Impérial* (exposé au Salon).  
*Portrait du prince Joseph de Caraman-Chimay.*  
*Esclave portant des fruits sur un plateau.*  
 (Appartient au musée de Gand.)  
*Baigneuse*, appartenant à M. Elysée Descombes, secrétaire général de la questure du Sénat.  
*Italienne à l'oranger*, panneau appartenant à M. Thomas.  
*La Sieste*, figure nue de grandeur naturelle.  
 (Appartient à M. W. Astor, de New-York.)
- 1875 — *Rêve* (exposé au Salon).  
 « Et le rêve se dissipa dans les vapeurs du matin... »  
 (OSSIAN.)  
 (Appartient à M. W. Astor.)  
*Italienne tricotant*, panneau.  
*Italienne à la toilette*, panneau.
- 1876 — *Madeleine* (Salon de 1876).  
 (Appartient à S. M. l'empereur de Russie.)  
*Portrait de M. Léonce Reynaud*, directeur général des phares.  
*Portrait de Madame la baronne de la Doucette.*  
*Portrait de Madame la comtesse O. de Kerchove de Deuterghem.*

1876 — *Deux panneaux* exécutés pour le roi de Hollande.

*Un panneau* représentant une Italienne marchande de citrons : *La Limonara*.

(Appartient à M. Guillaume Velay.)

*Une rieuse italienne*, tête de grandeur naturelle.  
(Musée d'Amiens.)

*Nymphe chasseresse*, grandeur naturelle.  
(Appartient à M. Alfred Sacède.)

1877 — *Pandore* (exposé au Salon).

*Portrait de M. Jégon d'Herbeleine*,  
(Pour l'École des Ponts et Chaussées.)

*Yvonne*.

(Appartient à M. Van der Hagen, de Gand.)

*Grisélidis* (Musée de Rouen.)

1878 — *Mignon* (exposé au Salon).

(Appartient à M. Vanderbilt, de New-York.)

Médaille de 1<sup>re</sup> classe, officier de la Légion d'honneur.

*Portrait de Madame F.*

*Pensierosa*, Italienne grandeur naturelle.

(Appartient à M. Avery, de New-York.)

*Odalisque au plateau*.

(Appartient à M. Tétin, d'Arras.)

*Graziella* (à Miss Wolff, de New-York).

*Chaperon rouge*, grandeur naturelle.

(Appartient à M. Barger, de New-York.)

*Virginie* (à M. John Astor).

1879 — *Diane surprise* (exposé au Salon).

« Au bruit qui vient du bois Diane s'est dressée  
« Frémissante, et la troupe autour d'elle empressée  
« De ses nymphes sortant de l'eau, blanche de peur,  
« Jette un voile hâtif à sa fière pudeur. »

GEORGES LAFENESTRE.

(Appartient actuellement à M. Guerrico, de Buenos-Ayres).

- 1879 — *Le Matin* (appartient à M. Catelin, de Saint-Louis).  
*Le Soir* (appartient à M. Catelin, de Saint-Louis).
- 1880 — *Portrait du centenaire F. Pelpel* (exposé au Salon).  
*Portrait de Madame de P. H.* (exposé au Salon).  
*Esmeralda*, en pied, grandeur naturelle.  
*Portrait de Miss Ward, de New-York.*  
*Portrait de Miss Vanderbilt, de New-York.*
- 1881 — *La Fiammetta* (exposé au Salon).  
(Musée impérial de Vienne.)  
*Ondine* (exposé au Salon).  
(Musée de Budapest.)  
*Plafond* pour la chambre à coucher de M. Vanderbilt, représentant le Sommeil et les Songes, New-York.
- 1882 — *La Fiancée* (exposé au Salon)  
(Appartient à M. Vanderbilt, de New-York.)  
*Portrait de Mademoiselle Bachom* (exposé au Salon.)  
*L'Hiver.*  
*Japonaise.*  
*Portrait de Madame Pam.*
- 1883 — *Psyché* (exposé au Salon).  
« L'étoile au front tenant le sort du monde,  
« Psyché s'asseoit rêveuse en attendant Caron.  
« Quel est donc ce beau lys éclos sous l'Achéron ?  
« Pensent les morts errants dans une nuit profonde.  
(EMMANUEL DUCROS.)  
(Appartient à Madame Baird, de Philadelphie.)  
*Portrait de Miss Wilson, de New-York.*
- 1884 — *Sapho.*  
*L'Aurore* (exposé au Salon).  
*Portrait de Miss Lawrence* (exposé au Salon).

- 1885 — *Vittoria Colonna.*  
*Laure* (exposé au Salon.)  
*Portrait de Miss Edith Warren.*
- 1886 — *Portrait de M<sup>me</sup> Trébucien* (exposé au Salon).  
*Portrait de Madame L. Guy* (exposé au Salon).  
 Médaille d'honneur.  
*Marguerite.*  
*Martyre chrétienne.*
- 1887 — *Portrait de Mademoiselle Mary et de*  
*Robert Gorlet* (exposé au Salon).  
*Morning Glory* (exposé au Salon).  
*Yvonne.*  
*Portrait de M. Planchat*, directeur de l'École  
 des Ponts et Chaussées.  
*Clémence Isaure.*  
*Béatrix.*  
*Portrait de Mademoiselle Paillart.*
- 1888 — *Orpheline* (exposé au Salon).  
 (Appartient à M. Pulitzer.)  
*Portrait de Mademoiselle Madeleine -*  
*Saleta Ricord* (exposé au Salon.)  
*Portrait de M<sup>e</sup> Perquer.*  
*Portrait de M<sup>e</sup> Auban Moet, d'Épernay.*  
*Rachel.*  
*Portrait de Mesdemoiselles Luuyt.*  
*Portrait de M<sup>e</sup> Cutting.*
- 1889 — *Portrait de M. A. Fitz Gérald* (exposé au  
 Salon.)  
*Portrait de M. Perquer fils* (exposé au Salon).  
*Liseuse* (exposé au Salon).  
*L'Àïeule* (exposé au Salon).



- 1889 — *La Prière.*  
*Ophélie.*
- 1890 — *Lady Godiva* (exposé au Salon).  
(Appartient au Musée d'Amiens.)  
*Portrait de M. Charles Balzan.*
- 1891 — *Lauretta* (Appartient au Cercle Volney).  
*Nymphe chasseresse* (exposé au Salon).  
*Portrait de M. A. Balzan* (exposé au Salon).  
*Portrait de Mademoiselle J. Giraudeau.*  
*Portrait de M<sup>e</sup> Gogneau.*  
*Portrait de M. Ladvoignat.*
- 1892 — *Une fille d'Ève* (exposé au Salon).  
*Portrait de M. Guy* (exposé au Salon).  
*Portrait du comte de Franqueville.*  
*Portrait de M. Lambert.*
- 1893 — *Portrait de Madame Emile Raspail* (exposé  
au Salon).  
*Portrait du général Brugère* (exposé au Salon.)  
*Portrait de M. Villa.*  
*Portrait de M<sup>e</sup> Pelletier.*
- 1894 — *Portrait de Mademoiselle G. Horteloup.*  
(exposé au Salon.)  
*Portrait de M. C. Clerc* (exposé au Salon).  
*Portrait de M<sup>e</sup> A. Kint.*  
*Portrait de Mademoiselle Suzanne Girau-  
deau.*  
*L'Amour désarmé.*  
(Appartient à M<sup>e</sup> Desmarais.)
- 1895 — *Violetta* (exposé au Salon).  
(Appartient à Madame Durand.)



- 1895 — *Portrait de Madame la baronne Maurice Gérard* (exposé au Salon).  
*Portrait de M. Campbell.*
- 1896 — *Portrait de Mademoiselle Cornil*, exposé au Salon).  
*Portrait de Madame de Grancey.*  
*Plafond pour l'Hôtel de Ville*, Salon des Lettres.
- 1897 — *Portrait de M. le comte B. de Castellane.*  
 (Exposé au Salon).  
*Portrait de Mademoiselle B.* (exposé au Salon).  
*Plafond pour la Cour de Cassation :*  
 1<sup>o</sup> La Justice poursuivant le Crime.  
 2<sup>o</sup> La Vérité se dégage de la Loi.  
*Quatre pendentifs : Justinien, Charlemagne, Saint-Louis, Napoléon* (jurisconsultes).
- 1898 — *Portrait de Madame V. Postma.*  
 (Exposé au Salon).  
*Portrait de M. le comte O. de Kerchove de Deuterghem* (Exposé au Salon).
-

## ŒUVRES DE M. ÉDOUARD DETAILLE



Années

- 1867 — *Intérieur de l'atelier de Meissonier, à Poissy* (exposé au Salon).  
*Cuirassiers de la garde ferrant leurs chevaux sur la route d'Antibes* (Campagne d'Italie, 1859).
- 1868 — *La Halte des tambours* (exposé au Salon).  
*Intérieur d'un café sous le Directoire.*  
*Le Renseignement.*  
*La Lecture du bulletin de l'armée.*
- 1869 — *Le Repos pendant la manœuvre au camp de Saint-Maur* (exposé au Salon).  
Médaille.  
*La Lecture des journaux (1795).*  
*Plan de campagne.*  
*Les Incroyables au jardin du Luxembourg.*
- 1870 — *Charge des gardes d'honneur contre les Cosaques en 1814* (exposé au Salon).  
« Cette toile, a écrit Théophile Gautier, est une « vraie merveille d'exécution. »  
Seconde médaille.  
*Le Moulin de Bagatelle.*
- 1871 — *Les Saxons à Villiers-sur-Marne.*  
(Exposé au Cercle de l'Union artistique.)  
*Le Champ de bataille de Champigny.*  
(Exposé aux Aquarellistes.)  
*L'Ordre de charger.*

- 1871 — *Défilé d'un convoi allemand sur la route de Pontoise.*  
*Halte de cavalerie allemande à Triel.*  
*Combat sous Paris.*  
*Grenadier de la garde*, panneau décoratif pour l'hôtel du général Bertrand.  
*Artilleur à pied*, panneau décoratif pour l'hôtel du général Bertrand.  
*Artilleur à cheval*, panneau décoratif pour l'hôtel du général Bertrand.  
*Dragon*, panneau décoratif pour l'hôtel du général Bertrand.
- 1872 — *Portrait du prince Auguste d'Arenberg.*  
 (Exposé au Cercle de l'Union artistique.)  
*La Messe au camp de Saint-Germain.*  
*Poste de chasseurs au quartier de Grammont.*  
*Engagement de cavalerie.*  
*Les Vainqueurs.*
- 1873 — *En retraite* (exposé au Salon).  
 (Appartient à M. Goldschmitd.)  
*Surprise d'un petit poste* (exposé au Cercle de l'Union artistique).  
*Vedette perdue* (exposé au Cercle de l'Union artistique).  
*La Caserne Latour-Maubourg.*  
*La Sortie du régiment.*  
*Combat dans les jardins de Wærth.*  
 M. Detaille est nommé chevalier de la Légion d'honneur.
- 1874 — *Charge du 9<sup>e</sup> cuirassiers à Morsbronn*  
 (Bataille de Reichshoffen, 1870). (Exposé au Salon.)  
*Combat dans les rues* (exposé au Cercle de l'Union artistique).

- 1874 — *En parlementaire* (exposé au Cercle de l'Union artistique).  
*Portrait de M. Raimbeaux*, ancien écuyer de Napoléon III.  
*Sapeurs d'infanterie.*
- 1875 — *Le régiment qui passe* (Paris en décembre 1874).  
(exposé au Salon.)  
*Le hangar crénelé* (exposé au Cercle de l'Union artistique.)  
*Portrait du colonel Corot.*  
*Ambulance à la revue de Longchamps.*
- 1876 — *En Reconnaissance* (exposé au Salon).  
(Un bataillon de chasseurs à pied, envoyé en reconnaissance, occupe un village où vient d'avoir lieu un engagement.)  
*Le Barbier au bivouac.*  
*Lanciers de la garde.*  
*L'Interrogatoire des prisonniers.*
- 1877 — *Salut aux blessés* (exposé au Salon).  
(Appartient à M. Hawk, de New-York.)  
*Souvenir du camp de Villeneuve-l'Étang* (aquarelle).  
*Un hussard*, souvenir de 1870.  
*Souvenir des grandes manœuvres* (exposé au Cercle de l'Union artistique.)  
*Observation dans un moulin* (exposé au Cercle de l'Union artistique.)  
*L'Alerte* (exposé au Salon).  
*Retour de la promenade militaire à Saint-Germain* (exposé aux Aquarellistes).  
*Portrait du commandant Bressand.*
- 1878 — *Bonaparte en Égypte* (exposé au Salon).  
A la fin d'un combat livré aux Mamelucks, les étendards et les prisonniers sont présentés à l'état-major, qui parcourt le champ de bataille. Hébert, Dumas, Bessières, Desaix, Caffarelli, Monge, etc... accompagnent le général en chef de l'armée d'Égypte.

- 1878 — *Le Retour de la manœuvre*, souvenirs de Saint-Germain-en-Laye.  
*Inauguration du nouvel Opéra, arrivée du lord-maire*, aquarelle (exposé au Salon).  
*Arrestation d'une ambulance.*  
*Exercice à pied des dragons.*  
*Reconnaissance d'infanterie.*
- 1879 — *Champigny, décembre 1870* (Défense de Champigny par la division Faron).  
 (exposé au Salon).
- 1880 — *La Tour de Londres* (exposé aux Aquarellistes).  
*Scots-guards à Hyde-Park* (exposé aux Aquarellistes).  
*Life-guards aux manœuvres à Aldershot.*  
 (Exposé aux Aquarellistes.)  
*Piper du 42<sup>e</sup> Highlanders* (exposé aux Aquarellistes).
- 1881 — *La Distribution des drapeaux* (Exposé au Salon).  
*Son ancien régiment* (au Cercle de l'Union artistique).  
*Portrait de Jacques Offenbach.*  
*Bizerte.*  
*Halte de la brigade Vincendon* (exposé aux Aquarellistes).  
*Spahis et gendarmes Maures.*  
*L'Attaque d'un convoi.*
- 1881-1882-1883 — *Panorama de la bataille de Champigny* (en collaboration avec Alphonse de Neuville).  
*Panorama de la bataille de Rezonville* (en collaboration avec Alphonse de Neuville).

1883 — *Tambour du régiment Molinari* (exposé aux Aquarellistes).

*Combat dans les rues de Sfax (Tunisie)*

*Défilé des prisonniers.*

*Portrait du major autrichien de Walzel.*

*Fantassins hongrois et hussards autrichiens.*

1884 — *Bataille de Rezonville*, esquisse de son panorama (exposé au Salon).

Le 16 août 1870, après une lutte héroïque de part et d'autre, l'armée française et l'armée allemande couchaient sur les positions où elles avaient combattu toute la journée. Entre sept et huit heures du soir, le feu se ralentissait sur toute la ligne, l'artillerie de la garde et les batteries du 6<sup>e</sup> corps établies à l'extrémité de Rezonville, sur la route de Vionville, Mars-la-Tour et Verdun, couvraient encore de leurs projectiles les positions ennemies. Rezonville, Gravelotte, servant de point d'appui à la gauche de l'armée française dont la droite s'étendait jusqu'à Mars-la-Tour, étaient occupés par la garde commandée par le général Bourbaki et une portion du 6<sup>e</sup> corps, que commandait le général Canrobert.

Le silence allait bientôt se faire sur cet immense champ de bataille, arrosé de sang et témoin de tant de beaux faits d'armes ; le surlendemain, le 18 août, malgré des prodiges de valeur à Saint-Privat, l'armée française se retirait sur Metz.

*A 400 mètres à mitraille* (exposé au Cercle de l'Union artistique).

*Alerte des Cosaques de l'Ataman.*

*Les Chanteurs du régiment des chevaliers-gardes.*

*Charge sous bois des lanciers de la garde russe.*

*Officier des Cosaques de l'Oural.*

*Régiment Préobrajenski.*

*Chasseurs de la garde.*

*Tirailleurs de la garde.*



*Cosaques de l'escorte particulière de S. M.  
l'Empereur.*

*Portraits des sous-officiers de la première  
compagnie de la garde.*

*Le Front de bandière du camp impérial de  
Krasnoé-Sélo.*

(Exposés aux Aquarellistes. Appartenant tous  
à l'Empereur de Russie; huit sont dans les  
appartements particuliers.)

1885-88 — M. DETAILLE travaille et fait paraître chez  
Boussod, Valadon et C<sup>ie</sup>, éditeurs :

*L'Armée française* (texte de M. JULES RI-  
CHARD, 60 planches en chromolithographie  
d'après les dessins reproduits en héliogravure  
ou en taille-douce).

Il y a seize livraisons (1).

1. *Généraux — Etat-Major — Ecoles.*

2-4. *Infanterie.*

5-8. *Cavalerie.*

9-10. *Troupes de l'armée d'Afrique.*

11. *Artillerie.*

12. *Génie.*

13. *Artillerie et infanterie de marine.*

14. *Intendance — Troupes d'adminis-  
tration.*

15. *Gendarmerie et troupes de la Ville  
de Paris.*

16. *Titres et table.*

(1) Comme illustration et comme texte, ce grand travail est l'histoire complète et vraie, puisée à la source, prise dans des documents authentiques, de la physionomie et des mœurs de nos armées depuis 1789 (officiers et soldats). C'est une reconstitution réelle des costumes, armes et fournement; c'est l'évocation pittoresque des troupes royales que trouva la Révolution, des volontaires, des soldats de la République, des grognards de l'Empire, des régiments de la Restauration, de Louis-Philippe, du second Empire, c'est comme une revue des différentes armes de notre époque.

(Conseiller des Mères du 15 mai.)



- 1888 — *Le Rêve* (exposé au Salon), qui valut à M. Detaille la médaille d'honneur et fut acheté par l'État.  
(Musée du Luxembourg.)
- Le 4<sup>e</sup> hussards en reconnaissance.*  
(Exposé au Cercle de l'Union artistique.)
- Une Batterie au Tonkin.*
- 1889 — *Son ancien régiment, 1881* (exposé à l'Union artistique).
- 4<sup>e</sup> hussards en reconnaissance (1888).*  
(Exposition universelle.)
- Retour au cantonnement des Cosaques de l'Ataman* (Exposition universelle.)
- La danse au camp des tirailleurs de la famille impériale* (Exposition universelle).  
(Appartiennent à l'Empereur de Russie.)
- L'artiste reçut alors du jury la médaille d'honneur et une autre médaille d'honneur s'appliquant à ses panoramas de Champigny et de Rezonville.
- 1890 — *En batterie*, régiment d'artillerie de la garde sous le second Empire (exposé au Salon).
- Officier de carabiniers* (exposé au Cercle de l'Union artistique).
- Le Défilé des cuirassiers de la garde.*  
(Exposé aux Aquarellistes.)
- Charge des cuirassiers de la garde.*  
(Exposé aux Aquarellistes.)
- 1891 — *Charge du 4<sup>e</sup> hussards en 1807* (exposé au Cercle de l'Union artistique).
- Officier du 7<sup>e</sup> cuirassiers* (exposé au Cercle de l'Union artistique).
- Le 1<sup>er</sup> hussards en tirailleurs* (exposé au Cercle de l'Union artistique.)
- La Revue d'honneur.*

1892 — *Sortie de la garnison de Huningue.*  
(Exposé au Salon.)

Cette toile, don des anonymes parisiens M. J. T. G. C.,  
se trouve actuellement au musée du Luxembourg.

*Tête de colonne du 1<sup>er</sup> voltigeurs de la  
garde.*

*Petit poste de dragons.*

*A l'armée des côtes de l'Océan.*

*Reconnaissance sous bois.*

1893 — *Sur la grève.*

1894 — *Les Victimes du Devoir* (Appartient à l'État.)  
(Exposé au Salon.)

*Les grenadiers à cheval à Eylau* (Exposé  
au Cercle de l'Union artistique.)

(Toile appartenant au duc d'Aumale.)

Aquarelles sur la Cavalerie du premier Empire :

*Aux bords du Niémen.*

*Régiment de dragons franchissant la  
frontière.*

*La Prise de l'étendard.*

*3<sup>e</sup> régiment des gardes d'honneur.*

*Chasseurs à cheval.*

*Charge des dragons de l'impératrice.*

*Cheval-légers polonais de la garde im-  
périale.*

(Exposés aux Aquarellistes.)

*Route d'Allemagne.*

*Dragons de la division Nansouty.*

1895 — *Portraits de leurs Altesses Royales et le  
prince de Galles et le duc de Connaught.*

(Exposé au Salon.)

(Appartient à la reine d'Angleterre.)

- 1895 — *Le départ du cantonnement.*  
*L'État-major d'une brigade de cuirassiers.*  
*Halte de cavalerie légère.*  
*Arrivée au gîte.*
- 1897 — *Funérailles de Pasteur* (exposé au Salon).  
(Appartient à l'État.)  
*Le capitaine Sadi-Carnot* (exposé aux Aquarellistes).  
*La Revue de Châlons.*  
(Appartient à S. M. l'Empereur de Russie.)
- 1898 — *Châlons ; 9 octobre 1896* (Exposé au Salon).  
LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice de Russie et le Président de la République se rendent à la gare de Bouy à l'issue de la revue passée dans les plaines de Châlons (Détail gravure).  
*L'Étendard du 1<sup>er</sup> chasseurs d'Afrique.*  
(Lithographie.)







# OPINIONS DE LA PRESSE

SUR

MM. GÉROME, HENNER, LEFEBVRE  
ET DETAILLE

---

La Presse, expression absolue de l'actualité, est, *quand elle dit quelque chose*, d'un intérêt qui prime tout. Empoignante irrésistiblement, elle s'empare du public et le mène à sa guise. Mais, cette nourriture quotidienne de l'esprit, n'a comme toutes les nourritures délicates, qu'un jour pour elle, quelques heures de vrai prestige; ses plats doivent être servis chauds. Bien peu d'amateurs se soucient le lendemain de sa desserte refroidie, pas même, pour la plupart du moins, les artistes, objets de ses ovations ou de ses blâmes. Ils sont heureux de se voir compris; mais ils se croiraient trop infatués de leur talent en conservant les éloges qu'ils ont motivés.

Plus un homme a de succès, plus ses heures deviennent courtes, insuffisantes. Nous le savons bien; cependant il serait bon que l'artiste pût se soustraire pendant quelques minutes à la tyrannie du travail pour recueillir dans un coin, non pas tous les articles écrits sur ses travaux, mais ceux qui lui paraissent intéressants.



Si, plus éphémères que les feuilles d'été qui tombent tous les ans, les feuilles de la presse tombent tous les jours, elles ne doivent pas être pour cela plus méprisées. Des feuilles amoncelées par l'automne, on fait le terreau qui fertilise les fleurs et les plantes ; avec les restes mutilés des feuilles écrites, on peut jeter ça et là quelques touches attrayantes sur la carrière des maîtres.

Ces documents, sans importance apparente aujourd'hui, feront utilement plus tard cortège à leurs travaux.

L'effet produit par une œuvre à son apparition en est le résultat et comme le complément — le son qui vibre et s'échappe de la corde touchée. — Cet effet est le signe diagnostique, à ne s'y point tromper, des aspirations, des besoins, des dispositions morales où se trouve le public auquel l'artiste s'adresse. Son inspiration est pour ainsi dire sanctifiée par l'enthousiasme que son œuvre produit. C'est le jet de lumière lancée et renvoyée. C'est un chapitre de l'histoire morale du temps.

Nous n'avons pas la prétention de rappeler ici tout ce qui fut écrit sur nos grands peintres contemporains. Il y aurait là, par l'abondance des matières, de quoi remplir ou plutôt encombrer plusieurs bibliothèques. Nous citerons seulement quelques passages des articles qui nous ont paru répondre au sujet qu'ils traitaient et s'efforcer d'en atteindre les hauteurs :

Edmond About, Henri Rochefort, Albert Wolff, George Lafenestre, Félix Deriège, Henri Havard, F. Champsaur, Armand Silvestre, Fourcaud, J. Claretie, Émile Bergerat, Clovis Hugues, Houssaye, Yriarte, de Thémines, Roger Ballue, Paul Mantz, Roger-Milès,

Renan, Gonzague Privat, Louis Enault, Perdican, Jean Million, Thiébault-Sisson, Gille, Comte, Laurent, Fouquier, Hervet, Clairin, Charles Clément, Montréal, J. Gauthier, Champier, Dubufe, A. Michel, Arsène Alexandre, Delécluze, A. Viollet-le-Duc, Fab. P., Jean Rousseau, Duvergier de Hauranne, Frémine, etc., etc.

Non seulement les personnes qui aiment l'art, mais celles qui, faute d'une organisation spéciale, ou de temps, ne tiennent ni la plume, ni le ciseau, ni le pinceau ne reliront pas sans quelque plaisir ces lignes où elles ont vu s'exprimer en un style souvent plein de talent leurs muettes appréciations. Nous nous sommes permis d'y ajouter ce que, sous différents pseudonymes, nous avons dit parfois nous-même.

Il est à remarquer que chaque critique porte comme le reflet de l'œuvre dont elle est l'objectif ; l'éloquence de la plume varie suivant le moral de celui qui l'inspire.

Est-ce Lefebvre l'impeccable ? elle est pondérée, consciencieuse et d'exquise distinction. Est-ce Detaille le soldat ? elle excite, exalte la fibre patriotique jusqu'à l'héroïsme. Est-ce Henner le poète ? elle s'envole dans les hautes régions de l'éthéré à la poursuite de l'idéal charmeur et nous donne des pages délicieuses. Enfin, est-ce Gérôme ? peintre, littérateur, architecte et statuaire, elle distribue forcément son admiration sur l'art universel.



# J.-L. GÉROME

MONITEUR. — 5 avril 1857.

## *Combat de Coqs.*

Je ne connaissais point encore les ouvrages de M. Gérôme qui vient d'exposer un tableau de moyenne grandeur représentant des jeunes gens occupés à faire *battre des coqs*.

S'il faut juger du talent de l'auteur par ce coup d'essai, nous avons ou du moins nous aurons bientôt un bon peintre de plus.

Pour la pureté des contours comme pour la suavité du pinceau et la grâce juvénile des figures, la jeune fille et le jeune homme qui excitent avec une gaieté un peu cruelle la fureur des deux combattants ne laissent rien à désirer.

FAB. P.

DEBATS. — 20 juin 1857.

*Recrues égyptiennes, la Prière chez un chef Arnaute, des Vues de de la Haute Égypte, la Plaine de Thèbes, les Statues de Memnon et de Sésostris, et des Chameaux à l'abreuvoir* : ces scènes et ces vues, traitées par un pinceau vrai et délicat, vous transportent en quelques sorte dans le pays et devant les objets.

DELECLUZE.

JOURNAL DES DÉBATS. — 13 mai 1859.

## « Ave Cæsar Imperator. »

Dans *Ave Cæsar Imperator* de Gérôme, on voit la salle des séances du Sénat dont les sièges, moins un, sont vides. La statue de Pompée s'élève au second plan et au delà est le groupe des conspirateurs tenant encore leur glaive à la main, entre autres Brutus sautant avec son arme l'effigie du rival de César. Le sujet complètement et habilement développé excite un véritable intérêt dramatique.

Le groupe des assassins est fort beau et l'artiste, avec la connaissance qu'il a acquise des mœurs de l'antiquité, a donné une idée très juste de cette vertu romaine poussée jusqu'à la férocité. Mais à la passion des meurtriers le peintre a cru devoir opposer un contraste. Or, au milieu des sièges vides un seul est encore occupé par un vieux sénateur endormi si profondément que le fracas causé par l'assassinat ne l'a pas même réveillé.

DELÉCLUSE.

DÉBATS. — 27 mai 1863.

*Louis XIV et Molière.*

Dans le genre historique, M. Gérôme tient toujours la tête, soutenu par la souplesse de son esprit et l'extrême habileté de son pinceau.

Dans *Louis XIV et Molière*, les qualités du peintre sont dans toute leur précision, leur netteté, leur pureté.

Il est impossible de mieux peindre une tête, une perruque, un meuble, la soie et le velours, les guipures et les dentelles, ni de mieux rendre un ensemble, un effet d'intérieur. C'est très amusant et très spirituel.

ADOLPHE VIOLET-LE-DUC.

JOURNAL DES DÉBATS. — 27 mai 1864.

*Le Prisonnier.*

M. Gérôme persiste à peindre surtout des sujets de genre, et peut-être M. Gérôme a-t-il raison. Le succès si légitime qu'a obtenu l'an dernier son charmant tableau, *Le Prisonnier*, doit l'avoir poussé dans cette voie... M. Gérôme excelle particulièrement à peindre les scènes qu'il a vues. Il observe avec une rare perspicacité, il reproduit avec une précision des plus remarquables, il sait terminer... On peut dire que les tableaux de M. Gérôme sont des procès-verbaux de mœurs en même temps que des prodiges d'habileté.

CHARLES CLÉMENT.

JOURNAL DES DÉBATS. — 21 mai 1865.

*Réception des Ambassadeurs Siamois — Prière du Soir  
à Constantinople.*

En étudiant avec soin la *Réception des Ambassadeurs Siamois par l'empereur au Palais de Fontainebleau*, on trouverait la plupart des qualités qui ont fait la réputation de M. Gérôme, et entre autre la précision du dessin, la justesse de la touche, le sentiment des types et des physiognomies poussé à un très haut degré.

L'autre tableau de M. Gérôme, *La Prière*, est bien des meilleurs ouvrages et comparable à ses *Chanteurs russes* et à son *Prisonnier*. Il excelle à représenter ces types exotiques, ces costumes pittoresques de l'Orient. Il possède un esprit d'observation, une finesse d'œil, une exactitude de pinceau des plus rares et nous voudrions qu'il traitât souvent de ces scènes empruntées à la vie ordinaire des Orientaux, qui lui offrent mieux que d'autres, les moyens de développer toutes ses qualités.

CHARLES CLÉMENT.

SIÈCLE. — 7 juin 1895.

*Prière à Constantinople.*

L'heure de l'*Aksah* ou prière du soir est venue; les muezzins font retentir leurs voix du haut des minarets. A ce signal, chacun monte sur la terrasse de sa maison, y étend son tapis et rend hommage au Dieu unique et à son prophète. L'un prie debout, un autre accroupi et les jambes croisées, un autre encore la face prosternée contre terre; un concert de prières s'élève ainsi de la ville et monte vers le ciel, d'une splendeur incomparable.

La lune y dessine son croissant dans un fond vert d'eau teinté d'ombre, et les silhouettes des fidèles Osmanlis, leurs turbans, leurs caftans, verts ou jaunes, s'enlèvent en vigueur sur les édifices de Constantinople, où se sont attardés les derniers rayons du jour. Personne, si ce n'est peut-être M. Français, ne saurait imaginer une scène aussi poétique et aussi grandiose, et nul ne l'aurait rendue avec une richesse, une pureté et une transparence de coloris plus merveilleuse.

FÉLIX DERIÈGE.

DÉBATS. — 2 juin 1866.

*Porte d'une mosquée au Caire.*

Le sujet représente la *Porte d'une mosquée au Caire* où furent exposées les têtes des beys immolés par Salek-Kachef. Deux personnages, l'un assis et fumant sa longue pipe, l'autre debout couvert de son armure sur sa robe jaune rayée et saisissant des deux mains son sabre à courte et large lame, se tiennent de chaque côté de la porte de la mosquée; au milieu, sur les marches, deux ou trois rangées de têtes livides, grimaçantes, horribles; au-dessus sont d'autres têtes suspendues. C'est une scène rendue avec une si effrayante vérité que l'on se dit que M. Gérôme doit l'avoir vue.

Observateur des plus perspicaces, des plus fins, M. Gérôme peint avec une sûreté, une précision en quelque sorte mathématique, et, à ce point de vue, je doute qu'on puisse le surpasser.

CH. CLÉMENT.

JOURNAL DES DÉBATS. — 10 mai 1867.

*Marché d'esclaves — Marchand d'habits.*

Son *Marché d'esclaves* est bien composé. Les figures de l'acheteur et du vendeur sont d'une extrême vérité; la tête du dernier me paraît tout à fait réussie.

Dans le *Marchand d'habits* on remarquera les figures qui environnent le personnage qui examine un sabre. M. Gérôme comprend à merveille ces types caractérisés, ces costumes et ces accessoires pittoresques. Tout cela est d'une exactitude, d'une netteté de rendu singulières.

CHARLES CLÉMENT.

FIGARO. — 3 mai 1874.

*L'Éminence grise — Frédéric-le-Grand jouant de la flûte —  
Une Collaboration.*

Le Gérôme très joli d'ailleurs, déjà prôné sur tous les tons, sous le



titre l'*Éminence grise*, plus deux autres toiles portant la même signature.

JEAN ROUSSEAU.

FIGARO. — 6 mai 1874.

*Frédéric-le-Grand jouant de la flûte — L'Éminence grise —  
Une Collaboration.*

Le *Frédéric-le-Grand jouant de la flûte*, de Gérôme, se comprend d'un coup d'œil. O le joli flûteur! et comme cette passion des beaux arts le prend à propos! Il revient de la chasse en bottes fortes; il est crotté jusqu'aux oreilles; il entre dans son cabinet en compagnie de sa meute, qui se vautre joyeusement sur les tapis, sur les fauteuils, et après avoir jeté sa cravache, le voilà qui empoigne une flûte, en grand homme habitué à exceller en toutes choses. Mais la petite flûte à ce qu'il paraît se permet de résister à ce triomphateur. Il n'en joue pas. Il se bat avec son instrument, il souffle, il se démène, les yeux lui sortent de la tête, et au-dessus de lui on voit le buste de Voltaire qui ricane insolemment. — Il y a des visiteurs qui préfèrent à ceci l'*Éminence grise* du même maître, tableau plus fin et plus bizarre, séries de courbettes qui s'échelonnent pittoresquement sur les marches d'un grand escalier, devant un moine hautain qui ne veut pas même les voir et descend sans lever les yeux de son bréviaire. On parle de la finesse du dessin, de l'imprévu de la mise en scène. Soit; mais cela n'a pas la haute saveur de l'épigramme sur Frédéric II. O cher vainqueur! Il y a donc des choses qui ne s'apprennent pas (1).

JEAN ROUSSEAU.

REVUE DES DEUX-MONDES. — 15 mai 1874.

*L'Éminence grise.*

Il y a de fort belles parties dans *L'Éminence grise*, tableau disposé avec un art exquis, par M. Gérôme. La scène se passe sur le grand escalier du Palais Cardinal; le Père Joseph droit, maigre, sec, ascétique, impassible, occupe toute une moitié de l'escalier restée vide autour de lui. Il descend en lisant son bréviaire sans même daigner lever les yeux de l'autre côté. Un groupe de courtisans remontent les degrés; ils défilent à distance respectueuse se pressant contre la balustrade et s'inclinant jusqu'à terre du plus loin qu'ils aperçoivent l'*Éminence*. Ce contraste est des plus heureux.

Plus haut, un évêque coiffé de sa calotte et deux jeunes seigneurs chapeau en tête se retournent pour considérer cette exhibition de la platitude humaine.

La signification morale de l'œuvre se trouve ainsi soulignée avec cette clarté toute française qui est le propre du talent de M. Gérôme.

D'UVERGIER DE HAURANNE.

---

1) Le meilleur des trois Gérôme exposés, n'en déplaît à notre correspondant, — est peut-être pour le caractère des types, la simplicité et le pittoresque de la mise en scène, la précision nerveuse de l'exécution — le moins regardé des trois : *Une Collaboration*.



JOURNAL DES DÉBATS. — 7 juin 1874.

*L'Éminence grise.*

M. Gérôme ne s'endort pas sur ses lauriers; sa réputation est faite depuis longtemps et il cherche toujours. Il a parcouru tous les genres, il a traité tous les sujets, il a voyagé dans tous les pays.

*L'Éminence grise* est une de ces scènes spirituellement conçues et exécutées avec une prodigieuse habileté qui ne sont pas une nouveauté dans l'œuvre de M. Gérôme.

Son dessin si précis s'est assoupli; sa couleur est plus éclatante qu'à l'ordinaire et cependant elle a plus d'harmonie et de charme.

CHARLES CLÉMENT.

TEMPS. — 1<sup>er</sup> juin 1884.

*Vente d'esclaves à Rome.*

M. Gérôme, artiste dont tout le monde aime à faire l'éloge et qui a d'ailleurs une si vive intelligence, une si heureuse ouverture d'esprit, expose la *Vente d'esclaves à Rome*. La pauvre petite femme nue qu'on met aux enchères a laissé tomber à ses pieds l'étoffe de soie verte dont elle était vêtue et apparait belle et touchante au milieu de la foule hideuse.

PAUL MANTZ.

FIGARO. — 30 avril 1889.

*L'Amour vainqueur des Fauces.*

Et nous voici devant le tableau de M. Gérôme, de *L'Amour vainqueur des Fauces*. Nous nageons ici en pleine fantaisie, car dans la réalité les lions et les tigres se jetteraient sur ce bambin aux chairs fraîches et n'en feraient qu'une bouchée. Mais je ne suis pas de ceux qui veulent emprisonner l'art tout entier dans une même formule; je comprends parfaitement que les scènes de pure imagination ont leur raison d'être, pourvu que l'artiste y déploie, comme M. Gérôme, le meilleur de sa science et de son talent partienlier.

ALBERT WOLFF.

FIGARO. — 30 avril 1890.

*Tanagra.*

On verra *Tanagra* de M. Gérôme; la figure est en marbre teinté, délicate, ravissante, et la statuette qu'elle tient à la main est tout à fait délicieuse.

ALBERT WOLFF.

REVUE DES DEUX-MONDES. — 15 mai 1892.

*Ils conspirent.*

Dans le coin écarté d'une longue salle d'auberge douteuse aux grandes murailles blanches et nues, dans un tout petit coin à la maigre lueur

d'une chandelle, M. Gérôme a fait asseoir trois hommes noirs enveloppés dans de grands manteaux, les têtes penchées, les uns sur les autres, se chuchotant à l'oreille.

Le titre est : *Ils conspirent*.

On sait avec quelle ingéniosité M. Gérôme compose ses petites toiles, avec quelle précision il dessine ses figures; cette fois-ci il a joint à ses qualités de dessinateur et de metteur en scène une souplesse et une force de peinture extraordinaires.

GEORGES LAFENESTRE.

LE VOLTAIRE. — 30 mars 1894.

Le Salon.

*Buste de la Fille de M. Gérôme.*

M. Gérôme a fait d'après sa fille, parlant, pensant, charmant, un buste que vous trouverez tout seul, en haut, dans le Salon de repos. C'est un beau spécimen du talent de M. Gérôme, aussi bon statuaire qu'excellent peintre. Il disait dernièrement, avec une naïveté propre au vrai talent : « J'ai changé mon fusil d'épaule. »

De grands arrivés, émus des incohérences passagères de certains jeunes se croient forcés de retourner leur palette ou leur ciseau, ce qui ne leur réussit pas toujours, le vrai ne changeant pas, ni la nature non plus.

Heureusement, M. Gérôme reste lui, quoi qu'il tente, et porte aussi bien son fusil sur l'épaule gauche que sur l'épaule droite.

GUSTAVE HALLER.

LE PAYS. — 25 mai 1894.

*Buste de la Fille de M. Gérôme.*

Rien qu'un buste de M. Gérôme, *Sa fille*, modelé, sculpté avec un amour de père, et un grand talent de statuaire peintre. Les joues sont roses, les cheveux blonds, les yeux regardent, la bouche respire.

TORPÉDO.

LE PAYS. — 17 février 1893.

Exposition du cercle de l'Union artistique.

*Danseuse antique — Loïe Fuller.*

Puis *Sculptura vitam insufflat Pictura*, la peinture savamment étendue sur les statuettes de Tanagra leur donne le souffle de la vie; et, pendant que l'artiste médite, étudiant les effets des jours *frisants* pour accomplir ce miracle de l'art, une jeune fille vend, par une baie ouverte, ces petites merveilles aux passants. Un Gérôme qui fera du bruit dans le monde. Et du même auteur, en sculpture, une *Danseuse antique*, faisant voltiger autour de son beau corps assoupli, des flots de gaze de marbre où se joue la lumière. Elle fixe à jamais cette fantaisie des Parisiens : la *Loïe Fuller* délicieusement contorsionnée dans les nuances électriques du spectre solaire.

TORPÉDO.

LE PAYS. — 25 mars 1895.

*La Poursuite des Chasseurs — Le Travail du Marbre.*

M. Gérôme envoie non seulement son beau lion bondissant dans le désert, et dont la course folle dépiste *La Poursuite des chasseurs*, mais *Le Travail du marbre* qui le représente, lui, mettant la dernière main à la superbe étude de femme nue assise, qu'il exposait il y a deux ans.

Le modèle est là, posant, et l'on voit, au second plan, le petit Tanagra qu'elle tiendra dans sa main. Ce précieux tableau comprend donc le portrait de l'artiste, la statue, le modèle et un coin de l'atelier. Il l'a fait avec amour, on l'admire avec convoitise.

TORPÉDO.

LE PAYS. — 18 février 1895.

*La Prière dans la mosquée de Caïd-Bey — La Vérité.*

M. Gérôme est une des personnalités les plus marquantes de notre temps, maniant le crayon, le pinceau, l'ébauchoir et le ciseau avec un égal succès, excellent peintre et statuaire de grand talent.

Il y a des mouvements pour ainsi dire politiques dans les arts comme dans les Etats, et beaucoup plus passionnant pour les intéressés, car il ne s'agit pas seulement de gouvernements qui passent, mais d'œuvres qui demeurent, ne fût-ce qu'en débris. — Or, nos grands artistes ne sont pas tous contents de ce qui se passe. Sans donner pour le moment des coups de lanterne aux délinquants, nous constaterons seulement en passant que plusieurs de nos maîtres boudent chacun à sa manière. Les bouderies de M. Gérôme sont deux charmantes toiles où les qualités de l'artiste sont comme amoncelées. Dans l'une, *La Vérité*, lasse de lutter, et exténuée par ses propres efforts, s'est affaïssée tout au fond de son puits, et par un élan suprême tend encore son miroir dont on ne veut plus voir la clarté. Dans l'autre, elle est morte, c'en est fait. Son miroir s'est échappé de sa main. Elle est là, gisante, avec ses formes merveilleuses de pureté dans le jour bleu qui tombe d'en haut. Près d'elle se renverse le seau dont la chaîne est brisée. Le puits même est abandonné.

Une toile plus éclairée vient attirer nos regards. C'est une scène de *Mosquée au Caire* : des Musulmans dans quelques-unes de leurs nombreuses attitudes de prière : celui-ci le visage contre terre; celui-là lourdement accroupi; cet autre lisant dans ses mains ouvertes comme dans un livre; un dernier les bras levés contre un mur blanc. La mosquée est peinte à miracle; les étoffes sont soyeuses et chatoyantes. Le soleil qui passe au travers des vitraux vient irrévérencieusement égayer comme d'un éclat de rire cette austérité bizarre.

C'est un beau Gérôme, de celui que l'Orient a si longtemps capté, mais qui nous est revenu comme nous le prouvent ces philosophes déviant sous de frais ombrages en vue du Parthénon. Debout près d'eux, un Athénien superbe de grâce et de jeunesse, les écoute respectueux et charmé. Il y a de l'esprit plein l'air.

Le monument qu'on élève à la mémoire de M. Baudry est confié au ciseau vigoureux de M. Gérôme.

Il représentera son ami dans la veste fourrée qu'il portait l'hiver où il peignit ses belles fresques de l'Opéra, et tel que l'indique un merveilleux dessin qui servira d'esquisse.

Mais au second plan de l'atelier, voici la pièce du sanctuaire réservée

aux heures bénies où l'artiste travaille pour lui. Le *Mont-Sinai*, peint d'après nature, surgit de la foule des Hébreux et s'élève sombre et majestueux jusque dans les nues pour y chercher Dieu. A son sommet, Moïse, étincelant de la lumière divine, reçoit de l'Invisible les lois qui doivent régir le monde. On dirait un phare gigantesque éclairant la mer des humains.

Un sourire de Sarah Bernhardt dont le buste s'appuie sur le souvenir du théâtre antique, et sur des scènes d'amour, éclaire cet ensemble d'œuvre remarquable qui marque pour le maître 1895 naissant.

TORPÉDO.

L'ÉVÉNEMENT. — 1<sup>er</sup> mai 1895.

*La Prière dans la Mosquée de Caïd-Bey — La Vérité.*

*La Prière dans la mosquée de Caïd-Bey*, belle petite toile aux grands effets, est un Gérôme des plus beaux, des plus purs de style.

Du même artiste, la *Vérité* lasse d'un éternel combat, épuisée d'efforts toujours renouvelés et toujours stériles, est morte au fond de son puits. *Mendacibus et histrionibus occisa in puteo jacet alma veritas.*

Ces deux œuvres sont dignes du maître, c'est tout dire.

GUSTAVE HALLER.

LE PAYS (Supplément du journal).

*La Prière dans la mosquée de Caïd-Bey.*

*La Prière dans la mosquée de Caïd-Bey*, au Caire, par M. Gérôme, est l'œuvre d'un des grands maîtres de notre école. Ceux-là ne craignent pas le fini. Ils perlent leurs travaux, et jouent de la couleur, du dessin et du soleil avec la même facilité. Voyez plutôt. *La Vérité*, cette malheureuse vérité si souvent travestie, déguisée, soupçonnée, haïe est enfin morte.

*Mendacibus et histrionibus occisa in puteo jacet alma veritas.*

Elle est gisante au fond de son puits. C'est là qu'il faudra désormais chercher ses restes dans un dernier reflet du ciel où son principe demeure.

TORPÉDO.

LE PAYS. — 10 février 1896.

*Étude d'Égypte — Lion.*

M. Gérôme, tout le premier dans sa belle *Étude d'Égypte* représentant la boutique d'un marchand dans une rue, ne nous aveugle nullement. Là se retrouvent de ces ravissants détails où la main du grand maître aime à s'attarder.

Un superbe *Lion*, statuette plâtre coloré du fini le plus riche, par M. Gérôme est là se haussant sur un rocher et rugit tristement. C'est ce que nous ferions peut-être nous-mêmes en songeant à la France absente si nous étions dans ce magnifique pays qu'on nous représente quelque peu rôti et chauve comme un sénateur.

TORPÉDO.

L'ÉVÈNEMENT. — 20 mars 1896.

Avant le Salon.

*Louis XIV se promenant dans le parc de Versailles.*

Finiſsons par une visite chez M. Gérôme. L'école française fut enrichie par cet érudit d'œuvres de la plus grande valeur comme art et comme documents archéologiques. Chez lui nous voyons une scène oubliée des savants et on ne peut plus intéressante, Madame de Maintenon escortée de Louis XIV faisant le tour des bassins de Versailles; elle est assise dans une chaise roulante poussée par un valet. Toutes les dames de la cour la suivent dans d'autres chaises couvertes, comme la sienne, de riches ornements, mais traînées par des valets.

Toute l'élégance masculine papillonne autour des femmes.

Le soleil roſit les fenêtres du palais et l'eau des bassins, et cette promenade circulaire est du plus heureux effet. Décors, costumes, attitude, tout reporte au règne du Roi-Soleil... à son déclin.

Dans cette belle page de notre grand maître Gérôme on revit vraiment cette fin du xvii<sup>e</sup> siècle si glorieux pour les Arts.

N'oublions pas *La Vérité* qui, furieuse de ce qui se passe de nos jours, sort de son puits armée d'un martinet et si belle qu'il faudra bien recommencer à l'aimer.

JEHAN DES PALETTES.

FIGARO. — 30 avril 1896.

*Louis XIV se promenant dans le parc de Versailles.*

M. Gérôme a de l'esprit comme un diable; ceux qui l'ont entendu parler l'affirment. C'est un des professeurs les plus remuants, les plus pétulants et les plus absolus de l'École. Il sait dissoudre les attroupe-ments suspects et faire « circuler » les mauvaises têtes. Mais les services qu'il rend par son enseignement ne l'empêchent pas de travailler pour sa gloire et celle de l'école française.

On peut estimer que son *Louis XIV se promenant dans le parc de Versailles* apportera de nouvelles lumières sur l'histoire de France. Le bleu de France, le bleu du Roi, que Delacroix avait rendu avec une si frémissante éloquence de coloriste dans son *Mirabeau*, a été interprété autrement par M. Gérôme. Le roi Soleil, Madame de Maintenon, la cour sont traitées par lui avec une respectueuse familiarité et mis en relations désormais avec les meilleures familles bourgeoises. Le décor, je n'en parle pas, admirant par quel tour de force le peintre a su réduire l'admirable parc, les limpides bassins, le solennel palais et le ciel même si pur et si large sur Versailles, aux proportions et à l'aspect d'un jouet d'enfant. Ainsi se transfigurent, à travers les temps, les grandes âmes françaises de Mansart, de Le Nôtre, de Bérain; Bossuet et Racine sont là, vous pouvez les prendre, ils ont tout à gagner à être expliqués, transposés par un homme d'esprit en style de faits divers.

ARSÈNE ALEXANDRE.

L'ÉVÈNEMENT. — 30 avril 1896.

*Monument de Paul Baudry.*

Nous voyons *Paul Baudry*, statue de bronze merveilleusement com-



posé par M. Gérôme et d'une exécution magistrale, comme souplesse naturelle, attitude grandiose du génie.

JEAN DES PALETTES.

L'ESTAFETTE. — 1<sup>er</sup> mai 1896.

*Monument de Paul Baudry.*

*Paul Baudry*, statue de bronze par le grand statuaire peintre Gérôme, a fait les honneurs du Salon de sculpture avec cette grâce digne, cet esprit fin et génial qu'on lui connaissait lorsqu'il foulait le sol de notre vieille terre. Il travaillait, nous l'avons interrompu comme a fait la mort. Il a posé sa palette, mis sa main dans sa poche, et sans quitter son appui-main, sans ôter le petit caban fourré dont il protège ses épaules contre le froid de l'atelier, il nous accueille avec un bon sourire.

Le corps, bien modelé sous les vêtements souples qui obéissent à ses formes, n'est pas d'une statue, mais d'un homme qui vit, qui pense, qui parle et nous dit : « Français, Gérôme est votre Michel-Ange, vos neveux s'en aviseront, si vous l'oubliez. »

GUSTAVE HALLER.

DÉBATS. — 9 juin 1896.

*Monument de Paul Baudry.*

M. Gérôme a été choisi par la ville de La Roche-sur-Yon pour exécuter la statue qu'elle a décidé de consacrer à Paul Baudry, son glorieux enfant. Baudry est représenté en tenue d'atelier, une pèlerine fourrée jetée sur ses épaules; sa palette et ses pinceaux sont, avec un carton de dessins, posés sur un tabouret près de lui; il s'est interrompu de peindre pour juger ce qu'il vient de faire. Une main dans la poche du veston, il tient de l'autre son long appui-main... La tête est d'une ressemblance exacte et intense, avec son regard fin, ardent et doux, sa narine frémissante et ses cheveux retombant en mèches rebelles sur son front d'un si beau dessin.

ANDRÉ MICHEL.

ESTAFETTE. — 8 et 9 avril 1896.

Avant le Salon.

*Statue de Paul Baudry — Louis XIV dans le parc de Versailles —  
La Vérité.*

M. Gérôme fait un envoi princier :

1<sup>o</sup> La statue de bronze qui doit être érigée à la mémoire de Baudry, œuvre appelée au plus grand succès;

2<sup>o</sup> Promenade dans les jardins de Versailles. Madame de Maintenon en fauteuil roulant, et Louis XIV à pied suivis de toutes les dames de la cour, chacune dans son pousse-pousse, escortée de ses galants. On revit au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle à l'aspect de cette remarquable toile, tant la reconstitution des personnages, des costumes, et du décor est parfaite d'exactitude.

3° La Vérité sortant de son puits, furibonde. Il y a de quoi, étant donné ce qui passe autour de nous. Elle s'est armée d'un martinet... et va reprendre ses droits à grands renforts de beauté.

M. Gérôme est dans les arts une des plus grandes figures du siècle. Son œuvre tout entière est une de nos gloires, mais la France s'occupe trop de politique pour s'occuper assez de ces triomphes dans l'art.

GUSTAVE HALLER.

L'ESTAFETTE. — 23 mai 1896

Non content de reconstituer le palais de Versailles tel qu'il était au temps qu'il vent rappeler, M. Gérôme pousse la conscience de l'érudition jusqu'à peindre comme on peignait au temps qu'il nous représente. Quand sera tombée comme le duvet du fruit la première fraîcheur de sa *Promenade de la Cour dans les jardins de Versailles*, personne ne pourra mettre en doute que la toile ne date de la fin du xvii<sup>e</sup> siècle. A son faire toujours noble et doux, M. Gérôme a ajouté cette correction de pinceau légèrement rigide dont les grands peintres d'alors n'auraient osé se départir.

C'est que M. Gérôme, peintre, statuaire, écrivain même, est un prince de l'art qui a encore ses grands seigneurs. M. Gérôme n'est pas de ceux dont la lâche résignation courbe l'échine sous les turpitudes de leur temps (tous les temps ont leurs turpitudes), mais de ceux qui se redressent puissants sous les coups de l'ennemi. L'année dernière, il nous a montré *La Vérité* assassinée près de son miroir brisé. Aujourd'hui cette vérité, ressuscitée plus belle que jamais, sort de son puits criant avec fureur haro sur ses assassins, sus au mensonge. Ce n'est plus un miroir, mais un martinet qu'elle brandit.

M. Gérôme a toujours lui aussi milité courageusement défendant le grand contre le mesquin, le beau contre le laid.

C'est le rôle du génie de sauvegarder l'esprit humain contre les sottises de la médiocrité.

GUSTAVE HALLER.

LE PAYS. — 25 janvier 1897.

Les Artistes Francs-Comtois chez M. Durand Ruel.

*Études d'Anes et de Chevaux — Terre-Neuve — Femme arabe —  
Rétiaire appelant au combat.*

C'est notre grand Gérôme qui fait les honneurs de la fête, rien que cela.

Président de l'Union comtoise, protecteur actif de cette œuvre intéressante, il prêche d'exemple en envoyant certaines *Études d'ânes et de chevaux* qui sont de véritables petits chefs-d'œuvre. Il est impossible de pousser plus loin le fini dans la perfection et la vérité. C'est sans doute le petit âne blanc, si crânement oriental, que le membre de l'Institut se propose de donner pour monture à son Christ. On sait que l'image de Jésus hante depuis longtemps Gérôme. Il le voit entrant à Jérusalem, imposant et grandiose sur son modeste bourriquet. Ce bourriquet, portant le monde de l'avenir, le maître l'étudie presque autant que le doux Rabbïn dont il cherche à rendre la divinité resplendissante dans le simple.

Le maître expose encore aux Francs-Comtois un beau chien Terre-



Neuve, vieil ami sans doute auquel il a fait plus d'une confiance, car ce magnifique *toutou* est fier, quelque peu rêveur.

Et voici nonchalamment adossée au montant de sa porte ouverte, une *Femme arabe* sortant du même pinceau. Ondoyante et féline, elle a bien le regard étrange des paresseuses d'Orient.

Le soleil qui rôtit la maison blanche est arrêté par un auvent qui baigne d'une ombre douce tout le corps de la femme.

Une cage d'oiseau, accrochée au mur, exécute avec le soleil les jeux de lumière les plus intéressants.

En sculpture, M. Gérôme nous donne une belle statuette au galbe franc, au mouvement décidé : Un jeune homme en pleine beauté de forme, *Rétiaire appelant au combat*.

Avec sa trompette, son brassard et sa riche ceinture où l'on retrouve le statuaire archéologue, il semble que ce *Rétiaire* appelle aussi hautement à l'exposition franc-comtoise.

TORPÉDO.

PARIS. — Mars 1897.

Le Salon avant la lettre.

*Bonaparte entrant au Caire — Buste de Napoléon I<sup>er</sup> —*

*La Fuite en Égypte — L'entrée de Jésus à Jérusalem.*

Entrons d'abord chez M. Gérôme.... En ce moment il travaille comme dix.

C'est un système pour rajeunir paraît-il, ou du moins pour ne pas vieillir. M. Gérôme exposera :

1° *Bonaparte entrant au Caire*, statuette équestre en bronze, d'un mouvement splendide et d'une grande majesté. L'homme, son caractère, sont tout dans son éloquent morceau de métal qui vit.

2° Le *Buste de Napoléon I<sup>er</sup>*, bronze de grandeur naturelle. Bellone, appelant au combat, le bouclier à la main, s'enlève en haut relief sur la poitrine du héros. À côté d'elle, un aigle veille.

La tête de Bonaparte encadrée de longs cheveux est grave, l'œil est profond, le menton très allongé, l'expression sérieuse, presque menaçante dans son immobilité; c'est le visage qu'avait l'empereur. Non celui qu'il se « faisait faire », car, on le sait, cet autocrate « voulait » être peint d'après nature. Il faut l'érudition, la science, le talent de M. Gérôme pour ressusciter cette grande figure. Le buste est un chef-d'œuvre.

M. Gérôme n'exposera rien en peinture. Deux idées le tiennent qu'il a mises à l'étude depuis deux ans au moins : *La fuite en Égypte* et *L'entrée du Christ à Jérusalem*.

Nous craindrions de déflorer l'œuvre qui doit paraître en faisant part de nos impressions à l'aspect des nombreuses esquisses faites pour ces sujets, tant en peinture qu'en sculpture.

Quand on voit ce que nos maîtres dépensent de travail pour parfaire les œuvres qui nous survivront dans la postérité, on comprend que l'art n'est pas mort. On sent que l'amour du beau vit encore et vivra toujours dans les âmes élevées, malgré les efforts acharnés que ses ennemis font inconsciemment pour le tuer.

GUSTAVE HALLER.

NOUVELLE REVUE INTERNATIONALE. — 15 mai 1897.

*La Fuite en Égypte — Buste de Napoléon I<sup>er</sup>.*

M. Gérôme, après avoir fait fuir le *Christ en Égypte*, dans une nuit tellement délicieuse qu'elle donne à tout le monde l'envie de se retirer au désert, fait entrer le même Christ à Jérusalem. Il passe au son de la trompe sur les roses et les palmes jetées sous les pas de sa mule blanche. Les femmes s'agenouillent, les hommes se prosternent jusqu'à terre, et l'atmosphère lumineuse se divinise au point de nous atteindre.

Mais ce n'est pas tout.

M. Gérôme fait entrer aussi triomphalement, dans le monde de bronze, *Napoléon I<sup>er</sup>*, sur sa fière monture caparaçonnée à l'orientale. Immortel, imposant, le héros se découvre et salue le monde immobile, monde de marbre et de bronze auquel il appartient désormais. Son attitude, majestueuse comme l'éternité, est d'un effet si grand qu'elle cause une émotion surprenante.

A peine découverte, l'œuvre était disputée, vendue vingt mille francs à un riche amateur.

Voilà des choses qui n'arrivent pas à la Société du Champs de Mars.

GUSTAVE HALLER.

LE PAYS. — 1897.

Le Salon.

*L'Entrée de Jésus à Jérusalem.*

Jérusalem est imposante se portant en masse à la rencontre de Jésus. Les femmes s'agenouillent, les hommes se prosternent. La foule s'entasse jusque sur les murs d'enceinte. Le sol est jonché de palmes et de fleurs. Lui entre sur son ânesse blanche. Il vient mourir.

L'idée de la divinité du *doux rabbin*, comme l'appelait Renan, s'éveille devant cette frappante opposition. Nous savions que M. Gérôme écrit en peignant. Il prêche aussi : son beau tableau ressemble à une parole de Dieu.

TORPÉDO.

LE PAYS. — 1897.

Le Salon.

*La Fuite en Égypte.*

Puis revient M. Gérôme avec la *Fuite en Égypte*. C'est la nuit toute bleue s'étendant loin, loin... sous un ciel étoilé. Ils passent seuls : La Vierge sur l'âne, tenant dans ses bras l'enfant Dieu ; Joseph marchant derrière eux. Un grand mystère se répand partout, nous atteint, nous émeut. Il y a quelque chose de saint dans l'inspiration du grand artiste.

TORPÉDO.

L'ESTAFETTE. — 21 et 22 avril 1897.

Salon de 1897.

*L'Entrée de Jésus à Jérusalem — La Fuite en Égypte.*

Le Christ monté sur une ânesse foule les fleurs et les palmes au milieu

d'un peuple prosterné; c'est l'*Entrée de Jésus à Jérusalem*, peinture superbe, par M. Gérôme. Il possède à fond l'Orient et sait nous le faire voir dans toute son éclatante beauté.

*La fuite en Egypte* par le même artiste est impressionnante. L'aspect de la nuit étoilée, l'attitude de la Vierge et du Joseph pénètrent d'émotion. C'est mystérieux et beau.

JEAN DES PALETTES.

L'ESTAFETTE. — 3 mai 1897.

Le Salon de 1897.

Quelques mots sur la sculpture.

*Bonaparte entrant au Caire — Buste de Napoléon I<sup>er</sup>.*

*Bonaparte entrant au Caire*, par M. Gérôme.

Le général monté sur un cheval caparaçonné à l'orientale, salue le peuple d'un geste noble.

La tête est expressive, l'air fier, les broderies du manteau sont merveilleuses de finesse. Le cheval est vivant; les muscles se voient sous la peau. Réalité, beauté, tout y est. Grand succès!

Le *Buste de Bonaparte* émerge à côté d'une touffe de lauriers. Minerve la déesse des combats, suivie de son aigle, se presse contre lui. Le premier consul porte l'habit à revers, le chapeau en bataille, la perruque à queue. La figure est énergique, le front soucieux.

Bravo, Monsieur Gérôme, voilà deux merveilles de plus à votre avoir de peintre-sculpteur de génie.

JEAN DES PALETTES.

PARIS. — 2 avril 1898.

Le Salon avant la Lettre.

M. Gérôme qui, deux fois, obtint la médaille d'honneur, M. Gérôme membre de l'Institut, commandeur de la Légion d'honneur, nous donne cette année *Femmes au bain*. C'est du plus pur oriental.

On est dans une vaste salle. Par une fenêtre grillée, sous une voûte arrondie, on aperçoit des arbres verdoyants traversés par un soleil intense qui se précipite sur les dalles de la salle et dans le bassin. — Là sont trois belles jeunes femmes. Une aux cheveux châtain est assise par terre, les jambes enveloppées d'une étoffe violet clair; à côté d'elle une jolie brune a rejeté derrière elle sa draperie verte; et, assise sur le bord du bassin elle se baigne les pieds. L'eau clapote, doucement émue de ce contact. Plus près de nous, à gauche, est une troisième beauté aux cheveux très noirs, et ramassée sur un banc de bois au dossier découpé. Elle nous regarde toute fraîche du frémissement de l'eau dont elle porte encore les baisers roses. Au premier plan, un tapis rouge est étendu sur lequel se trouve un plat d'oranges. — Une grande esclave noire vêtue d'un bleu sombre, se dresse respectueusement à droite apportant des narguilés.

Cette scène d'intimité féminine est peinte de main de maître. L'air y circule partout bien lumineux, bien pur, s'enivrant à loisir des belles formes qu'il caresse en liberté. C'est un beau Gérôme.

L'envoi de ce maître est complété par *Daphnis et Chloé*, ramenant leurs troupeaux, l'un ses chèvres, l'autre ses moutons. C'est le prin-

temps. Dans le ciel bleu, comme la tunique de Daphnis, courent de petits nuages légers, aussi blancs que les draperies de Chloé. La prairie vivace est toute égayée des pâquerettes et des boutons d'or qui s'ouvrent sous les pas des amoureux adolescents. Ils viennent à nous se tenant par la main. Devant le troupeau, un chevreau bondit joyeux. Chloé porte l'agneau trop jeune pour marcher longtemps. Les arbres en fleurs jettent au vent la neige de leurs corolles. C'est l'éternel renouveau de la nature retremplant dans ses parfums l'humanité lasse.

En sculpture, M. Gérôme exposera la *Statue équestre de Tamerlan*. Le meneur d'hommes chevauche sur un monceau de têtes coupées. Le héros, cachant sa laideur de borgne et de boiteux sous son superbe costume, est l'expression d'une force de volonté admirablement exprimée par l'artiste. On comprend que, sans la mort qui va l'arrêter, ce rachitique conquerrait la terre entière en écrasant la vie.

GUSTAVE HALLER.

ESTAFETTE. — 6 avril 1898.

Le Salon en charrette.

Le grand maître Gérôme, peintre sculpteur, nous donne, cette année *Femmes au bain* et *Daphnis et Chloé*. En sculpture, la *Statuette équestre de Tamerlan*.

Dans ses *Femmes au bain*, il nous fait assister à une scène gracieuse de la vie féminine en cet Orient qu'il connaît si bien. Le soleil darde ses rayons d'or sur les dalles d'une vaste salle au centre de laquelle se trouve un bassin. Une jolie femme brune, sa draperie verte rejetée derrière elle, s'est assise sur le bord et semble délicieusement émue du baiser des petites vagues qui viennent l'effleurer. A côté d'elle, une autre aux cheveux châtain, se repose, les jambes enveloppées d'une étoffe violet clair. A gauche et plus près de nous, une plus belle encore, aux cheveux d'ébène est comme ramassée sur un banc de bois, frissonnante et toute rose encore des caresses de l'eau qu'elle vient de quitter. Modeste et respectueuse, à droite, une grande esclave noire apporte des narguilés. Au premier plan est un superbe plat d'oranges sur un riche tapis rouge.

Toile remarquable, de tous points admirable, dans les moindres détails comme dans l'ensemble.

*Daphnis et Chloé* est une scène toute gracieuse. Sous un ciel bleu, sillonné çà et là de légers nuages blancs, les deux petits pâtres, la main dans la main ramènent leurs troupeaux. Au premier plan, un chevreau bondit joyeusement.

Chloé, toute blanche, porte doucement un agneau qui vient de naître et écoute naïve les mots d'amour que lui murmure Daphnis, bien beau dans sa tunique bleue. Sous leurs pas, s'ouvrent les pâquerettes et les boutons d'or. Les fleurs des arbres s'éparpillent au vent.

En sculpture, M. Gérôme expose la *Statuette équestre de Tamerlan*.

Borgne, boiteux, rachitique, Timour-Leng dissimule sa laideur et sa difformité sous un riche costume. Faisant passer son cheval sur un monceau de têtes coupées, il semble personnifier la volonté cruelle, féroce. Devant cette admirable composition de Gérôme, on se dit qu'il était temps que la mort vint arrêter Tamerlan, car peu lui eût importé de supprimer la vie pourvu qu'il parvint à conquérir la terre.

JEAN DES PALETTES.



NOUVELLE REVUE INTERNATIONALE. — 13 avril 1898.

Le Salon avant le vernissage.

M. Gérôme expose un tableau du style oriental le plus pur : *Femmes au bain*. Le soleil pénètre par une fenêtre grillée, sous une voûte arrondie, inondant de ses rayons brûlants la salle et le bassin.

Dans des poses diverses et harmonieusement combinées, trois belles jeunes femmes sont autour de l'eau. Une, aux cheveux châtain, a les jambes enveloppées d'une étoffe violet clair. A côté, se baignant les pieds une jolie brune est assise. Derrière elle, sa draperie verte est tombée. Puis, au premier rang à gauche, une superbe brune nous regarde, fraîche encore du saisissement de l'eau qu'elle vient de quitter. A droite, un plat d'oranges est posé sur un grand tapis rouge aux tons opulents. Pour compléter cette scène intime d'une saisissante réalité, une esclave se tient debout, respectueuse et soumise, des narguils à la main. On retrouve dans cette œuvre le maître avec tout son talent.

Gérôme nous donne aussi *Daphnis et Chloé*, la main dans la main, conduisant leurs troupeaux. La tunique bleue de Daphnis répond au bleu du ciel ; la draperie blanche de Chloé répond aux fleurs des pommiers. Les deux adolescents ont cet air de douceur enjouée inhérent à la jeunesse. Tout au premier plan, devant le troupeau, bondissent chevreux et agneaux. C'est au printemps. L'œuvre est simple, très gracieuse de conception et d'une exécution savante.

En statuaire, Gérôme nous donne la seconde statue équestre qui fait partie des quatre grands hommes qu'il a mis à l'étude. Nous avons eu Napoléon l'an dernier, nous allons avoir *Tamerlan*.

Le héros conduit sa superbe monture, écrasant des têtes coupées avec l'air indifférent d'un conquérant heureux. Son costume de toute richesse, dissimule sa double difformité de borgne et de boiteux. Sa figure porte l'empreinte de cette ambition effrénée qui le menait à la conquête du monde. La statue de Tamerlan est splendide comme perfection de forme et richesse d'exécution. Gérôme est aussi grand sculpteur qu'excellent peintre.

GUSTAVE HALLER.

LE SALON DE PARIS. — mai-juin 1898.

*Femmes au bain.*

Du plus pur oriental. Trois belles jeunes femmes autour d'un bassin se baignant les pieds, ou sortent de l'eau, fraîches, belles de formes et de ton. Un tapis rouge avance le premier plan. Une esclave noire fait reculer le second ; et au fond, par une baie où l'on aperçoit la verdure, le soleil se précipite illuminant tout. C'est d'un grand maître.

*Daphnis et Chloé*, bucolique de M. Gérôme, est tout embaumé des fraîcheurs d'avril. Les deux bergers se tiennent par la main et ramènent leurs troupeaux. Des fleurettes s'ouvrent sous leurs pas dans la prairie, des nuagés légers courent dans le ciel. C'est l'éternel renouveau de la nature. c'est jeune et très joliment peint.

TORPÉDO.

ESTAFETTE. — 8 mai 1898.

Le Salon

M. Gérôme, le peintre sculpteur dont nous admirons le superbe *Tamerlan* à la sculpture a ici deux toiles : Les *Femmes au bain*, fine-

ment dessinées et peintes avec de jolies taches de soleil ; — puis, *Daphnis et Chloé*, berger et bergère, tous deux charmants d'insouciance et de jeunesse se promènent avec leurs troupeaux dans les champs fleuris. Avril chante dans leurs cœurs. Idylle printanière toute de poésie.

JEHAN DES PALETTES

LA CÔCARDE. — 20 mai 1898.

Les *Femmes au bain*, de M. Gérôme, sont surtout remarquables par la distribution merveilleuse de la lumière et des reflets. Inutile d'attirer l'attention sur la perfection du modelé et du dessin de ces trois charmantes filles accroupies autour du bassin de marbre. Outre ces qualités nous découvrons quelques notes chantantes, curieuses à observer, entre autres le reflet de lumière qui vient se jouer sur la femme à la draperie violette. Les dilettanti admireront également la note rouge réservée dans les cheveux de la femme du premier plan.

Du même maître, voici *Daphnis et Chloé* et leur idylle embaumée d'un parfum printanier. Au milieu du gai paysage, les deux jeunes gens s'avancent la main dans la main, troublés d'un sentiment nouveau. Autour d'eux, les fleurs de la prairie s'ouvrent au soleil comme leur cœur à l'amour. Quel poème que cette petite toile !

HENRI DE CIMAISE.

LE PAYS. — 2 mai 1898.

Les *Femmes au bain*, de M. Gérôme, sont très admirées. Dans un intérieur oriental, trois jeunes femmes montrent leurs formes superbes, caressées par les reflets lumineux du soleil. Les étoffes violettes, vertes, le tapis rouge jettent des notes brillantes sur cette scène peinte de main de maître. Une grande esclave noire, vêtue de bleu, apporte à ses maîtresses des narguilés. Par la fenêtre grillée sous une voûte de pierre, on aperçoit les arbres verdoyants.

La deuxième toile de M. Gérôme a la séduction d'un merveilleux printemps. Sous le ciel bleu, *Daphnis et Chloé* viennent à nous, ramenant leur troupeau dans la prairie en fleurs. Un chevreau blanc bondit joyeux devant eux et la jeune fille porte contre sa tunique blanche le dernier-né de ses agneaux. Ça et là, les arbres en fleurs jettent au vent la neige de leurs corolles.

CASTIGO.











## J.-J. HENNER

SIÈCLE. — 7 juin 1865.

### *La Chaste Suzanne.*

Nous avons déjà eu occasion de parler à propos des derniers envois de Rome, du tableau de M. Henner qui a pour titre *La Chaste Suzanne*. et de signaler tout ce que l'œuvre de ce jeune artiste a d'exceptionnellement remarquable : suavité des lignes, fermeté des contours, finesse extrême du coloris, où sont fondues, avec une recherche de tons exquise, les diverses nuances que peut offrir un corps de jeune femme, depuis l'azur le plus clair jusqu'au carmin le plus rose et le plus léger. Les accessoires que M. Henner a ajoutés à sa composition, le vase de parfums, les draperies, les fleurs, témoignent d'un goût très juste et très distingué. Il y a du mystère dans l'aspect général de son tableau, et l'apparition des vieillards tapis sous le feuillage y jette un certain effroi.

FÉLIX DERIÈGE.

JOURNAL DES DÉBATS. — 14 mai 1869.

### *Un Modèle.*

M. Henner expose une jeune fille, *Un modèle*, étendue sur un divan recouvert d'une étoffe noire. Le bras droit est replié sous la tête, l'autre est étendu et s'appuie sur un coussin. Le haut du corps est de trois quarts ; le bas presque de face ; la tête, renversée, est vue en raccourci ; la jambe gauche est posée sur la droite. C'est tout ; il n'y a là aucune composition, et tout l'intérêt est dans l'exécution qui est large et grasse, très fine, très personnelle ; superbe, en un mot.

... Le dessin, très voulu, très affirmé, est, comme dans les autres tableaux de l'auteur, plus vrai qu'élégant, mais il est plus suivi, moins heurté, et, sur ce point, il y a progrès sensible. Toute la partie supérieure de la figure, la tête, les bras, la gorge surtout sont modelés avec une

souplesse, une finesse, une morbidesse que l'on ne saurait trop louer. C'est là de la peinture de peintre, et, au point de vue de l'habileté technique, il semble difficile qu'on fasse mieux.

CHARLES CLÉMENT.

REVUE ALSACIENNE. — Mars 1872.

*Alsacienne en deuil.*

J.-J. Henner a peint pour ses frères d'Alsace, une *Alsacienne en deuil*, admirable peinture où chantent en sourdine toutes les harmonies de sa palette et où l'on devine, a dit Edmond About qui trouve toujours le mot définitif, « une larme tombée dans l'huile ». Cette Alsacienne est comme le résumé de cette exposition; elle dit bien dans sa douleur silencieuse et digne avec sa cocarde aux trois couleurs mêlée sous le large ruban noir à l'or de ses cheveux, tout ce que cette manifestation artistique et nationale contient de souvenirs, de fidélité et d'espérance.

A. MICHEL.

FIGARO. — 10 juin 1872.

*Idylle.*

Le tableau de M. Henner intitulé *Idylle*, est l'un des plus intéressants de l'Exposition. A chaque visite au Salon on en remporte une impression agréable. C'est peu de chose en apparence que ces deux figures nues dans un paysage très simple et c'est pourtant beaucoup. Voilà qui frise de bien près le grand art, simplicité de la composition, un sentiment profond, un talent considérable de l'exécution, une délicieuse et douce harmonie des tons, voilà les exquises qualités de cette belle toile.

ALBERT WOLFF.

DÉBATS. — 11 mai 1873.

*Portrait du général Chanzy.*

Le *Portrait du général Chanzy*, par M. Henner, est un des meilleurs morceaux de l'exposition. Le général est debout, de face, en petite tenue : képi, veste doublée d'astrakan, pantalon garance et bottes molles. Il tient de la main gauche la poignée de son sabre et de la droite pendante un cigare. La figure bien campée et d'aplomb se détache sur un fond uni d'un bleu verdâtre. Nulle ostentation, rien de soldatesque ni d'affecté dans l'attitude qui est parfaitement simple et d'une extrême vérité. Le peintre ne s'est préoccupé que de son modèle et il a fait un portrait franc, robuste, raisonnable. La tête, énergique et intelligente, est modelée par larges plans. Le dessin de l'ensemble est cherché, voulu, nettement écrit. L'exécution large, grasse, souple; la couleur agréable et puissante.

CHARLES CLÉMENT.

ÉCHO DU PARLEMENT (Bruxelles). — 15 janvier 1882.

*Le général Chanzy.*

Henner, qui laissera du général un si admirable portrait, avait connu Chanzy à Rome, lorsque le futur soldat de Cosnes était commandant. Il

lui avait été amené par un homme supérieur, le médecin militaire Leroy qui, chirurgien en chef de l'armée de Mac-Mahon, éprouva, en arrivant à Strasbourg en 1870, un tel désespoir devant le désordre où se trouvait l'armée que, prévoyant le lugubre avenir, il se brûla la cervelle avant le premier désastre.

Depuis Rome, le peintre et le général étaient restés profondément unis. Chanzy posait debout devant le chevalet, — énergique comme les maigres, n'ayant jamais besoin de repos.

« Etes-vous fatigué ? lui demandait Henner, qui, lui aussi, est infatigable.

— Moi, répondait le général, je poserais au besoin sur une seule jambe. Tout ce qu'il faut faire, je le fais. »

JOURNAL DES DÉBATS. — 3 mai 1874.

*Femme vue de face.*

Le portrait qu'expose M. Henner est une jeune femme vue absolument de face, debout, s'appuyant d'une main à son parapluie, tenant l'autre à la hauteur de la taille. Elle est vêtue d'une robe de soie noire, avec un mantelet de velours de même couleur; un petit fichu bleu attache le col blanc. Un chapeau noir fait ressortir la belle nuance des cheveux blonds en bandeaux. La figure se détache sur un de ces fonds d'un vert bleu dont M. Henner a le secret. La tête est dessinée par larges plans, avec simplicité et fermeté. L'expression de la physionomie est charmante; les yeux, la bouche, sont excellents; l'ensemble a un caractère distingué, comme il faut.

CHARLES CLÉMENT.

REVUE DE L'ART ANCIEN ET MODERNE (1897).

*Naiades* (exposé en 1875).

Les paysages de Henner sont des souvenirs autant que des rêves; il les a observés dans ses Vosges, dans les grandes forêts de sapins qui en escaladent les escarpements, par les soirs des beaux jours que prolongent les lents crépuscules.

C'est l'heure tranquille où il a surpris, émergeant de l'ombre, comme les étoiles que la lumière du jour éteint, les Naiades, les Biblis, toutes les formes dont il s'est plu à peupler son paysage réel et rêvé; elles en sont, mieux que la parure et l'ornement, les fleurs de chair épanouies; elles en naissent, elles l'achèvent, elles sont la blancheur qui, mariée au bleu du ciel et des sources, chante sur les ombres dorées des collines et des bois; faite de la *sérénité des beaux soirs*, leur âme, en sculptant leur corps, a laissé au visage l'imprécision de la pensée obscure et profonde qui a pour langage le souffle vivant dont la cime des arbres incessamment agitée murmure.

Les *Naiades* restent un des tableaux les plus achevés d'Henner: un poète de la Grèce reconnaîtrait ces nymphes au corps ambré, ces statues qui, comme les figures légendaires du vieux Dédale, se sont animées, rapprochent le marbre de la chair vivante; mais il s'étonnerait du trouble, de l'émotion confuse, qu'éveillerait en lui, par la magie d'une musique ignorée, la révélation soudaine de la parenté mystérieuse qui unit les clartés du ciel et les ombres de la terre aux blancheurs de ces formes où la nature s'achève.

GABRIEL SÉAILLES.

FIGARO. — 8 mai 1876.

*Le Christ Mort.*

Voilà, en quelques lignes, le bilan de la salle 18, qui ne serait pas d'un intérêt extraordinaire sans le portrait magistral, et le *Christ mort*, de M. Henner, un chef-d'œuvre de peinture lumineuse et forte.

ALBERT WOLFF.

REVUE DE L'ART ANCIEN ET MODERNE (1897).

*Madeleine* (exposé en 1878).

M. Henner a été le peintre de Marie-Madeleine. La première fois qu'il l'a rencontrée (1878), il l'a surprise et saisie dans une attitude émouvante; elle priait sans doute quand, sous le flot montant des regrets et des souvenirs, lasse des attentes vaines, elle s'est affaissée, les bras tombants, les mains jointes, tous les muscles détendus, le profil perdu, le regard lointain; ses cheveux roux, dénoués, tombent sur sa poitrine; son corps ambré, à demi revêtu du bleu du ciel et des eaux, répète les harmonies chères au peintre; l'éloquente simplicité de l'attitude généralise le sentiment, amplifie la légende jusqu'au symbole...

GABRIEL SÉAILLES.

REVUE DE L'ART ANCIEN ET MODERNE (1897).

*Églogue* (exposé en 1879)

Au-dessus de la colline dont les verts pâlissent, s'ouvre le ciel bleu vibrant encore de lumière; la source dort au creux du vallon que forment les bosquets déjà dans l'ombre, et le miroir de son eau pure redit les douceurs du ciel comme d'une voix plus caressante.

Dans cette retraite, deux nymphes sont venues chercher la fraîcheur et la solitude: l'une assise, le manteau de ses cheveux roux trainant jusque sur l'herbe humide, avec je ne sais quoi de roide et d'agreste dans la grâce de sa nudité blanche, improvise sur la longue flûte rustique un chant où, mêlé à son souffle, passe l'âme des choses; debout, accoudée à la pierre consacrée, qu'éleva la piété des hommes, la main droite à la hanche, dressant, dans une attitude fière, son corps long et souple, l'autre écoute, tandis que dans sa rêverie, la nature s'éveille à la pensée.

GABRIEL SÉAILLES.

SIÈCLE. — 4 mai 1880.

*Nymphe — Sommeil.*

N'est-ce point un beau morceau que cette *Nymphe* délicieuse que M. Henner place au bord d'une fontaine et qui, vêtue de sa chasteté, mire dans l'onde bleue ses belles carnations ivoirines.

N'est-ce point encore un beau morceau que cette jolie tête aux yeux clos qu'il nomme le *Sommeil*, simplement posée de profil sur le gazon vert où ses contours se modèlent dans la lumière ambrée, sans effort et sans ombre.

Morceaux inimitables, exquis, décevants, obtenus par un miracle d'habileté.

HENRI HAVARD.

SOLEIL. — 1<sup>er</sup> mai 1881.*La Source — Saint Jérôme.*

Pour la médaille d'honneur c'est à M. Henner que ma voix serait acquise. Son *Saint Jérôme* est certainement un morceau de l'ordre le plus élevé et qui supporterait la comparaison avec n'importe quelle œuvre des grands coloristes de la Renaissance. M. Baudry fait le plus grand honneur à l'École de Rome dont il est une des gloires; M. Henner, lui, est né peintre.

HENRI HAVARD.

FIGARO. — 1<sup>er</sup> mai 1881.*La Source — Saint Jérôme.*

L'exposition de M. Henner est très bonne; sa femme nue dans un paysage est une des plus fines pages que ce peintre ait signées. Plus important est son *Saint Jérôme*, non seulement par la dimension, mais par la recherche; le saint est étendu complètement nu dans un paysage d'une curieuse allure; la figure est d'une venue très belle dans les lignes.....

..... Chez M. Henner, l'œil est avant tout sollicité par ce qu'on appelle « le morceau » en peinture. Ici la puissance du morceau peint parvient à la dernière expression; on ne peut pas aller plus loin; c'est un comble.....

ALBERT WOLFF.

DEUTSCHES MONTAGS BLATT (Berlin). — 2 mai 1881.

*La Source — Saint Jérôme.*

Parmi les œuvres bien distinguées, je fais encore mention de deux autres tableaux de M. Henner: *La Source* et *Saint Jérôme* se mortifiant lui-même. Ce grand coloriste fait pâlir tout ce qui se trouve dans sa proximité. *La Source* surtout est représentée par une femme resplendissante de beauté, rêvant, solitairement dans les ombres d'une forêt, et pleine d'un charme surprenant.

ALLGEMEINE KUNST CHRONIK (Vienne). — 29 juin 1881.

*La Source — Saint-Jérôme.*

L'inimitable Henner expose deux œuvres de haute valeur; un *Saint Jérôme* et *la Source*, qui est peut-être ce qu'il a fait de plus puissant jusqu'ici.

A. CHERIE.

THE DAILY TELEGRAPH (Londres). — 5 mai 1881.

*La Source — Saint Jérôme.*

*La Source*, de M. Henner, une autre étude de nu, est merveilleuse pour la rondeur des formes, le feu du coloris et la poésie du paysage; et son *Saint Jérôme* soulèvera l'admiration même de ses confrères artistes.



LE LIFE (Londres). — 5 mai 1881.

*La Source — Saint Jérôme.*

C'est une œuvre brillante que *Saint Jérôme*, la médaille d'honneur; cet ouvrage est dans le style italien bien connu de cet artiste pour le dessin et la couleur.

DOMINO.

INDÉPENDANCE BELGE. — 27 mai 1881.

*La Source — Saint Jérôme.*

Ce n'est point pour les musées de l'avenir que M. J.-J. Henner travaille. Sa *Source* et son *Saint Jérôme* sont deux de ses œuvres les plus magnifiquement enlevées.

M. Henner est toujours le maître admirable dont la peinture fait trou, si je puis dire, un trou lumineux, partout où on l'aperçoit. Au milieu des toiles multiples du Salon, dans la cohue de ces œuvres, les tableaux de M. Henner donnent la sensation immédiate de quelque chose de supérieur. C'est, parmi les cadres accumulés, une trouée sur le Louvre. Il me semble, en vérité, que, lorsque j'écris le nom d'un tel artiste, je parle d'un ancien, le mot étant pris, cette fois, dans son acception la plus noble.

C'est un ancien par le respect de son art, la simplicité de ses moyens, la rectitude laborieuse de sa vie, que cet homme enfermé, avec ses visions d'impérissable beauté, dans son atelier de la place Pigalle. La vie moderne entre bien chez lui, sous la forme d'une princesse de Broglie ou d'une jeune fille américaine qui lui vient demander un portrait. Mais l'idéal d'Henner, ce sont les visions de la nature encadrées dans le mystère des paysages crépusculaires. Debout au bord d'une flaque d'eau, sous une trouée de lumière dans la rousseur de l'herbe et le vert puissant d'un bois, *la Source* peigne ses longs cheveux roux. Étendu sur l'herbe, sous un ciel où courent les nuages, son *Saint Jérôme* en barbe blanche, frappant son torse d'un caillou dur, a, dans ses musculatures puissantes, le modelé hardi des jambes et de la poitrine, la même valeur que sa *Source*. Elle charme, et il étonne. C'est la virilité suprême du pinceau après la caresse exquise de la chair. Tout le monde a parlé du Corrège à propos d'Henner. Je ne comparerai le maître alsacien qu'à lui-même. C'est le plus admirable coloriste dont puisse aujourd'hui s'enorgueillir notre grande École française.

JULES CLARETIE.

LE VOLTAIRE. — 8 mai 1881.

*La Source — Saint Jérôme.*

Je prise fort pour mon compte Henner dont le talent de coloriste illumine d'un réel éclat l'École française de la fin du siècle. Pour Henner, il n'y a pas deux thèmes d'art en peinture, il n'y en a qu'un, le nu. La chair humaine l'extasie et il vit dans l'étude assidue et permanente des rayonnements de l'épiderme sous la lueur solaire ou lunaire....

Au résumé, Henner accomplit sa mission qui est d'être le dernier peintre de nu peut-être de l'humanité, le dernier idolâtre des beautés physiques de l'homme, le dernier grand prêtre du culte antique. Aussi il

pontifie et sacrifie avec acharnement. Son *Saint Jérôme*. — que le catalogue écrit très comiquement *Saint Jérôme* — est un beau morceau de métier, d'un effet saisissant et d'un artifice incomparable. Ce saint prend un bain de lumière mystique : il s'embaume tout vivant de rayonnance divine, il éclate et fulgure. Le ton est d'une limpidité, d'une harmonie fluide, d'une enveloppe bien mystérieuse elle aussi, puisque nous en sommes au mystère.

Quant à la Nymphé, bombardée cette fois du nom de *Source*, qui éponge ses cheveux dans un bois mordoré, sous un ciel d'émeraude, c'est une exquisite déité, n'en doutez pas, et il est indubitable que j'aimerais mieux la rencontrer sur les gazons, l'adorable et blanche vierge, que de trouver une chenille dans mon potage. Mais Jésus nous a dépeuplé les bois et il n'y a plus qu'à Henner que de telles bonnes fortunes arrivent, hélas ! hélas !

EM. BERGERAT.

ESTAFETTE. — 6 mai 1881.

*La Source — Saint Jérôme.*

Voici tout d'abord le *Saint Jérôme* de M. Henner. Étendu sur le dos, la main droite est ramenée sur le thorax qui saillit, l'autre étendue et renversée au bout d'un bras jeté violemment en arrière. Une jambe est raide et l'autre repliée et la barbe du saint, sa longue barbe blanche, se dresse verticale vers le ciel, tant sa tête est révoltée. Il clame, comme une bête mortellement blessée, dans la solitude profonde d'un paysage montueux, désert, infécond et dont l'automne a rougi les ronces. Le modelé, savant et délicat, passe par toutes les puissances et par toutes les délicatesses.

*La Source*, assise devant un rideau de feuillage sombre, un pied doucement ramené sous le talon de l'autre, présentant un visage de face sur un ensemble de profil, ramène ses deux mains derrière sa nuque, pour y nouer sa lourde chevelure. Au bas, un flot céruleen naît et recueille le reflet d'azur du ciel. Au fond le firmament est découpé par la chute d'une colline et la lourde aile d'ombre des ramées. Chaud, vivant, d'une admirable finesse, le ton fait penser à ces deux charmants vers de François Villon :

Corps féminin qui tant est tendre,  
Polly, soné et prétieux !

ARMAND SILVESTRE.

LE SOLEIL. — 7 mai 1881.

*La Source — Saint Jérôme.*

Lors du scrutin, l'œuvre qui partagera les suffrages des votants sera certainement le *Saint Jérôme*, de M. Henner. C'est un admirable morceau de peinture, le chef-d'œuvre assurément de M. Henner. J'ai parcouru tous les grands musées de l'Europe et étudié plus particulièrement les maîtres de la lumière et de la couleur : j'ai vu les Titien du Musée de Madrid et les Corrège de Parme. Je ne connais pas de morceau plus superbe, dessiné, modelé et peint avec plus d'énergie et de puissance.

M. Henner expose, en outre, une *Source* qui rappelle un peu celle qui, au dernier Salon, obtint un succès si éclatant, mais qui lui est encore supérieure. Jamais il n'a poussé aussi loin la splendeur du coloris, la

recherche de l'enveloppe en conservant la pureté de la forme, ainsi que la souplesse et la simplicité de la facture.

Le *Saint Jérôme* et *La Source* sont deux pages exceptionnelles dans l'œuvre de M. Henner et sans égales au Salon.

ÉMILE CARDON.

INTRANSIGEANT. — 3 mai 1881.

*La Source — Saint Jérôme*

Arrêtons-nous devant ces chefs-d'œuvre de Henner. Il en est coutumier, je le sais bien, mais voyez s'il a rien fait de plus beau que le *Saint Jérôme*. Quel nu admirable, quelle lumière sur cette chair!

Où, on connaît d'avance les tons bleus de ses ciels et les tons fauves de ses fonds; mais je trouve ça éternellement beau. Y-a-t-il rien de plus beau que sa *Source*, avec le doux et lumineux modelé des chairs; je vous avoue que je ne puis en rassasier mon œil.

HECTOR D'ESTRAZ.

PATRIE. — 14 mai 1881.

*La Source — Saint Jérôme.*

Les toiles de M. Henner se reconnaissent entre mille et vous attirent irrésistiblement. Le maître a son style, sa manière, son individualité bien marquée. Les lignes sont simples et harmonieuses; les contours trop arrêtés chez tel ou tel peintre, — et il en est même qui vont jusqu'à les tracer en noir, — s'estompent sans rien perdre cependant de leur caractère; le coloris de ses chairs, d'un ivoire bleui par les ombres, rappelle certains tons des maîtres vénitiens du XVI<sup>e</sup> siècle, sans que pour cela il y ait d'imitation; ses fonds fortement bistrés se foncent vigoureusement, s'échancrant sur des échappées de ciel turquoise, ou sur des nappes d'eau qui le reflètent. Il lui suffit d'une seule figure, le plus souvent, pour composer son tableau; parfois de deux; il est bien rare qu'il en mette davantage. Mais cette figure ou ces deux figures, étudiées sans être pourléchées, suffisent à faire un tableau hors de pair.

Cette année, M. Henner a un *Saint Jérôme* et une *Source*, deux toiles bien diverses pour le sujet....

On ne sait si l'on doit plus admirer le serré du dessin, la vigueur du relief, la précision du modelé ou la beauté du coloris. D'aucuns, les femmes surtout, préfèrent la *Source*, cette belle nymphe si chaste dans sa nudité complète, dans une pose si gracieuse, cette adorable enfant aux cheveux de ce blond roux que le peintre de Castelfranco affectionnait et que l'on retrouve dans quelques-unes des femmes du Titien, son condisciple et son rival heureux. Rubens, le Titien flamand, chercha, lui aussi, parfois, pour ses blondes, cette chaude nuance et la trouva. Pour si belle que soit *La Source*, — et elle l'est tout autant que la femme penchée sur la fontaine, de l'an dernier, — les adeptes de l'art opteront pour *Saint Jérôme*, bien que l'aspect austère du tableau, forcément moins aimable, fasse diriger de préférence vers la jolie nymphe les visiteurs du Salon. Un jour on verra le *Saint Jérôme* au Luxembourg. Sa place y est marquée. Quant à *La Source*, elle s'en ira enrichir la galerie d'un riche amateur ou trôner au salon d'une princesse.

DE THÉMINES.

VIE MODERNE. — 21 mai 1881.

*La Source — Saint Jérôme.*

*Ab jove principium*, pour continuer la série des proverbes latins. Le Jupiter de la figure est incontestablement M. Henner aujourd'hui. Son *Saint Jérôme* et sa *Source* en font foi.....

C'est d'une ombre profonde, faite de verdure fouillée par le soleil, que se dégage le corps merveilleusement modelé dans de beaux tons éburnés et ayant cette unité qui est le secret des maîtres de la figure. Toutes les puissances et toutes délicatesses sont dans cet art exquis qui ne semble sommaire qu'aux ignorants.

*La Source*, elle, est assise devant un ciel largement découpé par la chute d'une colline et la lourde aile d'ombres d'opiques ramées. A ses pieds, dont l'un est ramené derrière le talon de l'autre, un flot naît et recueille le reflet céruléen du ciel. Le visage se présente de face sur un ensemble de profil, et la pesante chevelure est soulevée par derrière par les deux mains.

Corps de femme, argile idéale, ô merveille!

a dit admirablement Victor Hugo dans sa *Légendes des Siècles*. La peinture d'Henner, une fois de plus, fait chanter dans ma mémoire ce vers immortel.

ARMAND SILVESTRE.

SIÈCLE. — 1<sup>er</sup> mai 1881.

*La Source — Saint Jérôme.*

M. Henner a, suivant son habitude, envoyé deux morceaux d'une facture admirable. *La Source* et son *Saint Jérôme* sont d'un modelé saisissant.

HENRY HAVARD.

NOUVELLE REVUE. — 2 juin 1881.

*La Source — Saint Jérôme.*

..... Le *Saint Jérôme* est un admirable morceau de peinture; jamais on n'a modelé un corps humain avec une précision aussi large, avec une ampleur aussi souveraine dans l'exactitude.....

..... Les os saillent, les côtes se comptent, les articulations font voir leurs sillons sous la peau tendue, le ventre est creusé; ne croyez pas cependant que ce soit l'exhibition réaliste d'un cadavre vivant encore et réservé au scalpel. Je vous défie de songer à une anatomie impressionnante devant ce corps baigné de lumière ambrée, paré de demi-teintes, plutôt que troné d'ombres. La nature ainsi transposée par l'art devient magnifique, même dans le spectacle des déformations de la vieillesse et des macérations du jeûne. Ah! ce réalisme-là, il ne diffère que bien peu de l'immatérielle poésie.

En dépit des assertions malfaisantes et iniques, il faut voir comme M. Henner varie son procédé suivant les figures qu'il représente. Au *Saint Jérôme*, *La Source* fait contraste; ainsi qu'il en devait être, l'éclat de l'un n'est plus le même que celui de l'autre : la nymphe rayonne dans la nudité florissante et immaculée de sa beauté virginale. Peut-être



des ingrats lui reprocheront-ils de venir après toutes ses sœurs, auxquelles elle ressemble ? En tous cas, il faudrait faire le procès au printemps, qui se permet tous les ans de montrer les mêmes arbres blancs de fleurs.

ROGER BALLU.

LE TEMPS. — 15 mai 1881.

*La Source — Saint Jérôme.*

Quand on veut laisser à la figure humaine toute l'importance à laquelle elle a droit, il faut prendre un parti héroïque et entrer résolument dans la voie des sacrifices. Le maître le plus hardi dans ce système du renoncement à la fioriture, c'est M. Henner.... il a dès l'origine laissé entrevoir une volonté et une doctrine; aujourd'hui il les affiche avec une netteté indéniable, avec une conviction de sectaire....

Si M. Henner était né dans le pays des nègres, il serait bien malheureux, nous-mêmes nous serions bien mal en point, car nous perdriions le beau spectacle, la grande leçon qui se dégagent de tableaux tels que le *Saint Jérôme* et *La Source*. Ces deux tableaux sont différents et ils sont pareils. Que disent-ils l'un et l'autre ? Ils disent que des chairs blanches ont un éclat incomparable sur des fonds noirs ou presque noirs.

Le *Saint Jérôme* est un vieillard nu légèrement amaigri, qui s'est retiré dans un désert authentique où les visiteuses indiscrettes ne viendront pas troubler ses méditations.... Cette figure a été étudiée avec le plus grand soin, et pour l'accentuation de la forme, pour le modelé des surfaces, elle présente des détails admirables. Si nous l'ignorions encore, le *Saint Jérôme* nous apprendrait que M. Henner est, dans l'école moderne, le vrai peintre de la chair.

*La Source* est une jeune fille aux formes élégantes et pleines qui s'est assise sur un tertre, à l'entrée d'un bois près d'une nappe d'eau qu'on aperçoit à peine dans l'ombre envahissante du soir. Elle aussi, elle est nue, mais elle est belle, et elle n'a pas plus que les fleurs auxquelles elle ressemble, l'idée de se mortifier et de se repentir. Elle laisse les amères voluptés de la pénitence aux saints qui, dans les tableaux, ont toujours quelque chose à se reprocher. La jeune fille et le vieillard de M. Henner sont donc différents par l'attitude, par le caractère et par le sentiment : ils sont identiques pour l'éclairage, et c'est ici qu'apparaît le système.

Le *Saint Jérôme* est blanc et *La Source* est blanche, et tous deux habitent des paysages où les approches de la nuit mettent leur décoloration et leur silence....

PAUL MANTZ.

XIX<sup>e</sup> SIÈCLE. — 9 juin 1881.

*La Source — Saint Jérôme.*

M. Henner a mis une certaine coquetterie à nous montrer deux faces de son talent. *La Source* et le *Saint Jérôme*, que le livret de nos artistes émancipés appelle *Saint Géroème*, sont deux toiles de valeur égale qui n'ont rien de commun et ne se ressemblent que par la couleur. Peut-être même un critique sévère pourrait-il remarquer à ce propos que l'artiste est trop fidèle à son parti-pris de chair blanche légèrement teintée de jaune. Une figure allégorique, très féminine, très jeune, baignée dans la fraîcheur intarissable des sources et fleurie pour ainsi dire à l'ombre des

grands bois, n'aura jamais la même peau qu'un vieil ascète octogénaire, torréfié par le soleil dans les sables du désert. Mais on pardonne tout à ceux qu'on aime, et nous aimons Henner avec ses jaunes d'ambre opalin, ses paysages indiqués d'un coup de brosse, ses extrémités dessinées avec une largeur qui laisse le champ libre à l'imagination des regardants. Quoiqu'il ne donne pas souvent tout ce qui est en lui, on se contente de ce qu'il donne, parce qu'il ne donne rien que de bon. C'est égal, je voudrais qu'il revint quelquefois à ce rose si vivant et si frais dont il nous a donné un simple échantillon dans une tête de jeune fille endormie.

EDMOND ABOUT.

PRESSE. — 11 juin 1881.

*La Source — Saint Jérôme.*

Henner continue à nous surprendre et à nous charmer par la puissance et la maestria d'une facture absolument à part, et à laquelle même en cherchant beaucoup, je ne trouve rien à comparer parmi les modernes. Mon œil est toujours vivement attiré et puissamment retenu par cette pâte d'une suavité toute corrégiennne, si vigoureuse dans sa douceur même, et qui donne aux formes modelées dans sa riche matière et le relief et la couleur de la réalité même. Jamais la rare virtuosité de M. Henner ne s'était mieux affirmée que dans *La Source*, une adorable femme, et dans le *Saint Jérôme*, superbe vieillard du Salon de 1881.

LOUIS ENAULT.

MONITEUR DES ARTS. — 17 juin 1881.

*La Source — Saint Jérôme.*

Personne ne peut lutter avec Henner lorsqu'il s'agit d'enlever un morceau. Le *Saint Jérôme* et *La Source* sont bien, en effet, les deux morceaux de facture les plus étonnants du Salon. Le maître a pétri, pour les modeler, sa pâte la plus souple et la plus puissante à la fois : il les a tour à tour éclairés de sa lumière la plus vive, et baignés dans son ombre la plus transparente et, *par ainsi*, comme on disait autrefois, il a enrichi de deux merveilles de plus la liste, assez longue déjà, de celles que lui doit l'art contemporain.

L. ENAULT.

REVUE DES DEUX-MONDES. — 1<sup>er</sup> juillet 1881.

*La Source et Saint Jérôme.*

Et que dire du *Saint Jérôme* et de la Nymphe de M. Henner ? Le succès n'ajoute rien à leur mérite. Le sujet et la forme sont identifiés l'un à l'autre : c'est toujours un art supérieur. Quel aspect frappant ! Quelle exécution puissante ! Quelle vérité et cependant quelle abstraction hautesaine et hardie de tout ce qui appartient aux réalités inférieures ! On dirait même d'autres couleurs, tant le maître a fait la matière à son usage. En toute sûreté d'esprit, on peut transporter la peinture de M. Henner, soit dans la tribune du Musée des Offices, soit dans le salon carré du Louvre : elle y tiendra sa place, elle y disputera les regards.

EUG. GUILLON.

LE SOIR. — 12 mars 1883.

*La Liseuse — La Religieuse.*

M. Henner : une *Marie-Madeleine lisant* et une *Religieuse*. Jamais M. Henner (ce grand maître qui semble s'être approprié la couleur du Corrège, du Parmesan et de Prud'hon) n'a été plus heureusement inspiré que cette année. La *Madeleine* et la *Religieuse* seront, pour les gourmets de bonne peinture, des régals de haute saveur et de grand goût.

SOIR. — 30 avril 1883.

*La Liseuse — La Religieuse.*

*La Liseuse* et *La Religieuse*, par Henner. Ces deux toiles sont de véritables merveilles dont le seul tort est d'être moins de véritables compositions que d'admirables morceaux de peinture.

VURPAS.

LA PRESSE. — 20 mars 1883.

Avant le Salon.

*La Liseuse.*

M. Henner exposera une figure de jeune femme couchée lisant qui rappelle un peu la *Madeleine* du Corrège. Malgré cela, cette figure est, dit-on, l'œuvre maîtresse du célèbre peintre alsacien.

L'ILLUSTRATION. — 7 avril 1883.

*La Religieuse.*

Une *Religieuse* en prière de Henner, pâle, dans ses noirs vêtements, se détachant sur un fond noir, une œuvre de maître.

PERDICAN.

UNIVERS ILLUSTRÉ. — 19 mai 1883.

*La Religieuse.*

Est-ce un portrait ou une étude, que *La Religieuse* de M. Henner ? Toujours est-il que c'est une de ces œuvres délicieusement attachantes que l'on ne se lasse pas de contempler.

JEANNILLIAN.

GAULOIS. — 30 avril 1883.

*La Liseuse.*

Que préférera-t-on de la *Madeleine* de M. Henner ou de son portrait de *Liseuse* ? M. Henner est, quoiqu'il fasse, un artiste achevé. Il a, comme pas un, le velouté de la chair féminine. Ses envois honorent le Salon.

LAMBERT.



GAULOIS. — 1<sup>er</sup> mai 1883.*La Liseuse.*

Devant ce Henner, son heureux propriétaire, M. Chauchard, en présence du succès du tableau, s'estime heureux de ne l'avoir payé que 20,000 francs.

TOUT-PARIS.

NEW-YORK HERALD. — 1<sup>er</sup> mai 1883.*La Liseuse.*

Two exceptions must be made however in favour of Henner's poetic *Woman reading*, a sort of penitent Magdalen, in meditation. It is a masterpiece and perhaps the finest work the artist so far has produced.

NATIONAL. — 1<sup>er</sup> mai 1883.*La Liseuse — La Religieuse.*

Portrait de *Religieuse* et *Femme qui lit*, de Henner. Il faut admirer les lignes souples, les chairs nacrées, les formes opulentes et tout ce beau corps de femme mollement étendu.

COMTE.

VOLTAIRE. — 1<sup>er</sup> mai 1883.*La Liseuse.*

La *Madeleine* d'Henner est corrégiennne, enveloppée, enveloppante tant qu'on voudra; il faut en admirer la pulpe nacrée des chairs, la couleur mystérieuse, la ligne ondulée et gracieuse, les ombres chaudes, la vaguesse et le duvet des contours.

Mais voilà une variante bien usée d'un thème comme une redite monotone qui devient un phénomène de stérilité. Je commence à croire que cet artiste a l'imagination ankylosée dans son rêve corrégien.

JACQUES DE BIEN.

PARIS. — 1<sup>er</sup> mai 1883.*La Liseuse — La Religieuse.*

Ne demandez pas au grand artiste de se plier aux règles ordinaires, de vous présenter un sujet au sens exact du mot, de combiner pour nous une scène savamment composée, ni de vous montrer un drame au bout de son pinceau. Laissez sa fantaisie se jouer à l'aise sur la toile blanche et vous verrez la chair vivante et palpitante naître soudain sous ses doigts. Nul contour arrêté aux êtres qu'il fait surgir. Ils semblent s'être condensés tout à coup dans l'air ambiant sous l'effort ingénieux d'un artiste divin. Et ces corps prennent des attitudes, ils songent, ils dorment, ils rêvent, ils souffrent.

Celui de cette année lit doucement appuyé sur son coude. C'est une jeune fille et elle est charmante; sa tête inclinée, chargée de cheveux d'or fauve, est adorable d'attention sympathique. Le geste est sûr, la chair ambrée, l'ensemble délicieux.

Continuez votre promenade et vous trouverez à quelques pas de là le portrait d'une Sœur de charité, cela aussi est d'Henner et je vous défie de ne point admirer l'étonnante perfection de ce visage et de ces voiles noirs légers comme un souffle et rigides comme un suaire.

LAURENT.

GIL BLAS. — 1<sup>er</sup> mai 1883.

*La Liseuse — La Religieuse.*

Le maître alsacien qui est, de tempérament, un maître italien du temps de Vinci dont il a la poésie naturaliste et le sens du style, a deux toiles, une Liseuse ou bien une Madeleine et un portrait de Religieuse, figure ascétique pâle comme une cire sous ses voiles noirs.

*La Liseuse*, c'est la volupté même : couchée sur le ventre, elle lit, se détachant en clair sur l'ombre rousse où se perdent les jambes tandis que le reste du corps émerge d'un ton superbe. C'est toujours fait avec rien, des tons posés avec une telle justesse qu'ils semblent suffire au modelé. Le charme de cette peinture est inexprimable. Et cependant le style rend chaste cette nudité vivante et palpitante.

H. FOUQUIER.

JUSTICE. — 2 mai 1883.

*La Liseuse.*

Le Salon de 1883 n'est pas fait pour rassurer l'Institut. La grande peinture académique, le morceau transcendant, sont représentés au Palais par la Madeleine de M. Henner, qui n'est pas académicien. Œuvre vraiment exceptionnelle et qui est tout indiquée pour la médaille d'honneur. J'ai tort d'écrire la Madeleine. M. Henner veut qu'on appelle *Liseuse* cette merveilleuse et corrégiennne étude de femme, étendue sur une peau d'ours, au fond d'une caverne. Mais M. Henner a beau dire : ce ton lacté des chairs, cette pulpe rare et précieuse, cette ampleur de style sont si admirables qu'ils nous font adopter, sans contestations, le parti pris du peintre. Le maximum du clair noyé dans le maximum de l'obscur, tout cela empêchera la nouvelle création du maître alsacien de paraître une lueur vulgaire.

C'est bien la Madeleine immobilisée depuis tant de siècles dans la pénombre de la caverne mystique, la grande liseuse hypnotisée par la prière et l'étude et qui lira et qui priera jusqu'au soir où le formidable écho des trompettes du jugement dernier fendra la voûte des rochers.

Même pour être agréable à M. Henner, il m'est impossible de la confondre avec Emilie Williams et d'admettre qu'elle lit la *Vie Parisienne* dans ce costume primitif.

DARGENTY.

JOURNAL DES ARTISTES. — 3 mai 1883.

*La Liseuse.*

Une Femme lisant, sujet simple, mais traité par M. Henner avec un merveilleux talent. Le contour est vague comme toujours mais à peu de distance comme la ligne se rétablit et se soutient, quelle souplesse dans les formes ! et quelle distinction !

VILLERGUES.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. — 4 mai 1883.

*La Liseuse — La Religieuse.*

Henner : une Madeleine et une Religieuse, caprice exquis et savoureux.

PATRIE. — 5 mai 1883.

*La Liseuse — La Religieuse.*

Notons encore un portrait, il est de M. Henner. Est-ce bien un portrait ? C'est une Religieuse, profil radieux, sur fond noir, avec le pieux bandeau blanc. Quoi qu'en puisse penser M. Jules Ferry, comme ministre de l'instruction laïque, nous le défions, comme ministre des Beaux-Arts, d'expulser une si jolie et si séduisante congréganiste. Près d'elle, est une Femme qui lit. Comme il va faire très chaud au Salon, cette liseuse, sans songer qu'elle scandalise peut-être la pauvre nonne, sa voisine, n'a gardé, pour tout vêtement, que ses cheveux roux relevés sur sa tête. Elle a bien fait. Quand on possède un torse peint par M. Henner, on n'a pas le droit de le cacher. Quelle qualité de pâte ! Quelle sobriété savante ! Comme c'est solide et lumineux !

*La Liseuse* de M. Henner est la descendante légitime d'une Madeleine fameuse, c'est une parenté qui est trop noble pour en faire mystère et il faut louer Henner de se ressouvenir, étant devenu un maître, qu'il a été Prix de Rome en 1838 et qu'un vrai talent, si français qu'il soit, doit toujours garder un peu la sévère empreinte des grands Italiens du xvi<sup>e</sup> siècle.

HERVET.

ÉVÈNEMENT. — 5 mai 1883.

*La Liseuse — La Religieuse.*

Si l'ensemble du Salon peut se comparer à un collier de pierres plus ou moins précieuses, parmi lesquelles on verrait étinceler quelques diamants, nous sommes conviés à admirer ici l'un des plus purs de ces brillants, l'un de ceux qui jettent le plus de feux. *la Liseuse* de M. Henner. Dans cette lumière diffuse et attendrie dont s'éclairent les rêves souriants sur un terrain recouvert d'une toison velue avec tonalités sombres, une jeune femme nue, aux cheveux blonds, d'un blond ardent, que Titien eût envié, est couchée, lisant. Le haut du corps est supporté par les deux bras qui se replient harmonieusement, la main droite soutenant la tête, la gauche étendue derrière le livre ouvert. Une impression étrange, profonde, instinctive, se dégage de cette figure. Un charme irrésistible qui défie toute critique s'empare de nos sens.

La porte d'ivoire des songes heureux vient de tourner sur ses gonds légendaires et votre esprit a déjà pris son vol.

Est-ce une femme ? N'est-ce pas plutôt la femme ? N'est-ce pas l'idée biblique lumineusement interprétée, le poème de la création célébré par des rimes d'or ?

C'est, à coup sûr, une belle page. Nous estimons que M. Henner tient, par-dessus tout, à charmer, et qu'il n'a jamais atteint aussi noblement, aussi pleinement son but.

Si la femme qui lit est un poème, la Religieuse, ce petit profil de jeune nonne, si adorable de candeur sous sa coiffe blanche et noire, cette Religieuse, dis-je, est un sonnet sans défaut. Les jeunes artistes qui croient avoir beaucoup fait lorsqu'ils ont établi quelque grande machine

soi-disant historique ou pseudo-religieuse, étudieront avec profit les deux envois de M. Henner.

Dans la tête de la femme qui lit, sur ces traits divinement souriants, ils saisisront le reflet sublime de l'intelligence en éveil, la révélation de cette communion d'idées qu'entraîne une lecture captivante. Par le profil si pur, si saintement virginal de la Religieuse, ils comprendront enfin ce qu'on appelle la « foi dans l'art ».

JAVEL.

DÉBATS. — 5 mai 1883.

*La Liseuse — La Religieuse.*

M. Henner m'attire et me charme toujours.

La Madeleine est l'une de ces cent variantes qu'il a faites sur un thème unique : la lumière.

Et, bien que Henner ait exécuté des ouvrages plus importants, le morceau est l'un des plus attachants et des mieux réussis que nous devons à son magique pinceau.

La belle pénitente est à demi couchée, le corps vu de trois quarts par devant, la tête appuyée à l'une des mains, le bras de l'autre côté posé à plat sur le sol et encadrant la gorge dont on ne voit que le haut.

Elle paraît profondément absorbée dans la lecture d'un grand livre ouvert devant elle.

Ses abondants cheveux roux tombent à gauche le long du bras relevé dont ils font ressortir l'éclatante et mate blancheur.

La tête est noyée dans une demi-teinte d'une profondeur, d'une transparence et d'une délicatesse exquises et elle se modèle doucement comme à travers un voile, le bas du corps disparaît et s'évanouit pour ainsi dire dans les profondeurs chaudes du fond bitumineux.

Ne croyez pas, du reste, que le magicien ne sache faire autre chose que jouer avec la lumière et qu'il soit incapable de créer une forme et de l'exprimer par un dessin précis et un modelé serré. La preuve est ici tout à côté dans le portrait d'une jeune religieuse qui m'a paru ravissant et beaucoup moins imprégné de l'esprit de système que la plupart des ouvrages de l'artiste. C'est une peinture sobre, ferme, d'un excellent caractère.

CLÉMENT.

PARLEMENT. — 6 mai 1883.

*La Liseuse.*

M. Henner se soucie peu d'être ou de ne pas être de son temps. Voilà longtemps qu'il poursuit, sans se lasser, la notation d'un certain accord dont l'harmonie chaude et douce l'obsède.

Il fouille de ses yeux de voyant les mystères de l'ombre et de la lumière pour surprendre leurs amours cachées, leurs plus intimes confidences; et quand il a fait passer sur les rondeurs d'un beau corps de femme nue les caresses des rayons ambrés, qui le modèlent voluptueusement, évoqué de l'ombre environnante, ou replongé dans ses profondeurs complaisantes, traversé de clartés brunes la blancheur tiède d'une épaule, d'une hanche ou d'un bras, il est heureux et se remet aussitôt au travail pour chercher, dans un effort nouveau, la réalisation plus complète et plus pleine de son immuable et fuyant idéal.



La Femme qui lit, exposée cette année, ajoute à la série de ses œuvres une page exquise. J'entends crier de tous côtés à la monotonie, je pense qu'il ne faut demander à un artiste que ce qu'il peut donner, qu'on perd son temps à le pousser hors de son génie et je n'éprouve aucune peine à me résigner à cette production régulière et périodique d'œuvres magistrales qui sont assurément au nombre des plus authentiques et harmonieuses peintures que notre temps ait vues. Je voudrais être assuré seulement que les ombres ne les envahiront pas et que les noirs n'y prendront pas, avec le temps, trop d'importance au grand détriment de la finesse du modelé.

MICHEL.

PRESSE. — 7 mai 1883.

*La Liseuse.*

La Femme qui lit est couchée et accoudée sur un tapis de la Mecque. Sa tête nue de trois quart est légèrement inclinée. Son visage, d'une adorable pureté de lignes, exprime une sorte de céleste béatitude.

Quel peut être le livre qui parle à son âme ? Est-ce la *Légende des siècles* ? Est-ce le *Paradis perdu* ? Qu'importe ! Oh ce maître ! Il l'a faite belle, non seulement de cette beauté plastique qui réjouit l'œil, mais plus encore de ce sublime sentiment poétique qui domine le mystère. Le rêve et la pensée. Nul ne se dérobe à cette double puissance. Et maintenant, si l'on veut observer la couleur et la facture, on demeure émerveillé de la simplicité des moyens. Le torse est un chef-d'œuvre de modelé, la ligne qui dessine le corps, de l'épaule au bas de la hanche est, à la fois, d'une souplesse et d'une grâce infinie, tout est grand, tout est complet dans cette toile, la poésie vous pénètre, on est pris par l'esprit et par le cœur.

Quelle ampleur, quelle puissance dans l'exécution ! Comment cette couleur si éclatante et si délicate est-elle obtenue ? C'est là le secret du maître, lui-même le pourrait-il dire ? Il s'est préservé de tout contact immédiat avec le faire et les tendances de l'école contemporaine. C'est un esprit libre dans ses idées comme dans son interprétation. Rien ne le trouble, ni la critique ni les acclamations. Il suit son inspiration, il travaille, il étudie sans cesse, il semble poursuivre la réalisation d'un rêve inexprimé.

MONTREAL.

XIX<sup>e</sup> SIÈCLE. — 8 mai 1883.*La Liseuse — La Religieuse.*

Henner ne s'est jamais foulé l'imagination pour faire les délices des connaisseurs et soulever les applaudissements du public. Depuis longtemps, ce peintre savoureux et délicat entre tous expose, bon an, mal an, une figure de femme debout, assise ou couchée.

C'est son tribut moins copieux que l'antique tribut des cent vierges ; mais, tel qu'il est, le Minotaure s'en contente et s'en régale avidement. Il est rare que M. Henner se prive de tricher un peu sur la quantité de la marchandise à fournir ; il escamote tantôt un bras, tantôt deux jambes, quelquefois les trois quarts de la tête.

En revanche, la qualité ne laisse jamais rien à désirer.

La figure de cette année est une Femme qui lit dans un costume extrêmement simple car elle a ôté non seulement sa chemise, mais encore ses jambes. Ce n'est, à proprement parler, qu'une tête et un torse.

Mais que cette tête est jolie sous sa longue toison de cheveux d'or ! Un soupçon de visage, un souffle de modelé, une ombre de beauté calme et riante.

Ixion, qui manque de respect à un nuage en croyant embrasser Junon, n'était pas plus dupe que nous lorsque nous admirons cette tête indiquée plutôt que dessinée. Et cependant elle est si bien venue, d'une forme si fine et d'une telle suavité de couleur que je vous mets au défi de l'oublier lorsqu'une fois vous l'aurez aperçue.

La poitrine, les hanches, le *bottom*, les bras, la cuisse gauche, sont des morceaux exquis grassement traités, largement peints, pétris par une main caressante dans une manière corrégiennne qui n'est pas, à proprement parler, de la chair humaine, mais que les vrais gourmets goûtent au moins autant.

Le portrait de 1883 est un joli petit museau de nonne rose, finement encadré dans la cornette blanche et le capuchon noir.

EDMOND ABOUT.

RAPPEL. — 10 mai 1883.

*La Liseuse — La Religieuse.*

On l'a vue bien souvent déjà cette délicieuse jeune femme aux chairs lumineuses. à la chevelure d'or rouge, aux contours nébuleux, mais on a toujours plaisir à la revoir.

Le dessin se noie, se fond, se vaporise de plus en plus. l'on dirait que le peintre regarde la nature à travers les cils, les yeux presque clos. Pourtant, il sait bien les ouvrir quand il le veut, voyez plutôt ce portrait de Religieuse, comme il est ferme et quel magnifique morceau de peinture.

JUDITH GAUTIER.

VIE MODERNE. — 12 mai 1883.

*La Liseuse.*

Ce qui fait un chef-d'œuvre de la Femme au livre, de Henner, n'est assurément pas l'intérêt de la conception ? Qui est cette femme ? Madeleine épelant l'Évangile du repentir ? Eve curieuse et penchée sur le feuillet de la vie qu'elle-même a ouvert ? Une jeune sibylle interrogeant l'avenir ? Et ce décor vague représente-t-il la grotte d'une ascète, la porte fermée du Paradis ou l'ombre d'une antre prophétique ?

N'importe. La femme y rayonne dans la splendeur de sa nudité, éblouissante de blancheur, couronnée de l'or fauve de sa chevelure et cela suffit pour que ce tableau passionne les hommes aussi longtemps que la piété des musées et des amateurs le leur conservera. Où la beauté resplendit dans son expression la plus complète, la Femme, la nature s'humilie et n'a plus que d'inutiles clartés.

A. SILVESTRE.

MÉMORIAL DIPLOMATIQUE. — 12 mai 1883.

*La Liseuse — La Religieuse.*

Je me sens volontiers attiré devant la Femme qui lit, de Henner. Rien de plus délicat, de plus modelé et en même temps de plus vaporeux que

ce corps de femme allongé, la tête sur le coude, les regards attachés sur le livre. Avec quelle puissance les chairs se détachent sur le fond d'une obscure intensité !

Avec quelle virtuosité le maître donne cette note essentiellement personnelle ! Un peu plus loin, nous apercevons, du même grand artiste, un profil de Religieuse, excellent morceau de peinture.

ROGER-MILÈS.

TEMPS. — 13 mai 1883.

*La Liseuse — La Religieuse.*

Henner a le cœur indulgent et plus d'une fois il a paru vouloir écouter la voix suppliante des formes condamnées à subir le supplice des contours ; mais il met de la discrétion dans les congés qu'il accorde à ses prisonnières.

Si son dessin se promène, c'est dans le charme. La Femme qui lit est une jeune fille nue, couchée au milieu d'une chaude atmosphère, dans une région peu précisée où semblent abonder les fourrures brunes, elle appuie sa tête sur sa main et, comme une sœur de la *Madeleine* du musée de Dresde, elle lit dans un grand registre ouvert devant elle. Sa nudité claire se revêt de ce ton ambré si cher au maître et s'enveloppe de blancheurs où se mêlent un peu d'or et des ombres réchauffées.

Partout des morbides attendries.

Il y a, dans cette peinture, d'incomparables finesses de tons et ces colorations particulières que M. Henner nous a appris à aimer et où les clartés font si bon ménage avec les demi-teintes fauves.

Près de la Femme qui lit, est une sorte de portrait idéalisé, une Religieuse. C'est une jeune fille, vue de profil, d'un type élégant et d'une expression modeste et douce.

Nous avons ici une sobre harmonie composée de blancs ivoirins et de noirs qui pâlisent un peu et font toutes les concessions attendues. Dans la pâte assouplie et fine qui les constitue, les chairs sont d'une rare délicatesse.

*La Religieuse* de Henner donne à réfléchir : nous avons peut-être été bien sévères pour le cléricisme !

MANTZ.

MONITEUR UNIVERSEL. — 13 mai 1883.

*La Liseuse.*

« Les Français n'aiment pas la peinture, ils n'aiment que les tableaux à sujet, » avait coutume de dire Théophile Gautier.

Ah, qu'il avait raison, le grand maître, et combien ils sont rares encore les visiteurs du Salon qui goûtent un réel plaisir à contempler un morceau bien peint, uniquement parce qu'il est bien peint et qu'il représente la chair et la vie comme la délicieuse *Liseuse* de Henner.

CHAMPIER.

NOUVELLE REVUE. — 15 mai 1883.

*La Liseuse.*

De ces grands amoureux de l'éternel féminin. Henner est un de ceux dont la sensibilité est la plus raffinée ; il sait mieux que personne enfer-



mer entre les quatre lignes d'or d'un cadre, l'éclat vivant de la chair et peindre l'épiderme lumineux d'un corps virginal.

Il aime à poser près du miroir des eaux ou sur la verdure sombre d'un parc inconnu des êtres qui ressemblent vaguement à des fleurs vivantes et à caresser de cheveux d'or toutes les nudités, depuis les blancheteurs mates des seins, jusqu'aux plis ambrés des reins et des nuques. Hier, son modèle se reposait sur le divan de l'atelier dans un coin mystérieux, lisant quelque roman du jour, et il l'a faite ainsi sans plus de souci, couchée sur le ventre, accoudée dans l'obscur, blanche et très nue, le visage tout illuminé des reflets de la page.

Ceci est une trouvaille qui deviendra Madeleine quelque jour ! Qu'importe ! il l'a vue et ne sait pas voir qui veut. Cette apparition éclatante peut bien être fugitive inconstante et vague comme une clarté qui passe sur une nuit factice ; elle a, du moins, de la lumière vraie, le scintillement et comme une incertitude de contours qui ne contribue pas peu à la faire briller. Un souffle l'éteindrait peut-être comme un souffle charmant l'a créée ; mais, femme ou lumière, si elle s'évanouissait, elle laisserait un souvenir blanc dans les yeux et comme une odeur de beauté indéfinissable et enivrante.

DUBUFE.

FRANCE. — 15 mai 1883.

*La Liseuse — La Religieuse.*

La Femme qui lit rappelle par la disposition de la composition, la célèbre *Madeline* du Corrège, qui est au musée de Dresde.

La figure, dans les tons roux dorés si familiers à M. Henner, est enveloppée d'une atmosphère mystérieusement lumineuse qui met en relief moelleux toute sa grâce voluptueuse, toute son harmonie délicate.

A côté est une petite figure en profil d'une novice dans une coloration plus accentuée mais non moins fine et caressante. Ce procédé prestigieux de l'opposition des demi-teintes ambrées, blondes, ivoirines et des ivoires épais, exige une habileté de main extraordinaire et une sûreté de goût peu commune.

VACHON.

SIÈCLE. — 15 mai 1883.

*La Liseuse — La Religieuse.*

Henner a envoyé deux études brossées avec cette science de coloris et ce charme de facture dont il s'est fait une spécialité.

La Femme qui lit représente une jolie rousse qui, par un temps caniculaire sans doute, s'est parée du costume paradisiaque de notre mère Eve, pour prendre connaissance d'un livre intéressant.

Sa Religieuse est un des jolis profils, simple comme une médaille, aussi franchement écrit qu'un camée ; avec cela frais comme un pastel et cependant largement traité, d'une exécution douce, tendre, enveloppée. C'est, en un mot, un de ces tours de force d'exécution que M. Henner envoie périodiquement au Salon pour le plaisir des délicats et le désespoir des copistes.

HAVARD.

MONITEUR UNIVERSEL. — 20 mai 1883.

*La Liseuse.*

Quel poème en l'honneur de la nature est supérieur, par exemple, au captivant tableau de M. Henner, la Femme qui lit.

On se souvient des paroles si justes et si éloquantes de Diderot, disant :

« En peinture, c'est la chair qu'il est difficile de rendre, c'est ce blanc onctueux, égal sans être pâle ni mat, c'est ce mélange de rouge et de bleu, qui respire imperceptiblement, c'est le sang, la vie, qui font le désespoir du coloriste. Celui qui a acquis le sentiment de la chair a fait un grand pas, le reste n'est rien en comparaison. Mille peintres sont morts sans avoir senti la chair, mille autres mourront sans l'avoir sentie. »

CHAMPIER.

NATIONAL. — 20 mai 1883.

*La Liseuse.*

Le nu est le pain des forts, écrivait l'autre jour un de nos maîtres en critique, jamais parole plus vraie ne reçut plus évidente application qu'au Salon ; ici pas d'adresses ni de supercheries, pas d'accessoires qui écartent l'attention, pas de sujet où se concentre l'intérêt. Placé en face de la nature, l'artiste est obligé de serrer son dessin, il ne dispose, pour produire son effet, que de l'harmonie des lignes et de la puissance du rendu, il n'arrive à l'expression que par le mouvement, au caractère que par la synthèse des traits individuels au prix de mille efforts et d'une constante volonté.

M. Henner reparait, cette année, toujours fidèle à son idéal lumineux. On ne pense guère à se demander de quel temps est sa *Liseuse* en face de ce corps de femme qui se modèle avec une harmonie souple et ambrée dont la beauté solide et gracieuse éclate avec un relief incomparable sur les ombres d'une verdure confuse. Ils sont vraiment plaisants les insatiables qui demandent à Henner des compositions compliquées et lui reprochent de ne pas sortir d'une voie où il produit des chefs-d'œuvre. Nous leurs donnons rendez-vous à un ou deux siècles d'ici au jour où sera rendu le jugement définitif de la postérité ; les tableaux de Henner seront alors de ces morceaux rares que les musées se disputeront à prix d'or. Jamais depuis que l'homme a commencé de faire passer sur la toile le charme ineffable de la beauté, jamais pinceau d'artiste ne traduit avec plus de séduction les opulences de la chair, les rondeurs des formes, les frissonnements de la lumière enveloppante, mortelle ou déesse ; cette *Liseuse* a sa place dans l'Olympe de la peinture.

COMTE.

VIE MODERNE. — 26 mai 1883.

*La Religieuse.*

Imaginez un profil d'une blancheur éburnéenne, une chair aux transparences ascétiques, un regard noyé dans de mystiques contemplations, tous les amortissements du désir vaincu, toutes les langueurs de la vie éternelle attendue, un être fait d'ombre et de silence que le grand suaire du cloître enveloppe encore.

Et cependant il y avait quelque chose de bien robuste et de bien vivant dans cette créature dont les traits ont une certaine abondance sensuelle. Mais le sang a fui lentement de ces lèvres et de ces joues à la musique de l'orgue et au bruit rythmique du chapelet comme une eau coule sous la plainte mélancolique des grands arbres, comme une source se tarit à la chanson ensoleillée des cigales.

Plus je vois cette figure, plus j'en admire le caractère profond, le sentiment intense et mystérieux.

Henner n'a jamais fait une œuvre plus complètement belle, plus digne de transmettre son nom à la postérité.

A. SILVESTRE.

REVUE DES DEUX-MONDES. — 1<sup>er</sup> juin 1883.

*La Liseuse — La Religieuse.*

M. Henner joue souvent le même air, mais cet air-là on le voudrait toujours entendre.

La Femme qui lit, c'est la blanche et rousse naïade que nous avons si souvent admirée, émergeant d'un fond de bitume. Quel charme mystérieux dans ce visage voilé par la demi-teinte et comme le haut du buste, resplendit dans la pleine lumière.

A quelque distance, le contour du dos et des reins prend une netteté si surprenante qu'on le dirait tracé au burin. Regarde-t-on de près, la ligne est bavoquée, indécise, flamboyante, puis on ne tarde pas à retrouver sa rectitude sous les feints repentirs.

C'est à croire que le peintre commence par marquer les contours avec la dernière sévérité et qu'il y revient ensuite pour les barbeler à petits coups de brosse.

Procédé ou non, le résultat est merveilleux. Avec cette adorable Liseuse, M. Henner expose une Tête de Religieuse. Ce petit profil dont le dessin intérieur est précis et où le modelé a une rare fermeté, est un miracle de couleur. Il y a une superposition de noirs intenses qui tient du prodige. Dans les demi-teintes, le voile de la Religieuse est déjà d'un noir très profond; dans les ombres, il atteint au noir pur, au noir le plus absolu que semble pouvoir donner la palette.

Or, ce voile si noir, s'enlève en clair sur fond noir. De tout ce qui est noir dans la nature, les noirs d'ivoire et de fumée, le plumage du corbeau, l'asphalte en fusion, la sécrétion de la sèche, le bois d'ébène, le marbre de Lucullus, la nuée d'orage, nox atrata des poètes latins, le gouffre sans fond, rien n'approche de ce noir-là.

H. HOUSSAYE.

LA GRANDE COMÉDIE DE LA BÊTISE HUMAINE. — 1883.

Les artistes avaient à voter une médaille d'honneur à un peintre illustre entre tous, à l'un de ceux que chacun, après soi-même bien entendu, juge le meilleur de l'École actuelle.

Ils sont libres, débarrassés du contrôle de l'État, des influences académiques, de toute pression. Tous ont le même nom sur la bouche, tous sont d'accord pour reconnaître que ce J.-J. Henner est le maître de l'accent nouveau, le coloriste original, vrai magicien de la brosse, virtuose à la fois et poète et qu'il aura sa place dans l'histoire de l'art entre Rembrandt et le Corrège.

Lui donner cette médaille d'honneur ce serait donner l'honneur à la médaille. Jamais de la vie ! Ils aiment bien mieux la laisser moisir. Est-ce assez malin ? Moi j'en pleure.

Prenez vos places, vous dis-je, à la comédie de l'éternelle bêtise humaine.

BERGERAT.

LA REVUE DE L'ART ANCIEN ET MODERNE (1897).

*Nymphe en pleurs.*

(Exposée en 1884.)

Un jour il surprend une nymphe, dont la blanche nudité se détachait sur le bleu d'un ciel apaisé ; repliée sur elle-même, la tête cachée dans ses deux mains, elle pleurait la violence de quelque faune ou l'infidélité d'un berger ; mais, parée de sa douleur, elle plongeait la ligne de sa nuque blonde, dessinait son dos en une courbe élégante, découvrait sous le bras la rondeur de son sein, par un hasard heureux prodiguait toutes les grâces de son corps jeune, trempé d'air et de lumière...

GABRIEL SÉAILLES.

GAULOIS. — 30 avril 1884.

*Nymphe en pleurs — Christ au tombeau.*

La figure du Christ de M. Henner est magistralement construite et touchée de la manière hardie et fondue propre au maître.

La *Nymphe en pleurs* est agenouillée sous un ciel bleu violet au milieu d'un bosquet d'un vert sombre de cyprès et son corps apparaît sur le fond sombre tout moelleux et lumineux. Ces tableaux ont toujours le signe visible qui caractérise les œuvres d'art.

FOURCAUD.

TEMPS. — 11 mai 1884.

*Nymphe en pleurs — Christ au tombeau.*

Le *Christ au tombeau* et la *Nymphe en pleure* de M. Henner font plaisir à voir.

La tête, les bras, les épaules du Christ sont des morceaux superbes ; la femme qui se lamente, nue, doucement ambrée et pleurant dans le voisinage immédiat d'un ciel où triomphe un bleu intense, est une merveille de couleur, de souplesse et de vie.

La leçon de M. Henner n'est pas inattendue, mais elle sera délicate pour tous et, pour quelques-uns, profitables.

PAUL MANTZ.

REVUE DES DEUX-MONDES. — Juin 1884.

*Le Christ au tombeau.*

Il faut reconnaître que l'administration des Beaux-Arts a fait preuve de goût et acte de bon goût en achetant pour le compte de l'État *Le Christ au tombeau* de M. Henner.

C'est un panneau de six pieds de long sur un pied et demi de large, où la figure, couchée de profil, a tout juste la place de tenir. Ce cadre, en forme de cercueil, que Holbein a employé un des premiers pour son Christ de Bâle, concourt à l'impression saisissante du sujet. On voit l'homme muré dans la tombe. Le cadavre du Sauveur ressort sur les teintes bitumineuses du fond et sur le linceul qui couvre la dalle intérieure du sépulcre. D'un blanc bistré dans les demi-teintes très transparentes, et d'un blanc vif dans la lumière, ce corps nu est exsangue sans être livide, et malgré sa rigidité d'un effet si tragique, il garde beaucoup de morbidesse à l'intérieur du galbe.

La précision et le relief de la statuaire se combinent ici avec toutes les magies de l'art du peintre. Il n'y a point d'à peu près, ni de négligences, d'efforts ni d'artifices. Le contour est pur et serré, le modelé a une égale fermeté dans toutes les parties. On admire surtout le beau dessin de la cage thoracique, et le sentiment profond de la face. Pour la couleur puisqu'il s'agit de M. Henner, il serait superflu d'en vanter la puissance et l'éclat. Voici un tableau de maître qui a sa place marquée, dans l'avenir, au Louvre, aux Offices, où à l'Ermitage, à côté des chefs-d'œuvre consacrés.

H. HOUSSAYE.

GAULOIS. — 30 avril 1885.

*Madeleine — Fabiola.*

*Madeleine.* Une femme au torse nu, les jambes drapées de noir, la tête dans ses mains, laissant pleurer des cheveux de couleur jaune, agenouillée dans un fond bitumeux.

*Fabiola.* Un profil de jeune fille en capulet rouge.

Dans les deux toiles, M. Henner nous montre des chairs ivoirées admirablement peintes.

FOURCAUD.

TEMPS. — 1<sup>er</sup> mai 1885.

*Fabiola.*

*Fabiola* de M. Henner : tête délicieuse de jeune fille en capuchon rouge. On la voit de loin au coin de la salle; elle frappe les yeux, elle ne sort plus de la mémoire. Il y a dans cette œuvre qui n'emprunte sa valeur qu'aux seules ressources propres de la peinture une séduction irrésistible.

PAUL MANTZ.

REVUE DES DEUX-MONDES. — 15 mai 1886.

*La Solitude — L'Orpheline.*

Dans la *Solitude* de M. Henner comme dans l'*Orpheline*, on retrouve la combinaison harmonieusement ménagée des reliefs pâles et des fonds obscurs, cette fusion délicate des formes assouplies dans la lumière qui constituent la personnalité poétique du Maître.

Nous sentons dans ces répétitions infiniment nuancées du même thème non seulement l'inépuisable richesse de la nature mais encore l'extraordinaire puissance de l'artiste qui en fouillant toujours dans la même



mine sait en extraire toujours des trésors nouveaux dont l'apparence n'est monotone qu'aux yeux inattentifs.

GEORGES LAFENESTRE.

REVUE DES DEUX-MONDES. — 15 mai 1886.

*Hérodiade.*

L'*Hérodiade* de M. Henner, figure où l'expression étrange et pénétrante de la physionomie s'ajoute à la qualité de l'exécution, laisse une impression profonde et douce. A son noir et à son blanc il a ajouté une note rouge vif et retentissant, très surprenant et très particulier.

GEORGES LAFENESTRE.

TEMPS. — 22 mai 1887.

*Hérodiade.*

Il n'est pas nécessaire de mettre l'infini dans un tableau : une figure suffit quand elle est bien peinte et qu'elle a une fleur de sentiment et de grâce.

Le maître essentiel dans cet ordre de peintures qui n'ont pas à se préoccuper du groupe puisqu'elles ne sont habitées que par un acteur isolé, c'est, comme hier et comme demain, le grand charmeur, M. Henner. On reprochait au peintre des nymphes abandonnées et pleurantes de n'avoir sur sa palette qu'un contraste et d'opposer toujours le bleu intense d'un ciel de lapis à la blancheur ivoirine ou dorée de ses belles pécheresses. Ce reproche l'a touché; après avoir trouvé l'année dernière un noir profond et velouté, qui est aussi une parure heureuse pour les carnations laiteuses, il vient d'inventer un rouge dont on s'est ému aux environs de la place Pigalle et ailleurs. On en peut étudier l'opulence dans son *Hérodiade*.

Comme chez Luini, comme chez les maîtres lombards que M. Henner reconnaît pour ses ancêtres, la jeune fille qui demande la tête de Saint Jean-Baptiste et qui l'obtient est représentée debout, tenant dans un bassin le chef du décapité. Cette partie dramatique est laissée dans l'ombre: on la devine plus qu'on ne la voit, et, en effet, l'intention du peintre n'est pas de nous attendrir sur la mort du précurseur: il a voulu seulement nous montrer des chairs délicates où il entre un peu d'or fondu, quand on les habille d'un certain rouge qu'il a inventé. On a là, toute question sentimentale mise à part, l'impression que peuvent produire au regard ces beaux émaux du xvi<sup>e</sup> siècle où les couleurs vitrifiées par l'action du feu, laissent entrevoir le métal qu'elles recouvrent. La richesse du ton se combine avec le charme du modelé; de pareils spectacles sont peut-être dépourvus de piquant littéraire; mais ils sont un régal pour les yeux.

P. MANTZ.

REVUE DES DEUX-MONDES. — 15 mai 1888.

*Saint Sébastien.*

Dans son *Saint Sébastien* M. Henner nous communique cette sensation mystérieuse et douce que donne fatalement aux yeux attirés et inquiets le lent évanouissement des clartés dans les ombres, des formes réelles dans les confusions du rêve. Il faut croire que cette sensation mélancolique est bien humaine puisque les plus grands artistes de tous les

temps y ont puisé leurs plus délicieuses inspirations. Si M. Henner est un visionnaire, Léonard de Vinci, Rembrandt, Prud'hon ne l'ont-ils pas été avant lui et de même sorte ?

GEORGES LAFENESTRE.

REVUE DE L'ART ANCIEN ET MODERNE. — 1897.

*Saint Sébastien.*

(Exposé en 1888.)

N'exigez pas d'Henner l'âme de Fra Angelico. Voyez, toutes les flèches sont tombées auprès de *Saint Sébastien*, pas une n'a pénétré dans son beau torse d'adolescent ; voilà l'émotion qui a créé cette œuvre, elle est dans ce respect superstitieux de la forme humaine.

Le *Saint-Sébastien* (musée du Luxembourg) est bien propre à donner une juste idée tout à la fois de la technique d'Henner et de sa peinture religieuse.

L'antithèse qui est comme la loi de sa pensée, est ramenée ici à ses termes les plus simples, vous n'y trouverez pas d'autres éléments que la lumière et l'ombre.

GABRIEL SÉAILLES.

REVUE DES DEUX-MONDES. — 15 mai 1889.

*La Prière — La Martyre.*

La *Prière* de M. Henner est une jeune fille demi-nue avec une ceinture bleu clair, agenouillée, le profil perdu dans une vague opacité.

La *Martyre* est une tête pâle coupée de jeune fille posée sur une pierre entre deux palmes comme dans le dessin attribué à Raphaël.

Ce qui ramène constamment l'artiste vers les mêmes effets, c'est l'infinie variété des nuances de plus en plus délicates et subtiles que son esprit de plus en plus affiné y rêve, y cherche, y trouve. A nous de saisir ces délicatesses et ces subtilités, et quand nous les sentons, de nous en réjouir.

GEORGES LAFENESTRE.

REVUE DES DEUX-MONDES. — Juin 1890.

*Mélancolie — Portrait de Madame Roger Miclos.*

*Mélancolie.* — *Portrait de Madame Roger Miclos.*.... M. Henner a le bonheur de savoir donner à ses blanches apparitions la blancheur et le relief du marbre, la souplesse et le moelleux de la chair vivante. Observateur moins scrupuleux de la réalité que M. Bonnat, praticien moins puissant et moins varié, mais plus personnel et plus attendri, il traduit moins qu'il n'interprète, il regarde moins qu'il ne rêve. Dans ses portraits même on sent toujours une forte part de l'idéal et de songe ; c'est là ce qui leur donne une force lente de fascination contre laquelle on se débat en vain, si monotone que soit la forme sous laquelle elle se présente. Sa *Mélancolie* et son portrait de *Madame Roger Miclos* ont à la fois ce charme de réalité entrevue et d'idéal réalisé.

GEORGES LAFENESTRE.



REVUE DES DEUX-MONDES. — Mai 1891

*Piétà — Pleureuse.*

Si la *Piétà* de M. Henner, un Christ mort étendu sur la dalle avec un visage blême de figure voilée sortant des ombres, n'est qu'une variation savante d'un thème déjà traité, sa *Pleureuse*, étendue sur le gazon, la tête dans ses mains, le corps à demi enveloppé d'une étoffe jaunâtre, lui a fourni prétexte à des modulations lumineuses d'une délicatesse particulièrement exquise. Ce sont là de ces qualités rares qui échappent sans doute aux yeux de la foule, comme les finesses de certaines harmonies musicales lui peuvent rester inaccessibles; et ce sont, pourtant, celles qui constituent la peinture excellente.

GEORGES LAFENESTRE,

TEMPS. — 17 mai 1891.

*Piétà — Pleureuse.*

De M. Henner la *Piétà* où une sainte femme gémit auprès d'un Christ mort, et *Pleureuse* qui cache son visage avec ses mains et se lamente dans les sanglots. On a toujours avec le maître la joie qu'apporte au regard la contemplation de peintures exquises. Il a glissé dans les noirceurs du fond certaines notes fauves qui produisent le meilleur effet.

PAUL MANTZ.

TEMPS — 30 avril 1892.

*Général de K.*

Le maître peintre Henner a modelé en noir et or, avec une incomparable souplesse et une égale conscience, le profil du *Général de K.*

PAUL MANTZ.

TEMPS. — 29 avril 1893.

*Portrait de Mademoiselle M. S. — La Dormeuse.*

Le maître Henner a la verdure éternelle. Allez plutôt voir le *Portrait de Mademoiselle M. S.* Il porte profondément empreinte la griffe de l'artiste et en même temps le cachet d'une personnalité mise au jour avec le tact et le prestige que l'on connaît.

*La Dormeuse* est une naïade aristocratique et délicatement choyée. Comme toujours trois ou quatre touches suffisent à indiquer derrière son corps souple et nacré un paysage de rêve, une contrée inexplorée. Cette petite bande de toile ouvre le plus grand horizon au rêve dans le défilé banal des clichés qu'il faut subir.

ARY RENAN.

REVUE DES DEUX-MONDES. — 11 mai 1893.

*La Dormeuse.*

On regardera la *Dormeuse* d'Henner éclairant l'ombre environnante

des clartés tendrement nuancées de ses chairs ivoirines avec le même plaisir que toutes ses aînées, puisqu'elle est encore aussi belle.

GEORGES LAFENESTRE.

LE VOLTAIRE. — 30 mars 1894.

*Lola — Portrait de M. Rubens.*

Les deux œuvres de M. Henner écrasent un peu tout leur voisinage. Qu'y faire? ses couleurs ont des éclats foudroyants, son Espagnole blonde *Lola* et le *Portrait de M. Rubens*, sont deux de ses meilleures toiles.

GUSTAVE HALLER.

L'ÉVÈNEMENT. — 31 mars 1894.

*Lola — Portrait de M. Rubens.*

Peu de peintres auront, comme M. Henner, marqué leurs œuvres d'un cachet indélébile. On imite M. Henner, mais on n'arrive jamais à l'éclat de sa couleur, aux clairs obscurs dont lui seul a le secret.

Le *Portrait de M. Rubens* (qui n'a rien à voir avec le peintre flamand) est d'une vérité aussi saisissante que d'une facture expérimentée et pleine du charme spécial du maître qui nous montre aussi, dans *Lola*, une de ces enchantresses presque blanc et noir qu'il sait créer, qu'on voit une fois et qu'on n'oublie jamais.

LE PAYS. — 30 avril 1894.

*Lola — Portrait de M. Rubens.*

N'attendons pas, pour admirer le *Portrait de M. Rubens* superbe, parlant, et *Lola* enfantée, parée, caressée, par l'enchanteur Henner.

TORPÉDO.

*Madame F. D. — Femme du Lévitte d'Éphraïm.*

On aura cette année deux superbes toiles de M. Henner : le portrait d'une majestueuse personne dont les longs crêpes noirs font ressortir le teint mat et lumineux comme une belle rose d'automne. *Madame F. D.* et la *Femme du Lévitte d'Éphraïm* une chose étonnante... mais chut, vous verrez cela.

GUSTAVE HALLER.

L'ÉVÈNEMENT. — 7 avril 1895.

*Femme du Lévitte d'Éphraïm.*

Nous sommes heureux d'annoncer que M. Henner aura terminé son tableau *La Femme du Lévitte d'Éphraïm*. Le Lévitte a disparu. Elle est seule étendue sur la table fatale, le visage de profil perdu, ses cheveux noirs épars. C'est stupéfiant. Un chef-d'œuvre de plus pour l'École française.

GUSTAVE HALLER.

L'ÉVÈNEMENT. — 1<sup>er</sup> mai 1895.*Madame F. D. — Femme du Lévite d'Éphraïm.*

De M. Henner. — *Madame F. D.* que nous avions annoncée, s'éclaire bien dans son angle. Anstère dans ses longs voiles de deuil qui font son teint plus mat encore, sa beauté plus sympathique; portrait caressé avec l'amour du maître pour ses toiles favorites.

Mais pourquoi tant de monde amassé ! On regarde, que regarde-t-on ?

La *Femme du Lévite d'Éphraïm*. Elle est morte assassinée, et le mari nourrit l'aimable projet de la mettre en quartiers pour envoyer un fragment de la victime à chacune des douze tribus d'Israël, afin de les exciter à la vengeance contre les meurtriers. Le fond du tableau vigoureusement peint dans les tonalités assombries, fait ressortir à souhait les fines carnations d'un modelé sculptural. La seule idée du dépècement de ce corps, que l'air et la lumière enveloppent comme une caresse donne le frisson, elle a bien cette beauté qui passe sur l'être humain à l'heure solennelle où la mort n'est pas encore la dispersion. Elle semble éclairée par une lumière céleste tant ses contours prennent des harmonies surnaturelles. L'art français compte un chef-d'œuvre de plus.

GUSTAVE HALLER.

NOUVELLE REVUE INTERNATIONALE 1895.

*Madame F. D. — Femme du Lévite d'Éphraïm.*

De M. Henner nous avons le portrait de *Madame F. D.*, majestueuse personne dont les longs voiles de deuil font ressortir le teint mat et lumineux, d'une exquise vérité. Et voici du même artiste *La Femme du Lévite d'Éphraïm*. Arrêtons-nous, car nous sommes devant une de ces œuvres qui marqueront dans notre siècle et seront le lustre de la grande Ecole française.

La femme est d'une excessive jeunesse et de cette beauté de galbe, de modelé, d'éblouissante lumière dont le maître a surpris les secrets dans l'austérité de ses ardentes recherches.

Elle est étendue sur la table où son mari va la trancher en douze parts pour aviver la vengeance des douze tribus. Son aspect a ce charme suprême que seul un génie pouvait rendre et qui succède à la vie avant les derniers ravages. On se découvrira avec respect devant la morte et devant le peintre.

GUSTAVE HALLER.

ÉCLAIR. — 1895.

*Madame F. D. — Femme du Lévite d'Éphraïm.*

Le superbe portrait de Femme en deuil de M. Henner, morceau qui saisit par la beauté de la matière, la sévérité de l'harmonie, la surprenante autorité de l'exécution, le sentiment puissant de cette simple tête, humaine peut-être, à ce point, uniquement parce qu'elle est bien peinte. La figure nue, exposée par le même maître, et une de ses plus belles choses, ne serait pas trop grande pour notre salle. C'est décidément une belle chose d'être un peintre tout simplement, et de ne point se creuser la tête. Ces deux toiles, si puissamment modelées, font paraître presque tout le reste plat et harloé.

ARSÈNE ALEXANDRE.

FIGARO. — 1<sup>er</sup> mai 1895.*Madame F. D. — Femme du Lévite d'Éphraïm.*

M. Henner, comme s'il avait voulu donner un pendant à son Christ mort, a étendu nue sur la dalle *La Femme du Lévite d'Éphraïm*. Il occupe encore le pan coupé voisin avec un portrait de dame en deuil, vue de profil, à face noble, d'une pâleur mate, aux traits affinés par la vie de la plus séduisante coloration.

CHARLES YRIARTE.

MONITEUR UNIVERSEL. — 8 mai 1895.

*Madame F. D. — Femme du Lévite d'Éphraïm.*

M. Henner a un envoi important : *La Femme du Lévite d'Éphraïm*. Étendue nue sur un fond sombre, ses belles et jeunes formes ne sont voilées que d'une écharpe jaune dont l'arrangement est fort heureux. Le modelé est tout à la fois ferme et moelleux, savoureux et gras. Au surplus les qualités d'exécution de M. Henner sont assez connues; c'est ici une heureuse variation du thème auquel le peintre revient fidèlement chaque année et que nous trouvons chaque année, non pas nouveau, mais infiniment séduisant. M. Henner expose ensuite un portrait de femme en deuil vraiment admirable.

DOUMIC.

INTRANSIGEANT. — 1<sup>er</sup> mai 1895.*Madame F. D. — Femme du Lévite d'Éphraïm.*

Salle XXII. — La salle des Henner c'est-à-dire la salle où il faut entrer si l'on veut avoir vu ce qu'il y a de beau au Salon des Champs-Élysées.

M. Henner est un poète mystérieux et troublant. Sa *Femme du Lévite d'Éphraïm* est aussi vaporeuse que les femmes qu'il a peintes. Ce sont toujours les chairs d'ivoire, les lignes harmonieuses auxquelles nous sommes habitués.

Le portrait de *Madame F. D.*, par le même, est très beau, mais je ne le tiens pas tout à fait sincère. La sévérité de la grande dame en deuil est artistement rendue : j'y trouve cependant du procédé.

VERVOORT.

REVUE DIPLOMATIQUE. — 7 juillet 1895.

*Femme du Lévite d'Éphraïm.*

Ce serait un salon incomplet pour le public, celui où il ne rencontrerait pas un tableau d'Henner, un des artistes de ce temps qui a trouvé chez tous une inaltérable et constante faveur. L'artiste, deux fois français, puisqu'il est alsacien, est à coup sur un des tempéraments de peintres les plus remarquables de notre époque. Sa pâte admirable peut lutter avec celle des plus admirables œuvres du Corrège.

On le croirait né à Parme sous le ciel italien, et non à Bernwiller, dans les brumes presque allemandes. Il y a dans ses tonalités je ne sais quoi d'insinuant, de pressant et de flatteur qui vous retient et vous cap-

tive. Ses moindres compositions sont des symphonies pour nos yeux ravis, et la prédominance des notes ivoirines leur donne un charme de douceur qu'il serait difficile d'égaliser.

M. Henner a consacré son tableau de cette année à l'illustration de ces grandes scènes bibliques, qui l'ont déjà si heureusement inspiré tant de fois.

Tout le monde connaît cette lamentable et dramatique histoire de la *Femme du Lévitte d'Ephraïm*, que l'on ne se raconte qu'entre hommes, le soir, quand les enfants sont couchés.

On sait que ce bon Lévitte qui se faisait de l'hospitalité une idée quelque peu exagérée, voulant assurer une nuit tranquille à un jeune voyageur descendu chez lui, obligea sa femme à s'aventurer dans la rue pour parlementer avec quelques drôles animés d'intentions douteuses à l'égard du bel étranger.

Elle obéit. En ce temps-là les femmes étaient soumises à leurs maris, et ne s'en trouvaient pas mieux.

Que se passa-t-il ? Comme la Bible raconte l'histoire en hébreu je n'en ai jamais su le fin mot. Mais la pauvre dame en mourut. Le mari la coupa en douze morceaux qu'il distribua aux douze tribus d'Israël, avec une circulaire narrant la chose et demandant vengeance.

S'il faut en croire son peintre, elle était belle cette pauvre Ephraïmite, et l'on regrette que ce noble corps marionnetté soit destiné à cet atroce découpage.

En attendant le couteau conjugal, il a reçu toutes les caresses du pinceau d'Henner, toujours amoureux des belles formes.

ENAUULT.

GAZETTE PARISIENNE. — Juin 1895.

*Portrait de Madame F. D.*

Le Portrait de *Madame F. D.*, par M. Henner, étale encore une fois tous les trésors de la science du vieux maître. Par des oppositions savantes de ton et par une sûreté inouïe de modelé, M. Henner arrive à un relief et à des carnations presque miraculeuses.

BERTON.

LE PAYS. — 8 août 1895.

Musée Briguole-Galliera.

*Madame F. D.*

Il y a dans l'œuvre de chaque artiste une révélation de l'être moral sous une forme physique, une manifestation de son idéal. Cette vérité se constate chez M. Henner d'une manière frappante. Il rêve le personnage lumineux absorbant cette chaleur éclairante qui est la source de vie. Sa palette d'une main, ses pinceaux de l'autre, dévorant des yeux son modèle, il s'épuise en efforts suprêmes, et l'on dirait après que ses portraits ont un peu d'âme ! Est-ce qu'il leur a donné de la sienne ?

Dites si vous n'êtes pas troublé par l'étrange impression qu'a dans son regard et dans le sourire Madame R. cette belle blonde dont le grand œil noir vous regarde bien en face. Et *Madame F. D.* On ne voit que son clair visage. On devine tout le reste du tableau impossible à distinguer. Que de charme et de mystère dans cette peinture.

TORPÉDO



LE PAYS (*Supplément au journal.*)*Madame F. D. — Femme du Lévite d'Éphraïm.*

De M. Henner nous avons le portrait de *Madame F. D.* dont les carnations mates et lumineuses ressortent en un relief quasi miraculeux sous de longs voiles noirs.

Et la *Femme du Lévite d'Éphraïm* qui fait beaucoup parler d'elle pour une morte. Le cadavre git, superbe dans sa nudité marmoréenne, la lumière l'enveloppe comme une caresse. On frissonne et l'on admire.

La tête un peu tournée repose sur d'épais cheveux noirs. C'est un profil perdu. Toute jeune, encore presque enfant, elle a des suaves délicatesses de modelés avec des vigueur terribles de tons, et ce je ne sais quoi de surnaturel qui succède à la vie pendant quelques heures.

Elle est morte... cette femme d'Éphraïm. Son mari, sacrilège envers la sublime beauté, en va faire douze morceaux pour exciter la vengeance des douze tribus d'Israël. Mais les pinceaux du divin maître viennent de la faire revivre entière pour la postérité.

Quel succès!!!

TORPÉDO.

LE PAYS. — 18 mars 1895.

*Madame F. D. — Femme du Lévite d'Éphraïm*

M. Henner nous donnera cette année le Portrait de *Madame F. D.* dans son grand voile de deuil dont le large pli tombant a quelque chose de religieux dans sa rigidité. La dame, vue de profil, est blonde.

Sous une auréole de crêpe blanc, son teint mat aux ombres fugitives est doucement velouté, et, malgré la délicatesse des modelés, la tête est construite comme une sculpture.

Le fond, ainsi que tous les fonds du maître, toujours d'une vigueur excessive voulue, a des aperçus verdâtres, inaccoutumés et très heureux.

Une Madeleine nous tire l'œil. Elle est couchée, s'appuyant sur son coude pour supporter de la main sa tête alourdie par une longue chevelure rousse; une draperie d'un bleu magique s'enroule autour de son corps éblouissant, et sa silhouette ondule gracieusement allongée. C'est un bel Henner.

L'artiste s'occupe aussi d'une toile qu'il espère terminer à temps pour le Salon : la *Femme du Lévite d'Éphraïm*. Elle est morte et son mari médite l'horrible dessein de la découper. Il va faire de ce corps superbe douze morceaux pour en envoyer un à chaque tribu d'Israël afin d'exciter en elles un besoin féroce de vengeance contre les assassins de celle qui fut sienne.

On frissonne à l'idée du dépècement cruel de ce corps aux blancheurs miraculeuses. C'est bouleversant d'émotion et de talent.

TORPÉDO.

PAYS. — 1896.

*Femme à la mantille.*

L'Étude et la *Femme à la mantille* sont deux nouveaux spécimens du faire surnaturel dont M. Henner a seul le secret.

D'aucuns pensent qu'il y a là-dessous quelque magie... chut!

TORPÉDO.

GAULOIS. — 22 janvier 1896.

*Femme à la mantille*

Mais voici, en place d'honneur, une des meilleures études de M. Henner, *Femme à la mantille*. Le regard acéré de la jeune femme, avec des lignes fines et saillantes, un teint mat et des lèvres qui sont comme une tache de sang, en font un type d'un caractère aigü et supérieurement intéressant.

PAUL ROCHE.

ÉVÈNEMENT. — 23 janvier 1896.

*Femme à la mantille.*

Enfin, parmi les maîtres, il y a Henner, et cela suffit. Il y a Henner, roi du troupeau, avec une *Femme à la mantille* et une *Étude*, et c'est la coutumière harmonie des traits crépusculaires, la merveilleuse chair de nuit, la douloureuse peau triste, le jeu dans des cris roussâtres, la blancheur lunaire : Henner poète, Henner évocateur, Henner Baudelaire, comme un autre poète l'appela.

EDMOND SÉE.

1896.

*La Femme à la Mantille.*

L'étude de M. Henner, la *Femme à la mantille*, est encore un petit chef-d'œuvre de coloris et de poésie qui nous rappelle le Corrège, le doux maître de la Renaissance. Quel admirable talent possède M. Henner, auquel, sous peu, je consacrerai un volume.

FRANÇOIS BOURNAND.

DÉBATS. — 12 mars 1896.

*Le Christ au Linceul — Portrait de M. Carolus-Duran.*

Si, comme Dante a évoqué Virgile pour l'accompagner aux enfers, j'avais le pouvoir d'évoquer un maître des siècles passés pour le conduire avec moi dans les ateliers, que d'étonnements, que d'approbations, que de sourires aussi, j'aurais à noter ; mais ce dont je suis convaincu, c'est que ce maître m'arrêterait longtemps auprès de M. Henner. Il jouirait du plaisir de reconnaître un confrère de la grande époque.

*Le Christ au linceul*. Étendu au pied de la croix, le Dieu fait homme vient de souffrir et de mourir martyr. Quelle magnifique œuvre d'art ! Le corps est bien cadavre, exsangue, livide. Il ressort sur les teintes sombres du fond et la lumière d'un blanc vif qui tombe sur un morceau de linge ménage un effet brillant. Tout est sobre, simple, mais d'un effet tragique et voulu.

Pourquoi M. Henner signe-t-il ses œuvres ? Ses nus éclatants sur des fonds sombres, ses jeux de lumière tendre et subtile sur les incarnations ivoirines, tous ces caractères d'un art qu'il a rendu si personnel, ne lui servent-ils pas de signature ?

*Le Portrait de M. Carolus-Duran* a le caractère d'une vision ; il m'a



rappelé le portrait magistral que M. Henner fit autrefois d'un de nos amis communs, le regretté Feyen-Perrin.

Comme tous les artistes de grand talent, M. Henner a beaucoup d'amis enthousiastes et beaucoup de détracteurs; ceux-ci lui reprochent de traiter toujours les mêmes sujets. M. Henner aime la peinture religieuse, art sérieux et difficile entre tous, parce qu'il sent que son talent est à la hauteur des sujets de la Bible.

*Le Christ au linceul* va rappeler aux connaisseurs les belles toiles exposées il y a quelques années: *Le Christ au tombeau*, *La Piété*, *Hérodiade*, *Saint Sébastien*.

Devant tout ce passé de travail, de talent et de gloire, devant la toile magistrale: *Le Christ au linceul*, amis et ennemis du maître lui marchanderont-ils la médaille d'honneur?

PAYS. — 23 mars 1896.

*Le Christ au Linceul — Portrait de M. Carolus-Duran*

Quand on peint le Christ mort, on s'efforce à tort d'en faire un Dieu. Le Dieu est aux enfers, et l'enveloppe humaine, quoique poétisée par le passage de l'âme divine, reste seule jusqu'à la résurrection.

*Le Christ au linceul*, étendu par Henner au pied de la croix, est l'expression parfaite de cette vérité. Ce martyr fait surgir dans l'esprit le moins religieux, la grande pensée d'un Dieu absent. Quelque chose de terrible se meut en nous à l'aspect de cette œuvre magistrale, la puissance extraordinaire s'impose et doit faire époque dans la carrière du maître. Il expose, avec cela, une superbe tête de son ami Carolus-Duran.

TORPÉDO.

ÉVÈNEMENT. — 30 avril 1896.

*Le Christ au Linceul.*

*Le Christ au Linceul*, par M. Henner, nous paraît plus majestueux que jamais dans son attitude sublime. C'est tellement beau qu'on reste interdit devant tant de talent. On se sent petit, insuffisant pour payer à ce chef-d'œuvre le tribut d'admiration qui lui est dû.

JEHAN DES PALETTES.

ÉVÈNEMENT. — 20 mars 1896.

*Le Christ au linceul.*

De là, faufileons-nous chez M. Henner, *Le Christ au linceul* nous remue jusqu'aux profondeurs de l'âme par son imposante simplicité. Il est seul, étendu près de sa croix; cette enveloppe terrestre, qui fut celle d'un Dieu, porte encore l'empreinte douloureuse des tortures souffertes. La tristesse inonde la terre, le ciel semble vide. Cette toile magistrale évoque bien l'idée du Dieu absent descendu aux enfers.

GUSTAVE HALLER.

NATIONAL. — 9 avril 1896.

*Le Christ au linceul — Portrait de M. Carolus-Duran.*

M. Henner, prix de Rome 1858, officier de la Légion d'honneur, expose un portrait magnifique de *M. Carolus-Duran* et *Le Christ au Linceul*.

Peintre du divin et de la beauté, on sait dans quelles hauteurs se tient M. Henner. Son Christ est étendu sur un linceul blanc, au pied de la croix et bien mort.

Le Dieu est descendu aux enfers, l'enveloppe mortelle demeure dévastée par la torture qu'impose l'humanité vicieuse à tout ce qui est pur et bon. Monde de méchants qui porte écrit sur son front, en lettres invisibles : « Celui qui m'aime doit en mourir. »

Cette toile aussi philosophique que religieuse, est un des plus beaux chefs-d'œuvre que nous ayons en peinture et une de ces pages splendides qui vont, de siècle en siècle, proclamant la gloire des grands maîtres.

PATRIE. — 14 avril 1896.

*Le Christ au linceul. — Portrait de M. Carolus-Duran.*

Si la vie de Jésus a séduit M. Jean Aicard, la Mort du Christ a tenté le pinceau de ce maître dont tout le monde admire les œuvres : j'ai nommé M. Henner, membre de l'Institut.

D'illustres peintres, comme Van Dyck, Philippe de Champaigne, Daniel Crespi, ont, je le sais, laissé des tableaux impérissables, dont le Christ mort était le sujet. Mais à côté de ces œuvres admirables, il y a place pour d'autres œuvres non moins admirables. M. Henner l'a bien compris, et son *Christ au linceul* en est une éclatante preuve. C'est un pur chef-d'œuvre que le maître nous a donné.

Outre le Christ au linceul, M. Henner a exposé un magnifique portrait de son éminent confrère, M. Carolus-Duran. Il est presque superflu d'ajouter que ce portrait est parfait.

Les deux toiles dont je viens de parler grandiront encore — si c'est possible — la gloire de M. Henner.

JOURNAL DES DÉBATS. — 12 mai 1896.

*Le Christ au linceul.*

*Le Christ au linceul*, de M. Henner, est étendu au pied de la croix, entre les blancs violacés du linceul et les bleus profonds presque noirs du ciel bas qui fait le fond du tableau. La tête douloureuse, renversée et inclinée sur l'épaule, les pieds et une partie des jambes s'estompent en des ombres rousses et verdâtres ; entre les deux, la poitrine bombée, d'une exécution mystérieuse et caressée où la forme solidement établie dans les dessous semble se fondre à la surface sous le prestige d'une exécution dont personne encore n'a pu surprendre le secret, resplendit doucement et s'offre dans la lumière.

ANDRÉ MICHEL.

ÉVÉNEMENT. — 12 mai 1896.

*Portrait de M. Carolus-Duran.*

Frappant, richissime de tons éclatants, le *Carolus-Duran*, de M. Henner, est un chef-d'œuvre.

JEHAN DES PALETTES.

ESTAFETTE. — 1<sup>er</sup> mai 1896.

*Le Christ au linceul* domine tout au haut de sa grandeur divine, toute l'imposante puissance de M. Henner.

Pauvres modernes que nous sommes ! Avons-nous des yeux assez grands pour juger à sa juste valeur cette œuvre, œuvre sublime, qui vivra des siècles, nous qui ne vivrons qu'un jour.

GUSTAVE HALLER.

#### LE FIGARO.

C'est aujourd'hui que les artistes, aux Champs-Élysées, vont décerner la médaille d'honneur pour le Salon de 1896.

Puisque la médaille existe, il faut au moins que les artistes aient à cœur de la décerner en dehors des considérations puérides ou mesquines qui les ont trop souvent guidés.

Or, quels sont, cette année, les exposants que l'on cite comme ayant des droits ou des chances ? On nomme M. Benjamin-Constant, M. Henry Lévy, M. Harpignies et M. Henner.

Comme cette fois nous n'avons point, heureusement, de critique à faire, on nous dispensera de discuter le bien ou le mal fondé des trois premières candidatures. Les artistes ne relèvent de nos appréciations que durant les premiers jours de l'exposition.

Mais du moment que le nom de M. Henner a été prononcé, il semble que non seulement le devoir des artistes soit tout tracé, mais encore qu'ils se feront, cette fois, le plus grand tort dans l'opinion publique s'ils ne rendent pas à ce maître l'hommage que la foule même lui rend.

Il y a là une œuvre superbe, un noble et simple caractère d'artiste et de bon ouvrier. Cette année, particulièrement, son exposition est des plus belles. Elle défend les droits de la peinture parmi tant de choses médiocres ou dévoyées.

Ne comprendra-t-on pas que dénier une fois de plus — car ce n'est pas la première fois qu'une telle occasion était offerte — une marque d'unanime respect à cette longue et belle carrière, serait justifier tout ce que l'on dit de la *politique des peintres* ?

Tandis qu'autrement ce sera doublement la médaille d'honneur, car elle honorera, encore plus que Henner lui-même, ceux qui la lui auront donnée.

PARIS. — 15 mars 1897.

Le Salon avant la lettre.

M. Henner n'a pas encore mis la dernière main à l'œuvre qu'il exposera parce que son choix définitif n'est pas fait.

Nous ne croyons pas trop préjuger en disant que trois toiles se disputent l'honneur de ce choix.

1° Une *Madeleine* désolée, pleurant son passé. Elle est couchée et cache sa tête dans ses mains. Superbe, étincelante de lumière, elle est presque nue dans un pan de draperie d'un bleu... ignoré jusqu'ici : un coin de ciel plein de soleil emprisonné.

2° Une autre *Madeleine*, agenouillée, priant avec ferveur. Le même coin de ciel s'enroule autour d'elle. C'est galbeux au possible.

3° Une Femme entièrement nue, debout, vue de face, écartant, des deux mains, sa longue chevelure ardente, comme si elle émergeait d'un astre.

Celle-ci est tellement belle qu'aucune parole ne saurait rendre l'effet magique produit par sa vue. Cette pure et éclairante lumière de forme

humaine a je ne sais quoi de divin. Si M. Henner expose cette beauté de grandeur naturelle, jamais on n'aura rien vu d'aussi beau.

Mais se décidera-t-il? *That is the question.*

GUSTAVE HALLER.

#### SUPPLÉMENT AU PARIS. — Mai 1897.

Nul ne peut savoir ce que M. Henner dépense d'étude, de temps, de science et d'observation pour arriver au ravissement qu'il produit. Et ses œuvres ont l'air à peine touchées!

Une draperie rouge jetée sur l'épaule, Madeleine nous apparait. Des cheveux tout blonds et des yeux bleus. Elle est en pleine possession de sa beauté, c'est la jeune fille éclore dans ses dix-huit ans. De plus, elle est parée des splendides contours et des brillantes couleurs du grand maître dont la puissance ajoute à la nature des attraits surprenants.

Les moyens employés par ce magnifique talent pour arriver aux effets qu'il produit, échappent à l'analyse. C'est le secret suprême; inclinons-nous.

TORPÉDO.

#### NOUVELLE REVUE INTERNATIONALE. — 13 mai 1897.

Mademoiselle Madeleine, ses beaux cheveux en voile sur son épaule de marbre, vient d'éterniser sa beauté en passant sous les pinceaux de Henner.

GUSTAVE HALLER.

#### ESTAFETTE. — 24 avril 1897.

##### Le Salon.

Henner, de son pinceau magique, a fait deux têtes féminines opposées l'une à l'autre.

La brune, aux cheveux châtain, drapée d'une étoffe rouge sur un fond vert. La blonde, aux cheveux d'or, habillée de velours noir sur un fond bleu. Chaque œuvre de M. Henner est un nouveau succès, un nouveau chef-d'œuvre pour enrichir l'avenir. On peut essayer de pasticher agréablement ce maître, on ne parvient pas à l'imiter. A-t-il des secrets à lui? Nul ne le sait, nous croyons que le secret est tout dans le travail constant qui envahit ses jours et hante ses nuits. En tout cas, ce qu'il fait est toujours étourdissant d'éclat et pétri dans un rayon de soleil.

JEHAN DES PALETTES.

##### LE SIÈCLE.

... Allons vite donner un regard aux deux adorables symphonies discrètes et mélodieuses exposées par M. Henner.

Rien n'apaise l'esprit comme la contemplation de ces pages magistrales, joies des yeux, charme du regard, visions délicieuses, qui nous révèlent quels étonnants prodiges, sans souci de l'histoire, ni même d'un sujet, sans prendre la peine de composer une idylle, un artiste de race peut réaliser par la seule magie de son pinceau. Et je sais peu de plaidoyers plus éloquentes en faveur de l'art que cette faculté de pouvoir, sans souci de la vraisemblance, sans s'attarder à la recherche du « plein air », sans se préoccuper beaucoup de la coloration naturelle, ni de la beauté plastique, ouvrir à ceux qui contemplant vos œuvres la porte d'or

d'un monde supérieur, où la pensée flotte indécise comme dans un songe, où l'imagination s'égaré dans une indéfinissable rêverie, à la fois délicate et troublante.

HENRY HAVARD.

... Une douce sensualité s'infiltré dans son œuvre aristocratisée par un souci constant de l'art. Ici, les figures sont exemptes de toute espèce de sentiment. On ne sait jamais ce qu'elles pensent; c'est tout au plus si l'on sait ce qu'elles font. Mais, en tout cas, si la psychologie y manque totalement, elles sont attirantes dans leurs pénombres et leurs solitudes...

Peintre des chairs féminines que son pinceau, sur la toile, caresse avec amour, M. Henner est un adorateur de cet être, ange ou sphinx. Une femme aux longs cheveux blonds épars sur les seins et les épaules, posait devant lui sur l'estrade tendue de rouge qui se dresse au milieu de l'atelier. Tout à coup il se lève, quitte son chevalet, s'approche du modèle et, sans un mot, prend dans ses mains la chevelure dorée, l'embrasse religieusement, puis vient se rasseoir et reprend son travail.

Ses nymphes ont l'attirance de l'insaisissable; la chair appelle le baiser et pourtant elle reste mystérieuse, toujours inapprochée. Elles nous sollicitent et nous fuient. N'est-ce pas tout le secret des éternellement captivantes ?

FÉLICIEN CHAMPSAUR.

PARIS. — 20 mai 1897.

*Portrait de Mademoiselle H. E.*

Sur un fond bleu et s'encadrant de ses longs cheveux dorés, une autre enfant plus grande, plus riche, nous attire de loin par son regard doux, fier et déjà mélancolique.

C'est la *Jeune fille* de M. Henner. Très jeune fille alors, car elle n'a guère qu'une douzaine d'années au plus, malgré sa sérieuse robe de velours noir et son air majestueux.

C'est tout un poème troublant fait de douceur et d'espérance, car la jeunesse c'est l'avenir toujours mystérieux et prometteur.

Rien n'est passionnant comme de suivre dans leur marche ascendante nos grands travailleurs de l'art, de chercher à pénétrer leur pensée, à constater les phases diverses de leur talent.

M. Henner, peintre religieux, interprète des beautés sévères, vient, sans se départir de son austérité, de pousser une pointe dans l'essentiellement gracieux.

TORPÉDO.

PARIS. — 20 mai 1897.

*La Jeune Fille — Portrait de Madeleine M...*

La *Jeune Fille* n'est ni l'*Orpheline* ni *Fabiola*. Elle n'est pas seulement belle, mais *jolie*. Est-elle fille de quelque duchesse ? Nous l'ignorons, mais, en tout cas, c'est une grande dame en herbe. Sa tête attend une couronne. Son image est de celles qui se gravent dans l'esprit de ceux qui les voient et ne peuvent les voir sans les aimer.

Tandis que Madeleine a les cheveux blonds et les yeux bleus. En pleine possession de sa beauté, c'est la jeune fille éclose dans ses dix-huit ans.

TORPÉDO.



NOUVELLE REVUE INTERNATIONALE. — 15 mai 1897.

## Le Salon.

M. Henner expose deux magnifiques portraits de sa grande manière. L'ombre et la lumière s'y rencontrent avec tant de bonheur, que de leur union naît un effet splendide, surprenant, dont l'artiste apporta et remportera l'enchantement sans que nul puisse jamais y atteindre.

Seuls, les regards grossiers peuvent se tromper aux imitations qu'on fait de ce météore.

*Mademoiselle Madeleine M...* les beaux cheveux en voile, et la draperie rouge jetée sur son épaule de marbre vient d'éterniser sa beauté en passant sous les pinceaux d'Henner.

*Mademoiselle H. E...*, qui obtint un si grand succès à l'exposition Volney, se classe dans les grands chefs-d'œuvre du maître. Ses airs de jeune reine, belle comme la jeunesse fleurissant dans le grand art la rendant irrésistible, on la regarde et, sans les gardiens, on ne s'en irait jamais. Le maître est en pleine force et nous tient en réserve bien des ravissements encore.

GUSTAVE HALLER.

PAYS. — 1897.

## Le Salon.

*Portrait de Mademoiselle H. E...*

Semble une jeune reine sous la splendeur de la chevelure. M. Henner a su donner à ce portrait tant de majesté dans l'attitude, tant de suave douceur dans le regard, qu'on reste sous le charme du peintre et du modèle. Nous avons admiré cette œuvre au Cercle Volney, mais elle nous paraît plus belle encore au Palais.

Les moyens employés par ce magique talent pour arriver aux effets qu'il produit échappent à l'analyse. C'est le secret suprême, inclinons-nous.

TORPÉDO.

REVUE DE L'ART ANCIEN ET MODERNE.

## Considérations générales.

J.-J. Henner est une originale physionomie d'artiste ; il ne s'est pas donné pour idéal cet effacement des traits individuels, cette banalité qu'on décore du nom de correction mondaine, et il se console de ne pas ressembler à tout le monde. Comme les maîtres d'autrefois, il a sa légende dans les ateliers ; on répète ses mots, on s'amuse de ses boutades. Il appartient à cette forte race alsacienne, sérieuse, réfléchie, têtue, qui manque à la France comme un facteur de son équilibre mental. Son accent n'est pas un accident lointain qui lui est arrivé dans son enfance et dont il garde la cicatrice ; il est le timbre de sa pensée, il est l'accompagnement nécessaire, sans lequel elle serait inachevée et comme détachée de lui-même. J.-J. Henner tient à la terre et il s'en vante.

J.-J. Henner a une tête puissante qui aurait exercé la sagacité des phrénologues ; le crâne largement développé, comme épanoui dans sa partie antérieure et sur ses faces latérales, est coupé brusquement en arrière par un plan vertical, le front très haut, bombé, mais arrêté aux tempes par deux lignes droites, marque l'entêtement de la volonté patiente... et fait

comprendre l'expression populaire : aborder la difficulté de front ; les yeux vifs, bien enchâssés dans l'arcade sourcilière, dont la flamme s'éteint ou s'allume selon le jeu des paupières mobiles, le nez fort, la bouche large, le bas du visage court, ramassé, achèvent cette figure vivante, contrastée, qui semble élever au-dessus des instincts la pensée qui la domine.

Quand il parle de la nature ou des maîtres de l'art, comme Socrate, il évoque le souvenir de ces statues rustiques des vieux sculpteurs de la Grèce qui, s'entrouvrant, laissaient voir l'image d'un Dieu...

En face de la nature, à laquelle tout peintre en appelle, ce que Henner voit et retient, c'est ce qui répond aux besoins de son imagination, ce sont les éléments de l'œuvre qui lui donnera la réalité de son rêve : le bleu d'un vaste ciel sans nuage dont les vibrations délicates se répètent pâlies dans les transparences d'une eau qui sommeille au creux de la vallée ; le vert profond des pins détachés sur les clartés du soir, les ombres ardentes et rousses des bosquets chauffés tout le jour par le soleil sur la colline. Avec la blancheur argentine ou dorée de la chair buveuse de lumière comme le marbre, plus douce au regard mais dont la vision caressante amollit les cœurs, c'est assez d'éléments pour composer la musique par laquelle la rêverie de ce paysan ajoute à la peinture quelque chose de ce sentiment de l'infini que nous ont révélé les poètes et les symphonistes de l'Allemagne.

Il est épris de la forme humaine, il la trouve assez éloquente, assez expressive pour ce qu'il a à dire : il l'aime pour elle-même avec la passion d'un sculpteur païen.

Il aime le silence du soir, la pureté des ciels sans nuage, le calme des eaux dormantes ; dans ce repos des choses comme un éveil à la conscience, l'épanouissement de la plante humaine en une fleur de beauté...

Henner a été, à ses heures, un bon portraitiste. Dans ce genre difficile, où les maîtres seuls ont excellé, il reste lui-même. Il ne cherche pas l'expression morale par l'analyse réfléchie des traits, il ne joue pas au psychologue, il est peintre et il ne veut pas être autre chose, il arrive au caractère, en construisant le visage, en le refaisant après la nature et comme elle l'a fait. C'est dans cette rencontre directe avec la nature qu'il faut le voir, observateur patient. On prononce volontiers à son propos le nom du Corrège, on oublie qu'il a aimé Holbein, qu'il a été copier, et de main d'ouvrier, le tableau célèbre où son voisin de Bâle a peint sa femme et ses enfants. Il semble qu'il ait été un moment comme hanté par le profil d'Érasme.

Ses plus beaux portraits nous montrent comment il modèle un visage dans sa forme, sans le découper en lignes sèches, par la pleine intelligence de la lumière, de tout ce qu'elle révèle des constructions profondes, de tout ce qui la mêle au frémissement de la chair et comme à la palpitation de la vie...

GABRIEL SÉAILLES.

De son esprit à la lettre elle est œuvre divine ; mais, si elle s'est lentement dégagée des formes imparfaites qui la précèdent et qui sont comme les degrés qui élèvent vers elle ; si elle est au terme du progrès par lequel la vie monte vers la conscience, avec quelle émotion ne devons-nous pas contempler la beauté du corps humain, chef-d'œuvre où se résume l'immense labeur des êtres sans nombre et où s'arrête enfin l'effort séculaire de l'obscur pensée qu'il l'a créé.

GABRIEL SÉAILLES.



LA REVUE DU NORD. — 15 mai 1895.

Aux Deux Salons.

## I

POUR HENNER

Peintre épris des clartés dont s'imprègne la chair,  
 Vieux maître alsacien, honnête et grand Henner,  
 Mai se réveille enfin, l'année est révolue,  
 Et le Salon se rouvre et je vous y salue.  
 Vous ne faibliez point, maître, c'est toujours vous,  
 Toujours votre art si vrai, si puissant et si doux,  
 Et qui, vivante fleur de céleste lumière,  
 Renait toujours si jeune en sa fraîcheur première.  
 Vos deux tableaux nouveaux, certes, ne tiennent pas  
 Beaucoup de place, au grand déballage, là-bas,  
 Dans ce palais-bazar qu'à défont de patrie,  
 L'art, quand vient le printemps, réclame à l'Industrie.  
 C'est justice. Et de loin, à travers la nuit noire,  
 Votre succès fait luire un rayon généreux  
 Au front des travailleurs moins forts ou moins heureux.  
 D'où vient donc que jamais, du haut de leurs estrades,  
 Les Artistes français, vos gentils camarades,  
 Ne vous aient décerné leur Médaille d'honneur?  
 Ne vous jugent-ils pas un assez grand seigneur;  
 Ou, si par dessus vous, dans leurs cérémonies,  
 S'élèvent tous les ans, quantité de génies?  
 Du premier professeur jusqu'au dernier rapin.  
 Ils n'ont donc de regards que pour ce qu'ils ont peint.  
 Ils n'ont donc jamais vu la divine « Androuède » !  
 « Magdeleine au désert » est donc maintenant laide !  
 « Les Baigneuses à la fontaine » maintenant  
 Ont donc perdu pour eux leur charme rayonnant !  
 C'est étrange. Et comment font-ils, vos bons confrères,  
 Pour ne jamais marquer sur leurs itinéraires  
 Vos prés, vos bois, ce cher pays élyséen  
 Quand votre Rêve y règne en roi magicien ?  
 Ils ne savent donc pas que nul depuis Virgile,  
 N'a pétri la beauté d'une plus tendre argile,  
 Et n'a plus doucement évoqué le vallon  
 Où chante la clarté comme un pur violon !  
 Puvis, qu'on traîne à des banquets, Puvis lui-même,  
 Sous le style ample et haut n'a pas ce don suprême ;  
 La vie humaine avec son intense chaleur  
 Qui resplendit par la lumière et la couleur.  
 Ont-ils tous oublié, dans leur bruit éphémère,  
 Un tel œuvre, et qu'enfin l'Alsace est votre mère,  
 Et que vous honorer selon votre valeur,  
 C'est couronner son front pâli par la douleur ?  
 — Ah ! ce qu'on oublie, frères, qu'on s'en souviennent  
 Pour l'exilé du vert Sundgau, que l'on obtienne  
 Les honneurs prodigués à de moins méritants !  
 Par bonheur, il n'est pas trop tard. Mais il est temps.

Si quelques peintres croient aujourd'hui sans vergogne  
 Devoir faire à Berlin leur petite besogne,  
 Puisse au moins l'Art français, vous fêter, libre et fier,  
 Vieux maître alsacien, honnête et grand Henner !

HENNER JEAN-JACQUES, *Membre de l'Institut.*

Ce peintre existe, c'est Jean Henner, le grand maître !  
 Vrai génie éprouvé, dans sa vivante ardeur,  
 De l'idéal, du beau, sondant la profondeur :  
 Au printemps de sa vie, il fit d'abord connaître  
 La grandeur de son âme, en toute sa splendeur,  
 Rendant hommage au seul côté divin de l'être,  
 A la forme, à l'amour ne pouvant jamais naître,  
 Que fécondés par le souffle du créateur.  
 Mais après cet effluve, amant de la jeunesse,  
 La méditation couronnant la sagesse,  
 Vers le monde moral, la sensibilité  
 Précipite son cœur en pleine vie austère  
 D'ascète vers la foi, la douleur, la prière,  
 Et jusqu'au Golgotha, saignante humanité.

## II

Et, ce n'est plus alors qu'un divin sacrifice :  
 Les anges des douleurs, près du cruel supplice,  
 Sont au pied de la croix veillant sur le malheur,  
 Tandis que Magdala trouve au fond du calice,  
 Du désespoir amer l'enivrante saveur,  
 En se frappant le sein avec son dur cilice,  
 Et de ses blonds cheveux, inonde, du Sauveur,  
 Les pieds cloués, saignants, en livide sueur...

\* \* \*

Cependant le jour baisse et, par le crépuscule,  
 Le Calvaire assombri sous le soir qui recule,  
 Laisse à peine entrevoir le gibet ténébreux,  
 Où le supplicié, d'une pâle auréole,  
 Eclaire d'un reflet le triste groupe ombreux,  
 D'où partent des sanglots, mais pas une parole !

## III

— C'est en votre terreur obscure, divins drames !  
 Que le profond Henner s'envole et devient grand,  
 Alors que sa pitié traite les saintes femmes :  
 Elles sont bien à lui ! Car jamais, ni Rembrandt,  
 Ni Prud'hon, n'ont trouvé cet accent enivrant ;  
 Oui, dans cette envolée, en cherchant des dictames,  
 Il rapporte d'en haut le céleste calmant.  
 Le chemin du Calvaire ouvrant celui des âmes,  
 L'homme s'est agrandi dans les saintes douleurs :  
 Plus dans son désespoir, il a versé de pleurs,  
 Sur lui-même, il devient le tendre humanitaire,  
 Entrevoiant que, le vrai génie est l'amour  
 Rêvant d'un autre ciel et d'un plus pur séjour  
 Que le sombre vallon des larmes de la terre.

PARIS. — 2 avril 1898.

*Le Salon avant la Lettre.*

Le don précieux du génie ne marche jamais sans qu'une ombre douce accompagne ses pas pour le préserver des chutes et lui indiquer toujours la route qui monte. Cette ombre adhérente qui se cache derrière sous le triomphe de l'art, c'est le *désir*, le besoin du mieux, de la perfection absolue.

Lorsque, ravi par un chef-d'œuvre, nous croyons qu'on ne peut faire mieux, et que de bonne foi nous le déclarons à l'artiste, lui, flatté, nous remercie poliment, mais *in-petto* se dit : « Je sens moi qu'on peut mieux faire encore et je le *tenterai*. »

Voilà comment il se fait que nous avons, cette année, une superbe toile de M. Henner, membre de l'Institut, *La Femme du Lévitte d'Ephraïm*. L'artiste a recommencé son œuvre pour la parfaire. Cette fois, nous voyons le lévite accoudé sur la table où la victime, lâchement assassinée, resplendit d'une incénarrable beauté. Sa chair, à peine refroidie, est d'une blancheur qu'aucune expression ne peut rendre. Par les beaux jours d'été, les reflets du soleil donnent au ciel de ces blancheurs-là. — Ses formes ondulent fermes et pures, longues, élégantes, nues, depuis les pieds mignons jusqu'à la tête fine, dont l'abondante chevelure rousse ruisselle en dehors de la table. Il semble qu'avant de s'élever une âme s'enroule amoncement autour du corps. L'aspect de cette adorable créature est plus céleste qu'humain.

Le Lévitte, terrible dans sa douleur, est presque effrayant. Tout ce que la jalousie et la fureur concentrée peuvent exprimer, est écrit sur son visage soudainement creusé par la torture morale. On a peur de son désespoir muet. Il va couper en douze morceaux cette merveille qui fut sienne et les envoyer aux douze tribus d'Israël comme un appel à la vengeance.

Avec cette toile sublime, nous avons au Salon le portrait de *Mademoiselle Leroux*, debout, tout en noir, un ruban rouge au corsage, un bracelet sur son gant. D'une ressemblance inouïe, c'est l'image exquise d'une de nos figures les plus intéressantes.

M. Victor Leroux est, on le sait, le peintre des vestales. Son talent, d'une extrême suavité, lui valut de grands succès. Sa fille, Laura Leroux, est peintre aussi, et malgré son extrême jeunesse, déjà médaillée pour ses œuvres gracieuses. Cette enfant, ange du foyer depuis que la mort de l'épouse frappa de deuil la maison, est jolie comme quatre et tout à fait délicieuse de poésie sur le beau portrait que le maître a fait d'elle.

GUSTAVE HALLER.

L'ESTAFETTE. — 6 avril 1898.

*Le Salon en Charrette.*

Nous admirerons au prochain Salon une œuvre magistrale : *La Femme du Lévitte d'Ephraïm*, par M. Henner.

Le Lévitte accoudé sur une table regarde le corps de la victime étendue devant lui. Son visage reflète tous les sentiments par où peut passer un homme, depuis l'amour le plus tendre jusqu'à la haine la plus implacable. On y lit quelque horrible dessein. En effet, il va faire douze parts de ce corps adoré, une pour chaque tribu d'Israël comme appel à la vengeance. Quel contraste que cette face ravagée par la douleur avec cette blanche

morte, vrai type de la troublante beauté que prennent certains corps au moment où l'âme vient de s'envoler et que seuls les pinceaux du grand peintre pouvaient rendre.

Nous avons du même maître le portrait de la jeune et jolie artiste Mademoiselle Leroux, debout, en noir, un simple ruban rouge au corsage.

La ressemblance est parfaite et son genre de beauté admirablement rendu.

JEHAN DES PALETTES.

NOUVELLE REVUE INTERNATIONALE. — 15 avril 1898.

*Le Salon avant le Vernissage.*

Décidément M. Henner monte toujours. Nous avons de lui, pour la deuxième fois, *La Femme du Lévitte d'Ephraïm*. Celle-ci est encore plus belle que la première. Sur une table se trouve étendu, sans vie, son corps d'une éclatante beauté. Elle est morte. Un homme, celui qui fut son mari, est accoudé près d'elle. Rien de plus naturel, de plus pur, de plus digne d'admiration que ce corps de femme. Rien ne peut égaler l'éclatante blancheur de cette chair à peine refroidie par la mort. Devant ce tableau, un double sentiment s'empare de vous pour ne plus vous quitter : la beauté de la victime et la grandeur du crime qu'ont commis ses lâches assassins.

La tête du Lévitte est un mélange frappant de chagrin et de rage. Dans ses yeux creusés, on lit la terrible question qu'il semble se poser : Comment châtier les assassins ? Il coupera ce corps fait d'une suprême beauté et en enverra les morceaux aux tribus d'Israël pour les pousser à la vengeance.

Œuvre sublime ! Mais ce n'est pas tout : M. Henner nous promet pour le Salon un beau portrait : celui de *Mademoiselle Leroux*. Nous connaissons tous l'excellent peintre, M. Hector Leroux, et l'ange de grâce et de sagesse, Mademoiselle Laura Leroux, sa fille. M. Henner l'a faite on ne peut plus ressemblante, c'est-à-dire jolie à ravir, et a mis sur son visage un rayon de grâce et de poésie qui feront admirer le peintre autant que le modèle.

GUSTAVE HALLER.

PAYS. — 2 mai 1898.

Admirons maintenant le *Portrait de Mademoiselle L...*, exécuté par M. Henner, le célèbre lauréat de la médaille d'honneur.

La jeune fille est debout devant un fond bleu qui s'harmonise merveilleusement avec la couleur des chairs. Deux notes claires : l'or d'un bracelet et le rouge d'une fleur piquée au corsage font valoir les beaux tons noirs du costume.

C'est d'une sobriété de ton, d'une puissance extraordinaire.

*La Femme du Lévitte d'Ephraïm*, par M. Henner, peut s'appeler une toile sublime, destinée à rester une des gloires de l'art moderne. La perfection existe dans la couleur adorable des chairs de la femme morte, et aussi dans l'expression terrible de l'homme méditant sa vengeance. Il est accoudé sur la table où la morte respire de sa beauté de rousse aux longs cheveux. Tout à l'heure, il la coupera en douze morceaux pour envoyer aux douze tribus un terrible appel à la vengeance.

CASTIGO.

LA COCARDE. — 8 mai 1898.

Un corps nu illumine la salle de l'éclat de ses chairs. C'est *La Femme du Lévitte d'Ephraïm*, chef-d'œuvre de M. Henner, guetté par la médaille d'honneur.

On voit le Lévitte assis près de la table où la morte respandit d'une inénarrable beauté. La douleur, le désespoir, se lisent sur son visage ; il rêve une vengeance terrible. Ce corps merveilleux sera coupé en douze morceaux puis envoyé aux douze tribus d'Israël pour exciter la haine contre les assassins.

Nous craignons de nous répéter en parlant encore du modelé extraordinaire de vérité, de la couleur brillante, de la souplesse des détails. Il faut admirer les *luisants* de chair, la façon dont la lumière arrive sur la draperie bleue de l'homme,

Du même maître voici le *Portrait de Mademoiselle L...*, debout devant un fond bleu qui s'harmonise merveilleusement avec la couleur des chairs. Deux notes claires : l'or d'un bracelet et le rouge d'une fleur piquée au corsage font valoir les beaux tons noirs du costume.

C'est d'une sobriété de ton, d'une puissance extraordinaire.

HENRI DE CIMAISE.

PAYS. — 15 mai 1898

Arrivons au *Lévitte d'Ephraïm* accoudé sur la table où sa femme morte respandit d'une beauté de rousse. La chair est blanche, éclatante, les formes sont superbes. M. Henner a caressé d'un pinceau génial ce corps adorable, qui sera bientôt coupé en douze morceaux et envoyé aux douze tribus comme un appel à la vengeance. Ainsi l'a décidé le Lévitte, terrible dans sa douleur et dans sa colère contre les assassins.

Chef-d'œuvre à ajouter à une liste déjà longue, cette toile s'impose à l'admiration de tous, par la couleur brillante, le modèle merveilleux, la finesse du détail. Il y a des *luisants* de chair et des jeux de lumière étonnants. La médaille d'honneur votée par acclamations serait à peine la juste récompense de tant de talent.

CASTIGO.

ESTAFETTE. — 15 mai 1898.

*Le Salon (suite).*

Arrivons à l'un des plus grands attraits du Salon de peinture : les toiles de M. Henner.

Le *Portrait de Mademoiselle L...* est tout un poème. La jeune fille, vêtue de noir, avec un bout de fleur rouge à l'encolure, se présente à nous dans une pose simple, la tête légèrement baissée ; l'attitude pensive, elle nous regarde de ses doux yeux profonds et un peu tristes. Le fond est d'un bleu verdâtre très doux. C'est peint par un maître qui connaît l'art de sacrifier les détails, et dans un portrait de femme ne voit qu'une chose : la figure, ce chef-d'œuvre de Dieu où l'âme se reflète, se devine et communique avec nous.

Le second tableau de M. Henner : *Le Lévitte d'Ephraïm et sa Femme morte*, aura certainement le plus de suffrages pour la médaille d'honneur. Cette toile est un véritable chef-d'œuvre exécuté par un maître qui a toute une vie de grand artiste derrière lui. La femme du lévitte est superbe dans sa nudité marmoréenne, calme et saisissante dans



la rigidité de la mort. Les longs cheveux roux pendent le long de la table où repose son corps adorable jusque dans la mort. Le lévite penche sur elle la tête appuyée sur sa main et ne peut détacher d'elle ses regards. Il médite son horrible dessein, mais avant de détruire cette merveille, il la contemple une dernière fois.

La tête de cet homme est belle, sombre et menaçante. Le vêtement d'un beau bleu passé se perd harmonieusement avec le fond. Le bout de draperie jaune fait valoir les chairs lumineuses de la femme. C'est d'une exécution noble et peint dans une belle pâte bien savoureuse.

JEHAN DES PALETTES.

LE SALON DE PARIS. — Mai-juin 1898.

Resplendissante de surhumaine beauté, *La Femme du Lévite d'Ephraïm*, de M. Henner, se montre dans toute sa perfection sous l'éclatante lumière. Rien qu'une draperie jaune d'or touche ce corps divin sur lequel se penche le malheureux lévite fou de désespoir. Son manteau bleu, aux plis profonds, se perd dans le mystère du fond. Bien enveloppé du charme mystique, calme comme l'éternité, ce chef-d'œuvre, belle page de la sainte histoire, restera comme l'une des gloires de l'art moderne.

Tout près, l'image fine et suave de *Mademoiselle Laure Leroux*, toute modeste, debout, dans son costume noir, nous ramène à tout ce que la vie a de plus sympathique, de plus attrayant : la jeunesse. Avec une souplesse de pinceaux toute paternelle, le grand maître a peint avec amour cette chère fille d'un de ses meilleurs amis. Il y a mis tout son immense talent, régal du cœur pour lui, pour nous régal des yeux.

TORPÉDO.

LE TEMPS. — 1<sup>er</sup> juin 1898.

Les médailles d'honneur ont été décernées vendredi dernier, d'un esprit à peu près unanime, à M. Henner pour la peinture, à M. Gardet pour la sculpture, à M. Patricot pour la gravure et l'assentiment favorable du public est venu confirmer le vote des artistes.

Nous avons déjà, dans un précédent article, fait pressentir ce jugement et exprimé le regret que justice ait été rendue si tard à un peintre de la valeur de M. Henner. Dès son retour de la villa Médicis en 1865, il s'affirmait déjà par son envoi de dernière année — une *Suzanne au bain*, aujourd'hui conservée au musée du Luxembourg — comme un artiste d'une rare originalité. Dans les années qui suivirent, il envoya aux Salons une série de tableaux où le sentiment juste de la nature était comme renouvelé dans notre école qui inclinait alors un peu trop vers la manière et l'afféterie. Sans posséder l'enveloppe large et héroïque de Ingres, il montrait dans son interprétation du modèle vivant un dessin d'une fidélité extrêmement scrupuleuse qui nous donnait à comprendre qu'avant d'avoir admiré et aimé les grands Italiens, il s'était incliné avec soumission devant Holbein, dont il allait étudier les chefs-d'œuvre au musée de Bâle alors qu'il n'était encore que petit rapin à Strasbourg en compagnie de Brion, de Schuler et de Jundt. Ce dessin d'une science à toute épreuve, il sut l'animer, le faire vivre, en relever la sévérité par un coloris lumineux, profond, aussi souple, aussi plein que la chair elle-même, d'où se se dégageait un charme pénétrant que l'on n'avait plus subi depuis les chefs-d'œuvre du Corrège ou depuis Prud'hon. Plus tard, le peintre se fit un système de son procédé ; trois tons : noir, blanc, roux,

lui suffirent à produire de merveilleux effets, et l'on se rappelle encore ces belles femmes nues, nonchalamment couchées sur l'herbe à la lisière d'un bois, dont les sombres frondaisons se découpaient sur l'éclat d'un magnifique soleil couchant...

PALLIER.

#### LE TEMPS. — 2 juin

...Et pourquoi me suis-je mis à songer à mon vieil ami Henner, qui ne fait pas entendre de musique derrière ses idylles et qui, dans son atelier de la place Pigalle, n'a pas, je pense, ajouté une tapisserie depuis le temps où j'allais, le dimanche matin, y causer d'art, de littérature — parler de l'Alsace aussi — mais qui a ajouté là, année par année, des chefs-d'œuvre à des chefs-d'œuvre ! Son existence aura été tout à fait le contraire de celle du pauvre et vaillant Munkacsy. Il aura vécu porte close dans ce *studio* dont il faut (ou dont il fallait) savoir le secret pour s'en faire ouvrir la porte. Seulement, quand on l'avait franchie, cette porte, on y faisait — sans parler des toiles du maître — d'agréables rencontres : c'était Bastien-Lepage, montrant à Henner ses premiers essais ; Paul Dubois venant apprendre là l'art de faire des portraits superbes ; Chanzy, jadis rencontré par Henner à Rome, racontant, de sa voix douce et ferme, quelque touchant souvenir de 1870-1871 et Goutzwiller, le vieux professeur de dessin d'Henner, venant serrer la main de son élève. Je n'oublierai jamais ces séances heureuses, qui me semblent de lointaines, d'éternelles matinées de printemps. Et quand je pense que J.-J. Henner a attendu jusqu'aujourd'hui pour obtenir cette médaille d'honneur qu'on lui a votée cette année.

La médaille d'honneur ! Mais il y a vingt ans, il y a trente ans qu'on aurait dû la donner à Henner ! Pourquoi a-t-on fait attendre aussi longtemps un tel hommage à un tel maître ? Peut-être simplement parce que la médaille d'honneur étant comme le couronnement de la carrière d'un artiste, a-t-on pensé (et, en ce cas, on aurait eu raison) que ce robuste maître, resté si jeune en ses admirables poèmes de la chair idéale, pouvait être considéré précisément comme un *jeune*, et ainsi pouvait patienter.

Oh ! il ne s'impatientait pas, J.-J. Henner. Il travaillait. Les médailles d'honneur font plaisir, à la condition qu'on les reçoive sans les envier.

On ferait un volume des éloges prodigués à ce grand maître qui sait inspirer à ses contemporains une profonde estime pour son caractère et un enthousiasme sans limite pour les œuvres dont il enrichit son siècle.

#### FIGARO. — 27 août 1898.

Voici le triomphateur du Salon de l'année.

« Ce que j'admire surtout, disait d'Alembert, ce sont ceux qui doivent tout à leur travail obstiné, à leurs efforts et qui sont les enfants de leurs œuvres ; je ne connais pas de plus beau titre ni de plus bel éloge. »

Henner est fils de cultivateurs alsaciens et s'en vante ; il est demeuré très paysan et sa voix est émue, son œil humide quand il parle de sa brave femme de mère, morte sans avoir eu la joie de le voir célèbre, et de son frère qui assista, radieux, à sa réception à l'Institut.

Henner est demeuré fier de son origine et au cercle de la rue Volney, en 1881, il exposait un merveilleux portrait représentant un ouvrier de la campagne en veste de drap grossier, en casquette. Au-dessous il écrivait crânement : « Mon frère ».



Le grand peintre d'aujourd'hui a gardé les troupeaux dans son enfance, dans ces champs du petit domaine de Bernwiller qu'il possède encore. Ayant appris à lire et à écrire à l'école du village, comment le goût de la peinture lui est-il venu ?

Il raconte parfois que, durant les soirs d'été, sa mère et lui s'asseyaient devant la porte de leur petite maison ; la mère lui tenait la tête appuyée sur les genoux.

« Regarde, petit, lui disait la paysanne, regarde comme c'est beau le ciel du bon Dieu ! Comme ce serait joli de pouvoir retenir un peu de ces lumières du soir.

— Et voilà, ajoute Henner, ma première leçon de peinture. »

Le reste est connu :

Après quelques années d'études au collège de la petite ville d'Altkirch, où il se rendait à pied, faisant deux lieues le matin et deux lieues le soir, il apprend un peu de dessin d'un vieux peintre oublié, à Colmar, reste quelques mois à Strasbourg et arrive enfin à Paris, dans l'atelier Picot, avec trente francs dans sa poche.

Il connut les affres de la misère, les journées sans pain et sans couleurs ; il allait abandonner la partie, quand le département du Haut-Rhin lui alloua une pension de cinq cents francs par an.

Il avait vingt ans.

Quel était son Idéal ?

Voici sa pittoresque et sincère « confession », qui m'arrive de la ferme de Bernwiller :

« Cher monsieur Jean-Bernard,

« Vous m'avez si souvent gâté que, malgré ma répugnance pour toute réclame personnelle, par exception je répondrai en deux mots à votre question.

« Excusez-moi d'être en retard, je suis loin de Paris, à travailler dans ma solitude.

« Mon Idéal à vingt ans !

« Tout jeune, je rêvais à cette situation supérieure : au grand prix de Rome, qui me semble être une de nos plus belles institutions.

« Je rêvais à aider les miens et à rester simple.

« J'exprime bien mal ma pensée, excusez-moi et bien à vous.

« HENNER. »

Mais non, cher maître, votre pensée si sincère est exprimée à merveille et reflète votre nature si droite et votre cœur de grand artiste.

C'est aussi un acharné de vérité et un jour il disait dans un groupe d'amis :

« On ne sait pas peindre la *peau*. Voyez Velasquez ! voyez le Titien ! chacun d'eux peint différemment, mais l'un et l'autre peignent la peau. Ce Christ de Velasquez, il est admirable ! C'est de la peau ! On aurait envie de lui embrasser le ventre ! »

Jules Claretie, qui était là, doit bien se souvenir de ce cri d'un artiste tout vibrant du désir de rendre la douleur au repos. C'était le moment où il commençait les études de son célèbre *Christ au tombeau*, et il écrivait à un de ses amis :

« Vous savez que je fais un *Christ*. Je crois que j'ai dépassé mes moyens ; je ne sais pas comment je vais m'en tirer. — Que de nuits sans sommeil que de journées de découragement ! »

Il s'en tira par un chef-d'œuvre.

JEAN-BERNARD.





# J.-J. LEFEBVRE

JOURNAL DES DÉBATS. — 7 mai 1865.

*Nymphe et Bacchus — Jeune fille endormie.*

M. Lefebvre est aussi un élève de Rome. Il avait envoyé cette année deux très remarquables tableaux : une *Nymphe et Bacchus* et une *Jeune fille endormie*. Nous regrettons vivement de ne pas retrouver au Palais de l'Industrie le premier de ces deux ouvrages, qui nous avait très vivement intéressé à l'exposition de l'École des Beaux-Arts.

La *Jeune fille endormie* que nous retrouvons au Salon est une étude charmante. Couchée sur des coussins rouges, elle est vue de dos. On aperçoit à peine les jambes repliées. Le dessin de ce dos, modelé en pleine lumière, est souple, correct, et d'une extrême élégance, et dénote chez M. Lefebvre, en même temps que beaucoup d'acquis, un sentiment très distingué et très délicat de la forme. M. Lefebvre a encore exposé un tableau de genre représentant le *Pèlerinage au Sacro-Speco*, dans le convent de San Benedetto, près de Subiaco. C'est un ouvrage qui est loin d'avoir l'importance du précédent, mais qui est très bien composé et exécuté avec habileté et délicatesse.

CHARLES CLÉMENT.

DÉBATS. — 5 mai 1866.

*Nymphe et Bacchus.*

Le tableau de M. Lefebvre, *Nymphe et Bacchus*, n'est pas nouveau pour nous; il a déjà été exposé à l'École des Beaux-Arts en 1864.

La *Nymphe* vue de profil et assise sur un pan de rocher, tient, hors de la portée de l'enfant, d'une main un arc, de l'autre un geai qu'elle vient de tuer. Le petit *Bacchus*, le dos appuyé à ses genoux, la tête ren-

versée, le corps cambré, veut avoir l'oiseau, et tend vers lui ses deux bras en le demandant de la voix et du geste.

Le groupe que forment les deux figures est charmant. Les mouvements sont pleins de justesse, de grâce et d'aisance; le galbe de la cuisse droite de la Nymphe est d'un dessin pur et charmant et d'une grande beauté.

Ce tableau est l'œuvre d'un homme de talent et d'avenir.

CHARLES CLÉMENT.

DÉBATS. — 4 mai 1867.

*Pie IX à Saint-Pierre de Rome.*

M. Lefebvre a envoyé *Pie IX à Saint-Pierre de Rome*.

Le pape, vêtu de sa grande robe blanche et bien reconnaissable à sa belle stature et à son expression de bonté et de piété, tient des deux mains le pied vénéré du saint de bronze, qu'il touche de son front. Deux diacres en violet sont agenouillés près de lui; plus loin une petite fille, plus curieuse que recueillie, à genoux derrière le grand candélabre; puis des paysans, l'un prosterné, l'autre se relevant à demi pour voir le Pontife. Tout à gauche, trois figures.

Telle est cette agréable composition, pittoresquement disposée, fine, claire, délicate, dessinée et peinte avec beaucoup de distinction et de vérité.

CHARLES CLÉMENT.

JOURNAL DES DÉBATS. — 9 mai 1868.

*La Femme couchée.*

Parmi les peintres de la nouvelle génération, c'est M. Lefebvre qui occupe le premier rang à l'Exposition de cette année. Son *Etude de Femme* est un très bon morceau de peinture, le meilleur du Salon, sans contredit; un ouvrage plein de sincérité qui emportera tous les suffrages...

C'est une peinture parfaitement saine et menée jusqu'au bout, sans escamotages, sans roueries, sans ficelles, où tout est abordé de front avec la plus absolue franchise. C'est, en un mot, un ouvrage parfaitement honnête et très personnel. J'appuie sur ce point, car c'est l'originalité dans la conception et dans la manière qui manque surtout aux artistes contemporains.

CHARLES CLÉMENT.

FIGARO. — 10 mai 1868.

*La Femme couchée.*

*La Femme couchée* de M. J. Lefebvre est certainement le morceau le plus remarquable de l'Exposition.

On ne saurait trop constater à quel point le corps féminin offre de variété dans la ligne et la conformation.

*La Femme couchée* de M. Jules Lefebvre est une plantureuse gail-larde arrivée à l'heure solennelle de l'embonpoint qui commence et la fait reluire de santé.

Cette absence de tout voile protecteur n'effarouche en quoi que ce soit l'excellente fille qui se sait désirable et sourit gaiement à ceux qui paraissent la désirer.

Peinture audacieuse, pleine de relief et merveilleuse de vérité.  
Ou je serais grandement surpris, ou un véritable peintre nous est né.

HENRI ROCHEFORT.

REVUE DES DEUX-MONDES. — 15 mai 1868.

*La femme couchée.*

Le morceau capital du Salon est la *Femme couchée* de M. Lefebvre. C'est une Parisienne de dix-huit à vingt ans, bien faite, bien portante et nue ou plutôt déshabillée sur un lit de repos couvert d'un châle rouge. Le réalisme contemporain n'a rien produit de plus complet, si je ne me trompe. Bon dessin, facture excellente, couleur chaude.

M. Lefebvre est un artiste non seulement habile, mais tout à fait distingué.

EDMOND ABOUT.

DÉBATS. — 21 mai 1869.

*Jeune fille au bouquet de violettes.*

M. Jules Lefebvre expose une jeune femme vêtue de noir avec un bouquet de violettes à la ceinture, les deux mains réunies sur les genoux, assise dans un fauteuil jaune, tout cela se détachant sur un fond rouge.

Le dessin est précis, très élégant; l'exécution simple, fine, excellente.

CHARLES CLÉMENT.

DÉBATS. — 12 mai 1870.

*La Vérité au fond de son puits.*

M. Lefebvre a représenté la *Vérité au fond de son puits*. C'est une jeune femme debout, vue de face, portant sur la jambe gauche, la jambe droite repliée, tenant d'une main la corde du puits, de l'autre, élevée, son miroir qui rayonne. L'attitude a une simplicité et une grandeur incontestables...

Les cuisses, la hanche gauche, la gorge, le ventre sont modelés avec une précision, une fermeté, une finesse digne d'éloges.

CHARLES CLÉMENT.

FIGARO. — 17 mai 1872.

*La Cigale.*

La *Cigale* de M. J. Lefebvre est très gracieuse et la tête encadrée d'une abondante chevelure noire, fort jolie. La peinture est élégante : le dessin a une grâce qui séduit.

L'avenir de M. J. Lefebvre est semé de roses. Il a choisi un art qui mène à la popularité en même temps qu'aux grandeurs.

ALBERT WOLFF.

REVUE DES DEUX-MONDES. — 15 mai 1874.

*Portrait du prince impérial.*

M. Lefebvre est un portraitiste sérieux qui ne s'arrête pas aux apparences et qui creuse son sujet jusqu'au fond.



Dans le *Portrait du prince Impérial*, il a dépensé de grandes qualités de sincérité élégante, de dessin exact, fin et serré.

DUVERGIER DE HAURANNE.

FIGARO. — 23 mai 1878.

*Mignon.*

La *Mignon* de M. Jules Lefebvre, sa mandoline à la main et regardant la mer, est d'un galbe fin et délicat; l'oranger doit fleurir partout pour cette aimable enfant; elle n'a pas besoin de regretter l'Italie.

LOUIS ENAULT.

FIGARO. — 11 mai 1879.

*Diane surprise.*

La *Diane surprise* de M. Lefebvre est un morceau de choix, le plus important du peintre.

Le nu est un art dans lequel il n'est pas permis de tricher; il faut payer comptant. Cette page fait le plus grand honneur à M. Lefebvre et je ne serais point surpris que la médaille d'honneur lui fût décernée.

ALBERT WOLFF.

TEMPS. — 13 mai 1883.

*Psyché.*

Les œuvres de M. Jules Lefebvre nous sont chères. Le maître a la plus belle aversion du monde pour tout ce qui est banal; nul n'a plus de goût que lui: c'est absolument un raffiné.

Il a représenté cette fois la jeune *Psyché*, à l'heure où, revenant de l'enfer, elle a reçu de Proserpine le coffret mystérieux. Assise sur un rocher et complètement nue, elle tient des deux mains sa petite boîte, et, absorbée par une pensée inquiète, elle attend le batelier qui lui fera traverser le fleuve noir. Au fond, des ombres revêtues de longs suaires, voltigent au milieu des brumes. *Psyché* a de la jeunesse et de la grâce; elle est délicatement modelée.

PAUL MANTZ.

TEMPS. — 11 mai 1884.

*L'Aurore.*

Dans *L'Aurore* de M. J. Lefebvre la figure est d'un heureux mouvement et présente dans le jeu des courbes un balancement bien rhymé, une agréable et fine découpe. Les colorations, volontairement pâlies, sont remarquables. Une forme légère, une femme monte dans l'air tenant de ses bras élevés un voile d'un bleu pâle. Cette gaze flotte au-dessus de sa tête; elle passe derrière son corps et elle prolonge la ligne jusqu'au bas du cadre.

PAUL MANTZ.

REVUE DES DEUX-MONDES. — 1<sup>er</sup> juin 1884.

*L'Aurore.*

Encore ensommeillée et déjà enivrée d'air et de lumière, *L'Aurore* de M. Jules Lefebvre s'élève nue du milieu des eaux; un voile céruléen,

fluide comme le brouillard du matin, flotte autour d'elle. La tête renversée sur le bras gauche, le sein faisant saillie, le buste cambré, la jambe droite tombante et gracieusement infléchie en arc, la jambe gauche à demi repliée, le genou en avant, cette figure présente dans son ensemble un mouvement sinueux d'une grâce infinie et pourrait confirmer la théorie d'Hogarth que la ligne serpentine est la ligne de beauté. L'exécution est des plus intéressantes à étudier. Malgré la netteté du contour et la précision délicate du modelé, la figure est si légère et si enveloppée d'atmosphère, qu'on a vraiment l'illusion qu'elle se soutient dans l'espace. Quant à la couleur, on dirait que M. Jules Lefebvre a pris pour palette ces nuages vaporeux de l'aube où l'azur se mêle aux roses.

H. HOUSSAYE.

TEMPS. — 7 juin 1885.

*Laure.*

La *Laure* de M. J. Lefebvre est un joli profil féminin que nous classons parmi les portraits, faute de trouver une place meilleure à cette belle liseuse dont le jeune visage est savamment dessiné.

PAUL MANTZ.

FIGARO. — 30 avril 1886.

*Portraits de Madame T... et de Madame G...*

M. J. Lefebvre expose un grand portrait de femme d'une distinction véritable. Artiste consciencieux et délicat, M. Lefebvre n'est jamais banal et c'est là une qualité rare.

ALBERT WOLFF.

REVUE DES DEUX-MONDES.

*Portraits de Madame T... et de Madame G...*

Quant à M. J. Lefebvre dont le talent fait de patience et de conscience grandit régulièrement avec une conviction exemplaire par la réflexion et par la volonté, il n'était pas encore arrivé à donner à ses portraits l'autorité du style qui nous arrête cette fois devant eux.

L'un, celui de *Madame T.*, représente une jeune femme blonde, en noir, debout, d'une distinction un peu triste et d'une simplicité délicate.

L'autre, celui de *Madame G.*, nous montre une dame plus âgée en robe bleue, décolletée à mi corps et assise. Ce dernier montre, dans l'analyse résolue de la physionomie, dans l'exécution serrée, libre, savoureuse des carnations et des vêtements une sûreté d'œil, d'esprit et de main qui assignent aujourd'hui à M. Lefebvre un rang hors ligne parmi nos portraitistes.

GEORGES LAFENESTRE.

TEMPS. — 30 mai 1886.

*Portraits de Madame T... et de Madame G...*

M. J. Lefebvre est toujours le dessinateur qui ne se trompe pas et il a mis dans ses deux *portraits de femme* une hauteaine élégance.

PAUL MANTZ.

FIGARO. — 30 mai 1886.

*Portraits de Madame T... et de Madame G...*

Les peintres ont voté la médaille d'honneur à M. J. Lefebvre qui heureusement est encore parmi nous pour jouir de son succès.

Son grand portrait est une œuvre très distinguée, mais toute la carrière de l'artiste commande le respect et la sympathie. Il est un des derniers parmi les hommes encore jeunes qui poursuivent un art sincère sans chercher à arrêter les passants par des excentricités voulues ou des jongleries combinées pour éblouir la masse et non pour satisfaire le délicat.

La profonde estime dont M. Lefebvre jouit parmi ses camarades est le couronnement d'une carrière déjà longue et remplie par les plus intéressants travaux parmi lesquels il suffit de citer sa *Madeleine*, sa *Vérité*, sa *Pandore*, œuvres dans lesquelles on découvre sans peine l'artiste qui réfléchit et qui sait. De plus, le portrait de M. J. Lefebvre apporté à tous les salons une note particulièrement distinguée.

ALBERT WOLFF.

TEMPS. — 5 juin 1887.

*Morning-Glory.*

M. Jules Lefebvre a groupé un frère et une sœur, deux enfants d'apparence aristocratique. L'œuvre très caressée, quant à l'exécution elle est pleine d'élégance. M. Jules Lefebvre expose en même temps une figure un peu chimérique qu'il intitule *Morning-Glory*. C'est l'image, moins peinte que rêvée, d'une jeune fille qui se promène dans les blés et qui emmène des liserons à sa chevelure blonde... il y a dans cette vision printanière une parfaite délicatesse. L'auteur y combine le raffinement avec l'impossible.

PAUL MANTZ.

FIGARO. — 30 avril 1889.

*Liseuse — Portrait de Madame B...*

Et voici M. Jules Lefebvre avec une *Liseuse* et plus loin avec le *Portrait de Madame B...*, deux œuvres où la plus belle sincérité est soutenue par une facture élégante, une coloration discrète. Je voudrais bien savoir qui, depuis la mort de Cabanel, pourrait donner, au même degré que M. Lefebvre, ce cachet de distinction à une femme du monde?

ALBERT WOLFF.

FIGARO. — 30 avril 1890.

*Lady Godiva.*

Un grand tableau de M. Jules Lefebvre : c'est une anecdote anglaise. *Lady Godiva*, la plus chaste des femmes se promène nue dans la ville, parce que son mari a juré qu'il ne lèverait l'impôt écrasant sous lequel succombent les habitants tant qu'il n'aurait pas vu ce miracle. La rue est déserte, toutes les fenêtres sont closes par respect pour cette pudeur qui se sacrifie. D'un joli sentiment, d'une couleur discrète, cette œuvre

charmante s'impose non seulement par la science accomplie mais encore par un goût rare.

Ailleurs M. Lefebvre expose un des plus beaux portraits d'homme du Salon, un des plus beaux qui y aient paru depuis longtemps.

ALBERT WOLFF.

TEMPS. — 4 mai 1890.

*Lady Godiva.*

*Lady Godiva* est nue sur un cheval blanc qu'une vieille femme conduit par la longe. Toutes les fenêtres sont hermétiquement fermées : mais la chaste Lady n'est pas accoutumée de montrer en plein jour ses blancheurs anglo-saxonnes, et elle souffre de se voir aussi peu vêtue dans sa bonne ville de Coventry.

Elle est prise d'une sorte de remords pudique, elle a peur de son dévouement et de sa nudité, et cependant elle ira jusqu'au bout. Cette charmante figure féminine est une des plus heureuses créations de M. Jules Lefebvre.

PAUL MANTZ.

REVUE DES DEUX-MONDES. — 15 mai 1890.

*Lady Godiva.*

M. J. Lefebvre a obtenu un effet juste et saisissant avec son grand tableau de *Lady Godiva*.

Les personnages qui descendent de face, sur le premier plan, Lady Godiva assise sur un cheval blanc et sa suivante qui même le cheval par la bride, forment un groupe expressif et bien rythmé. C'est surtout dans la figure de la châtelaine blonde, aux carnations fines et tendres, noblement confuse, cachant ses seins sous ses bras croisés que M. J. Lefebvre a montré sa science et sa conscience de dessinateur attentif, son sentiment délicat et élevé de la beauté féminine.

GEORGES LAFENESTRE.

PAYS. — 18 mars 1895.

*Lady Godiva.*

*Lady Godiva.* — « C'était la femme de Lœfric, comte de Coventry ; timide comme un agneau, douce comme une colombe. Sa chasteté était sans tâche et sa pudeur scrupuleuse. Un jour que les habitants de Coventry suppliaient le comte Lœfric de lever les impôts accablants qui les plongeaient depuis longtemps dans la misère, elle intercédait pour eux : « De par Dieu, s'écria le dur guerrier, je ne remettrai aucun des impôts « que vous ne vous alliez promener à cheval, nue comme l'enfant qui « vient de naître, d'un bout à l'autre de la ville. »

Il pensait ainsi émettre une condition impossible. Lady Godiva l'accepta : « Je ferai ce que vous dites, répliqua-t-elle, s'il le faut pour sauver ces pauvres gens. » Lœfric, très marri de son imprudence, ordonna que le jour de son épreuve on ne mit pas le pied dans la rue, qu'aucun œil ne s'y abaissât mais que tous restassent dedans, portes

closes et fenêtres barrées, et que quiconque hasarderait sur sa femme un regard indiscret serait puni de mort. »

Il faut voir comme c'est rendu, compris ! Comme le vassal qui conduit le cheval s'en va tête baissée, de crainte de ne rien voir ! — Comme le fond et l'air même sont bien seuls !

La femme, cette fleur de chair pure, les paupières baissées, les mains réunies sur sa poitrine, semble si réfugiée dans son âme qu'un voile de chasteté sanctifie sa nudité.

TORPÉDO.

FIGARO. — 30 avril 1891.

*Portrait — Diane.*

Les deux œuvres, de petite dimension, de M. Jules Lefebvre, un *Portrait* et *Diane*, suffisent à donner à la salle sa part d'éclat dans l'ensemble.

ALBERT WOLFF.

REVUE DES DEUX-MONDES. — 15 mai 1891.

*Nymphe chasseresse.*

La *Nymphe chasseresse* de M. Jules Lefebvre est une des figures les plus heureuses dans sa svelte élégance que ce maître scrupuleux ait jamais dessinées. Toute la partie supérieure notamment est excellente.

GEORGES LAFENESTRE.

TEMPS. — 17 mai 1891.

*Nymphe chasseresse.*

La *Nymphe chasseresse* de M. Jules Lefebvre est jeune, debout, la tête tournée de profil, le pied gauche posé sur une bêche qu'elle a percée d'une flèche cruelle. L'ensemble est élégant et d'une jolie sveltesse.

PAUL MANTZ.

PAYS. — 11 février 1895.

Exposition du Cercle de l'Union artistique.

*Portraits de Madame D. S. et Mademoiselle S. G.*

Sur un fond gris verdâtre voici *Madame D. S.* avec son manteau noir doublé de satin blanc et sa robe noire gaie ; épanouie comme une heureuse de la terre, et spirituelle comme si elle n'était pas assez riche pour se passer d'esprit. Très bien peinte, très soignée par M. J. Lefebvre qui s'est à plaisir joué de la grande difficulté d'un bras en raccourci. Puis, toute simple, avec sa robe bleue et sa ceinture noire, la jolie *Mademoiselle S. G.* assise à l'aise comme chez elle, de côté, sur une chaise. Elle sort, fraîche et séduisante, des pinceaux de M. J. Lefebvre.

Une femme est agenouillée priant pour son enfant sous l'œil attendri de deux paysans. Des saints de pierre l'écoutent, entourant le christ mort sous des fleurs. Elle est venue en pèlerinage implorer Dieu pour son enfant et le public pour son peintre.

TORPÉDO.



LE VOLTAIRE. — 30 mai 1894.

*Portraits de M. Clerc et de Mademoiselle G. M.*

On sait combien, depuis quelques années, M. Lefebvre a grandi comme portraitiste, et cela dans une école contemporaine qui pour les portraits, quoi qu'on en dise, défie tous les siècles passés.

M. J. Lefebvre n'a pas une manière à lui, chaque étude entraîne pour lui un faire nouveau. Rien de pareil dans la nature, pas même deux feuilles du même arbre. Donc, pas deux images semblables. M. Lefebvre prenant pour règle cette grande loi a trouvé logique que pas un de ses portraits ne ressemble à un autre. A chaque image nouvelle, c'est donc un nouvel artiste que nous voyons apparaître dans le talent de M. J. Lefebvre, et cela sans aucune préoccupation de mode ou de ficelles. C'est aussi savant que naïvement rendu. En un mot il cherche à atteindre ce suprême résultat : « se faire miroir » reproduire la nature. C'est avec cette pensée que le *Portrait-buste de M. Clerc*, si spirituel et si parlant a été peint, et que *Mademoiselle G. M.* est représentée brune souriante dans sa robe blanche sur laquelle roule un boa de renard bleu.

GUSTAVE HALLER.

LE PAYS. — 30 avril 1894.

Le Salon.

*Portraits de M. Clerc et de Mademoiselle G. M...*

M. J. Lefebvre, par ses deux beaux envois aussi séduisants l'un que l'autre, où le maître montre que les grands portraitistes n'ont pas une manière, mais varient leur procédé avec chaque modèle, d'après l'inspiration qu'ils en reçoivent. Voyez le *Portrait de Mademoiselle G. M.* et celui de *M. Clerc*. Tous les deux aussi vivants, aussi vrais, et pourtant quelle différence de facies. D'un côté la force virile ; de l'autre la grâce et la beauté, c'est complet comme résultat.

TORPÉDO.

ÉVÈNEMENT. — 1<sup>er</sup> mai 1895.

Le Salon des Champs-Élysées.

*Violetta — Portrait de la baronne M. G...*

*Violetta*, la délicieuse jeune fille rousse aux cils d'or, se dresse dans l'angle, si attrayante que vous allez droit à elle.

Ces œuvres de professeur poussées jusqu'à l'extinction de l'étude sont mets de délicats.

Tout est ravissant, jusqu'aux moindres détails.

Jamais on ne vit violettes aussi bien faites que celles mises au corsage de cette enchanteresse enfantée par M. J. Lefebvre.

Madame la baronne M. G. assise sur un canapé Louis XVI se détache en vigueur sur un fond de même style d'une vérité outreucidante. La soie, légèrement fanée, semble tapisser réellement. La dame de haute distinction est simple dans son maintien, dans sa robe sombre, rehaussée d'une fine draperie blanche. Elle est spirituelle, d'un abord aimable et si Dieu l'a faite aussi jolie que l'a peinte M. J. Lefebvre, elle n'a pas à se plaindre du Créateur.

GUSTAVE HALLER.



LE PAYS (*Supplément du journal*). — Mai 1895.

*Violetta — Portrait de la baronne M. G...*

Ici un clou : *Violetta*, la ravissante jeune fille rousse, drapée de noir, par M. J. Lefebvre. L'épiderme de la peau, les mains, les cils, tout jusqu'au bouquet de violettes est d'un fini doux parfait.

Nous trouvons encore de M. J. Lefebvre, le portrait captivant de Madame la baronne M. G., dans sa robe de teinte sombre, ornée d'une légère draperie à crêneaux de guipure. Elle laisse glisser sur ses épaules fines son écharge de satin. Quelle grâce naturelle, quelle aimable beauté ! Le fond Louis XVI est absolument étonnant. L'ensemble, original par sa vérité même, est des plus attrayants. C'est un vrai chef-d'œuvre.

TORPÉDO.

PAYS. — 23 mars 1896.

*Portrait de Mademoiselle C...*

C'est un portrait de jeune fille en blanc qu'expose M. J. Lefebvre. La tête haute, le regard perdu, cette image charmante est bien l'apparence d'une âme attractive aussi pure, aussi douce que sont souples et ténus les pinceaux du maître toujours grandissant.

Il a des visions inénarrables que seul il sait expliquer.

M. J. Lefebvre exposera peut-être, mais ce n'est pas encore certain le plafond qu'il destine à la Cour de Cassation : *La Vérité faisant la lumière* et pour se découvrir au monde jetant son voile couleur d'atmosphère.

TORPÉDO.

ESTAFETTE. — 8 et 9 avril 1896.

Avant le Salon.

*Portrait de Mademoiselle C...*

Un portrait de jeune fille, assise sur un fauteuil blanc, vêtue de blanc, d'une délicatesse de touche extraordinaire, avec des suavités de modelé, des transparences d'âme dont le maître possède le secret. Belle, noble, en même temps aimable et douce, voilà quelle charmeuse il nous présente. Nous signalons aux observateurs attentifs le raccourci du coude. Aurons-nous de M. J. Lefebvre le plafond destiné à la Cour de Cassation ? Nous l'espérons.

*La Vérité faisant la Lumière* sur le globe où elle arrive en déchirant ses voiles. Un génie armé d'une branche d'olivier la proclame au monde, et deux jeunes filles lui présentant les tables de la loi.

Œuvre simple et grandiose comme le talent du maître.

GUSTAVE HALLER.

L'ÉVÈNEMENT. — 12 mai 1896.

Le Salon.

*Portrait de Mademoiselle C...*

Il y a des attroupements devant le portrait de jeune fille exposé par M. J. Lefebvre, *Mademoiselle C...* apparition blanche, éthérée, vapo-

reuse, dans une atmosphère virginale. Ses yeux doux et pénétrants semblent deux étoiles du matin dans une aurore de printemps.

JEAN DES PALETTES.

L'ESTAFETTE. — 23 mai 1896.

Le Salon.

*Portrait de Mademoiselle C...*

Sur un fauteuil antique, bien assise à son aise et tournant vers nous sa jolie tête, *Mademoiselle C...* fait rêver.

On ne sait quoi d'indéfinissable est au fond de ses yeux, couleur de mer; son regard a des fiertés de reine et des douceurs d'enfant. En avril, la fleur d'amandier a de ces airs-là.

Quand une jeune femme passe sous les pinceaux de M. J. Lefebvre, c'est comme si elle traversait un rayon où elle s'illumine d'une beauté nouvelle. Cette apparence réelle d'une âme très pure dans la silhouette fine, mais décidée, qui fixe les images du grand artiste a quelque chose de fluide et de presque surnaturel.

GUSTAVE HALLER.

PAYS (*Supplément du*). — Mai, juin 1896.

*Portrait de Mademoiselle C...*

Les portraits de jeune fille par M. J. Lefebvre sont plutôt des apparitions que des peintures. C'est aperçu, deviné. C'est vu, tout aussitôt montré, allant du regard du peintre au regard de tous sans hésitation aucune. C'est la pensée qui vit dans une enveloppe de grâce, de beauté virginale, toute majestueuse dans son ingénuité : la femme qui s'ignore parce qu'elle est encore ange.

Mais regardez vous-même le *Portrait de Mademoiselle C...* et vous en saurez plus long là-dessus que tout ce que notre piètre éloquence essaierait en vain de vous expliquer. Ce qu'il y a de certain c'est que seul Lefebvre a le secret de ses images exquises.

TORPÉDO.

PAYS. — 10 février 1896.

*Portrait de Madame L. G.*

M. Lefebvre incline décidément aux suavités, au fin du fin, — comme un professeur qui comprend son sacerdoce. Matière à étude pour les peintres, plaisir pour le public, tout le monde a son compte à sa nouvelle manière.

Sur un fond vert, *Madame L. G...* se profile. Sa robe noire a pour intermédiaire entre elle et la blancheur de sa poitrine une gaze noire aérienne retenue par une seule grosse perle. C'est infiniment délicieux.

TORPÉDO.

PAYS. — 15 février 1897.

Exposition de l'Union artistique.

*Laurina.*

Elle est blonde avec le profil idéal de la femme qui rêve aux yeux bleus, aux cils lumineux. Tout chargé de broderies, son petit bonnet d'enfant est retenu par une couronne de lauriers d'or. Son beau cou émergeant d'une chemisette blanche, porte haut sa tête fière et douce.

Qui est-ce ? ne dirait-on pas la fille de deux âmes ? Le résultat d'un baiser amoureux se rencontrant outre-tombe ? dans les régions de l'éternité ? Laure et Pétrarque, par exemple ? Demandez au Dante qui passait par là... parcourant son paradis. « Mais oui », répond le poète, c'est en effet *Laurina* la fille de Laure et de Pétrarque.

TORPÉDO.

PARIS. — 1<sup>er</sup> avril 1897.

Le Salon avant la Lettre.

*Portraits du Comte B. de C... et de Mademoiselle B...*

M. J. Lefebvre expose deux portraits : l'un en pied, l'autre jusqu'aux genoux. Celui-ci représente *Mademoiselle B...*, en robe de satin blanc, avec draperie de tulle retenue au corsage par une rose. Une fleur semblable se retrouve dans les cheveux châtain, disposés en bandeaux courts.

La jeune fille est presque de profil, elle tient un éventail de plumes blanches. Elle est bien assise sur un beau canapé Louis XVI, dont les ors sombres ne crient pas. Un petit espace de la partie cannée s'aperçoit entre les coussins moelleusement groupés. Cela rompt avec grâce la monotonie des tons fondus. Une écharpe jetée sur la droite se mouve-ment sans fracas sous le coude de la jeune fille.

Bien vrai, très serré de dessin, sans dureté, respectueux de couleurs, voilà le *faire* de M. J. Lefebvre. A force d'étude, de science, il arrive au *simple*, ce qui est excessivement difficile, on ne le croirait pas. Cette simplicité qui donne une exquise noblesse au talent du maître marque ses œuvres au coin du grandiose et les distingue entres toutes.

Il sait parer les femmes, qu'il traite religieusement, d'une dignité féminine toute particulière.

*Mademoiselle B...*, belle et pensive comme la jeunesse sérieuse est encore un enfant avec son doux sourire, elle sera l'épouse de demain, mais ne s'en doute pas. C'est le printemps en fleur qu'un bel été doit suivre. Son âme transperce sa charmante enveloppe qu'elle poétise. C'est l'innocente préface d'un livre saint.

L'œuvre est d'une suavité infinie. Elle est *simple*.

Quand cette grande puissance de simplicité qui est le propre de M. J. Lefebvre s'applique au genre masculin, elle lui donne une majesté tout imposante.

Nous ne prétendons pas ici enlever à M. le comte de C... rien du cachet de distinction qui lui est personnel, conséquence de ses origines, mais il est bien évident que le maître donne au portrait qu'il nous montre une dignité telle que rien ne la saurait dépasser. Cela sans aucun rehaut de décor, ni de costume à effet.

Sur un fond de rideau très calme, le jeune homme est debout, sa main qui est gantée se pose sur une hanche, écartant un pardessus doublé d'une ample fourrure de zibeline.

Sa redingote est boutonnée. Il faut bien avouer qu'il n'y a, dans tout ceci, que choses ingrates à peindre, si ce n'est le modèle lui-même. Eh bien! l'artiste a traité l'ensemble du vêtement avec une telle habileté qu'il nous réconcilie avec le costume moderne. L'ampleur des mouvements et le naturel de la pose enlèvent à ce costume toute sa rigidité et l'imposent. Le comte, grand, élégant, très joli garçon, a l'air doux, spirituel, et semble fait pour le commandement. Ses yeux bleus, très éclairants, rayonnent par ses épais cils blonds, qu'ils rendent lumineux. Le regard est attractif et *maîtrisant*. Sa chevelure, couleur de blé mûr, aurole bien le visage, très régulier de forme.

*M. le comte de C...* a vraiment grand air, mais sous les pinceaux de M. Lefebvre il a pris une véritable majesté.

ESTAFETTE. — 21 et 22 avril 1897.

Salon de 1897.

*Portraits de M. le comte B. de C... et de Mademoiselle B...*

M. J. Lefebvre fait connaître à tous les traits du *Comte B. de C...* connu seulement de l'élite de la société.

Le représentant de cette vieille famille provençale est jeune, blond, avec des yeux bleus, sa taille est bien prise dans une redingote gris ardoise, boutonnée sous une pelisse de fourrure entr'ouverte. Sa grande élégance et le talent de M. Lefebvre forment un ensemble parfait. Ce magnifique portrait fera bien dans le splendide hôtel de l'avenue du Bois. Le dessin est ferme, la couleur vraie; le grand artiste s'est surpassé.

Avec *Mademoiselle B...*, il s'est dédommagé du costume masculin en peignant avec brio, robe de satin blanc, draperie de table, éventail de plumes.

La belle jeune fille est assise sur les moelleux coussins d'un canapé Louis XVI.

JEAN DES PALETTES.

PARIS (*Supplément du*). — Mai 1897.

*Portraits de M. le comte B. de C... et de Mademoiselle B...*

M. Jules Lefebvre a fait un superbe portrait du *Comte B. de C...* debout, la main sur la hanche, vêtu d'une redingote boutonnée et d'un pardessus doublé de zibeline. Le jeune homme blond aux yeux bleus, a l'air spirituel, doux et pourtant majestueux. Il fallait un artiste de grand talent pour donner cette impression au portrait du personnage en costume moderne. Mais les pinceaux de M. J. Lefebvre font miracle et savent toujours donner à ses portraits le charme de l'allure et de la distinction.

Comme elle est simple et belle sur son fond d'étoffe ancienne, *Mademoiselle B...* peinte par M. J. Lefebvre! Quelle majesté dans l'art! quelle pureté de lignes! Et comme le satin blanc est fait! et le tulle, et cette robe... et tout. Vraiment cet artiste a le don spécial de peindre les filles de race avec une noblesse toute particulière.

TORPÉDO.

L'ÉVÉNEMENT. — 20 mars 1896.

*Divers Sujets.*

La Vérité, armée de son miroir, déchire l'atmosphère terrestre qui la voilait de bleu, et met enfin pied sur notre globe faisant tout à coup la lumière. Le génie de la paix l'annonce au monde, et la jeunesse, sous la forme de deux belles adolescentes, lui présente les tables de la loi.

Ce superbe plafond, encore inachevé, sera-t-il terminé pour le Salon ? En tout cas nous aurons une grande jeune fille, faite de beauté, d'innocence et des transparences d'âme que M. J. Lefebvre recèle dans ses pinceaux délicats et fins. Elle porte haut la tête, sans fierté; son regard, les vêtements qui l'enveloppent, l'air qu'elle respire, tout est d'une exquise virginité.

JEHAN DES PALETTES.

PARIS. — 2 avril 1898.

*Le Salon avant la Lettre.*

M. Jules Lefebvre exposera le portrait de *Madame veuve Postma*, à la chevelure un peu argentée; elle est vue de face sur un fond rouge, et assise les deux mains posées sur ses genoux. Madame Postma a, dans sa douceur sérieuse et un peu mélancolique, un charme tout mystérieux. — La grande vérité que M. Lefebvre détient sur sa palette a l'art de peindre l'âme avec le visage.

GUSTAVE HALLER.

ESTAFETTE. — 6 avril 1898.

*Salon en Charette.*

Le maître portraitiste Jules Lefebvre exposera l'image de *Madame veuve Postma*, assise, nous regardant bien de face et se détachant sur un fond rouge. Elle est en deuil. Ses cheveux sont d'un gris doux. Elle a la figure empreinte d'une sorte de mélancolie toute sympathique.

Personne ne fait mieux deviner le caractère du modèle que M. Jules Lefebvre, dont les pinceaux précis et incisifs vont jusqu'à l'âme.

JEHAN DES PALETTES.

NOUVELLE REVUE INTERNATIONALE. — 15 avril 1898.

*Le Salon avant le Vernissage.*

M. Lefebvre exposera cette année le beau portrait de *Madame Postma*. Le fond rouge du tableau fait admirablement ressortir les traits de Madame Postma, empreints d'une douce mélancolie. Ses yeux sont rêveurs et spirituels; son front est très pur sous ses cheveux légèrement gris. Le maître sait peindre aussi bien la pensée que le visage de ses personnages. C'est un très beau morceau de peinture.

GUSTAVE HALLER.

PAYS. — 15 mai 1898.

*Le Portrait de M. le Comte de Kerchove serré dans sa redingote*



noire et assis devant un fond de couleur grise, prouve encore le talent immense de M. Lefebvre.

On admire le fini des détails qui augmente la beauté de l'ensemble au lieu de lui nuire, comme cela arrive trop souvent. La couleur vraie donne à l'œuvre déjà si complète l'impression absolue de la nature.

CASTIGO.

PAYS. — 15 mai 1898.

*M. J. Lefebvre.*

*Portrait de Madame veuve Postma*, assise de face devant un fond de couleur rouge qui contraste avec le noir des vêtements de deuil. Le visage a, sous les cheveux gris, un caractère ineffable de douce mélancolie.

Modélé hardi, facture juste et vraie. On admire toujours davantage dans les œuvres du maître portraitiste, la couleur brillante, la grande finesse du détail.

CASTIGO.

ESTAFETTE. — 24 mai 1898.

*Le Salon.*

M. Lefebvre, le grand portraitiste, au talent ferme et consciencieux, a dans cette salle (salle xvi), deux très bons portraits. Celui de *M. le Comte de Kerchove de Deuterghem*, semble sortir de son cadre, tellement il est vivant. Le fond gris verdâtre est bien à son plan et les raccourcis sont des plus savants.

Le *Portrait de Madame veuve Postma* se détache admirablement aussi avec ses noirs vigoureux sur un fond rouge et doit être d'une ressemblance parfaite. La physionomie est étudiée dans ses moindres détails. C'est le triomphe du fini.

JEHAN DES PALETTES.

LA COCARDE. — 28 mai 1898.

Encore un succès pour M. Lefebvre : *Portrait de Madame Postma* en vêtements de deuil tranchant sur le fond rouge. On connaît la façon hardie et précise dont le maître sait modeler une tête. Facture toute de vérité et de justesse qui étonne les connaisseurs par de nouvelles perfections.

HENRI DE CIMAISE.

LE SALON DE PARIS. — Mai-juin 1898.

Le *Portrait de Madame Postma*, par M. Lefebvre, absolument frappant de réalité, est expressif au dernier point. Composition des plus simples : deuil austère, coiffure de veuve. Mais le visage est si vivant qu'on croit entendre parler la personne qu'on a devant soi. M. Lefebvre a l'immense talent de s'enfermer dans l'exacte vérité, celle qui fait les grands peintres et les rend compréhensibles pour les esprits les plus délicats comme pour les plus naïfs. Ce n'est pas un portrait, c'est la dame elle-même : une seconde création.



Puis revient M. Lefebvre avec un superbe portrait d'homme. La difficulté était grande de rendre le personnage sans lourdeur. Le peintre a parfaitement résolu le problème. Le raccourci des jambes (le modèle est assis), le raccourci des mains, sont des tours de force d'habileté. Les modelés sont gras sans boursouflures; le dessin est d'une excessive finesse. L'étoffe du vêtement est souple et d'un ton discret. Le fond va bien se dégradant en profondeur. Tout cela est doux et merveilleusement fait. M. le Comte de Kerchove de Deuterghem doit être fier de son peintre.

TORPÉDO.







# E. DETAILLE

JOURNAL DES DÉBATS. — 8 juin 1879.

## *Défense de Champigny,*

J'ai remarqué comme tout à fait hors ligne la *Défense de Champigny*, par M. Detaille, où l'on trouve à un haut degré toutes les qualités de l'artiste : son sentiment si juste du type et du mouvement, son dessin correct, précis et très fin, et sa facture alerte et très franche.

CHARLES CLÉMENT.

VIE MODERNE. — 19 juin 1879.

## *Défense de Champigny.*

Je n'ai pas à insister sur la justesse de toutes les poses de ces soldats d'armes diverses. C'est une qualité que M. Detaille a toujours possédée au plus haut point. Mais ce que j'admire tout à fait, dans son tableau, c'est un sentiment merveilleux et particulièrement discret du drame. Avec quel art il a accumulé, autour de cette scène de destruction, tous les souvenirs de la vie tranquille et bourgeoise subitement bouleversée par les événements. Dans ce beau jardin que piétinent les bataillons, on retrouve encore par place, le travail patient du jardinier qui en peignait les moindres allées. Les plantes exotiques de la serre ont roulé à travers les vitrages effondrés. O magie du pinceau ! M. Detaille est arrivé à rendre éloquente une rangée de cloches à melon, à demi engloutie dans les terres remuées. Regrette qui voudra les panoramas d'Horace Vernet ou les orgies de toile de M. Yvon ! Ni l'un ni l'autre ne m'a jamais

donné une impression aussi vive, aussi complète, aussi grande même de cette chose horrible et sublime à la fois, qu'on appelle la guerre.

ARMAND SILVESTRE.

GAULOIS, — 19 juin 1879.

*Défense de Champigny.*

Les honneurs de la guerre restent sans partage à M. Édouard Detaille et à sa *Défense de Champigny* par la division Faron (décembre 1870). Ce tableau est de ceux qu'il faut voir de tout près, car il est exécuté par le détail et composé avec une précision quasi documentaire. C'est dans l'intérieur d'un jardin dévasté par le piétinement tragique des chevaux et des hommes que se prépare la résistance. Au fond, la maison de campagne apparaît, bondée de tirailleurs qui emplissent de fumée l'atmosphère neigeuse et criblent de balles l'ennemi invisible. Au dehors, on roule des barriques, on apporte des planches, des madriers, des matelas, des tables pour barricader la porte de l'enclos.

À droite, un canon vomit déjà sa mitraille par une meurtrière ouverte dans le mur d'enceinte; à gauche, des mobiles éventrent ce mur à coup de pioche, afin d'y ménager la place d'un nouveau canon. Un peu plus loin, des officiers d'état-major interrogent le vieux jardinier qui ne sait que se désespérer. Une compagnie d'infanterie en réserve attend au premier plan, assise ou agenouillée, que son tour vienne d'entrer en ligne; des balles, venues de l'extérieur, cassent des branches d'arbre; dans un coin s'accumulent des cloches à melon brisées; tout est fracas et ruine... Ce qui est vraiment remarquable dans cette page militaire, c'est le mouvement des groupes, la franchise des attitudes et surtout l'individualité des types.

Depuis le jeune officier, frais émoulu de Saint-Cyr, jusqu'au vieux capitaine grognon, depuis le lieutenant d'état-major un peu bellâtre qui s'appuie élégamment sur son sabre comme sur une canne, jusqu'à l'officier débraillé qui dirige la construction de la barricade, les humeurs, les tempéraments, les allures diverses du troupiér français, les malades du mobile empêtré dans son uniforme, on trouve tout dans la *Défense de Champigny*. D'autres peintres voient l'action par masse, M. Detaille procède par l'analyse: il est essentiel de se mettre à son point de vue particulier pour le juger. Or, voici l'éloge que l'on doit: notre armée peut avoir eu d'aussi bons historiographes, elle n'a jamais eu un physiographe aussi pénétrant.

FOURCAUD.

FIGARO.

*Le Rêve.*

Par de là les coteaux penchants,  
Où trône la mort, blanc squelette,  
La nuit a versé sur les champs  
Une ombre pâle et violette.  
... Or, voilà que le soleil profond  
Où va tout ce qui songe et qui prie,  
S'est empli du rêve qu'ils font  
Pour la splendeur de la Patrie.

CLOVIS HUGUES.

RAPPEL. — 5 février 1892.

*Reconnaissance sous bois.*

C'est une merveille de voir comme M. Édouard Detaille possède à fond dans tous leurs détails, les différents types d'uniformes de nos soldats qu'il mène si bien au feu. Aussi fort que Meissonnier !

FRÉMINE.

FIGARO. — 5 février 1892.

*Reconnaissance sous bois.*

M. Detaille fait une rentrée brillante avec dix œuvres importantes, entre toutes ; une d'elles, discrète et d'un ton charmant, la *Reconnaissance sous bois*, 1<sup>er</sup> hussards 1806, aura beaucoup de succès. L'artiste poursuit sa reconstitution des types et costumes des diverses armées à l'époque de l'Empire, et la met en action dans les épisodes de la vie militaire.

VRIARTE.

GAULOIS. — 29 janvier 1892.

*Reconnaissance sous bois.*

Voilà des cavaliers du temps de l'Empire, de M. Édouard Detaille. Il me semble que l'artiste s'est plus préoccupé du paysage qu'à l'ordinaire et je ne saurais l'en blâmer. Un groupe de hussards bleus, aux uniformes boutonnés d'argent, montés sur des chevaux gris, traversant un bois de bouleaux, accuse une recherche d'harmonie très appréciable.

FOURCAUD.

ÉVÈNEMENT. — 31 janvier 1892.

*Reconnaissance sous bois.*

L'envoi de M. Detaille est d'une vérité précise et voulue, ses *Hussards en reconnaissance* nous paraissent, picturalement parlant, le morceau le plus délicat, et nous félicitons le grand artiste de cette œuvre vraiment remarquable.

LOUIS CARDON.

LIBERTÉ. — 29 janvier 1892.

*Reconnaissance sous bois.*

L'exposition de M. Detaille est merveilleuse de belle tenue et de dignité aisée. On se réjouit de voir un artiste aussi sûr de lui-même, aussi complet dans ses moyens d'expression, et cette sûreté n'exclut ni le charme, ni la fantaisie. Voyez combien est délicat et fin le paysage de sa *Reconnaissance sous bois*, comme il s'harmonise à ravir avec les petits cavaliers qui le parcourent, et quel souffle épique dans ce *Chasseur à cheval* qui revient au galop après avoir conquis un étendard. La science du dessin, la connaissance des costumes, la vérité et la variété des types sont poussés ici au dernier point.

PAULET.



FIGARO. — 22 décembre 1893.

*Les Victimes du devoir.*

Des Modèles.

Par ces temps d'explosion et de dynamite, un de nos grands peintres de l'époque, M. Detaille, a eu l'idée d'exécuter une œuvre dont le sujet n'est pas connu, mais doit symboliser les victimes du devoir.

Comme il lui fallait, entre autres études des types de sapeurs-pompiers et de gardiens de la paix, il s'adressa, pour ces derniers, à M. Lépine, préfet de police, qui donna ordre aux officiers de paix de chacun des vingt arrondissements de Paris de choisir, parmi leurs hommes, ceux qui seraient doués de la figure la plus énergique et de la plus mâle stature.

Et voilà pourquoi, hier matin, MM. Detaille et Lépine, constitués en jury, semblaient faire passer aux nombreux concurrents qui leur avaient été présentés, un concours de beauté dont sont sortis victorieux un sous-brigadier du 40<sup>e</sup> arrondissement et un agent du 13<sup>e</sup> qui se sont prêtés de très bonne grâce aux premiers croquis que va faire M. Detaille pour sa toile future.

ÉVÉNEMENT. — 20 mars.

*Les Victimes du devoir.*

Salon avant la lettre.

M. Detaille qui, les années passant, a le don de rester toujours un grand garçon de vingt-cinq ans, s'est pris corps à corps avec une œuvre qui restera la meilleure page de sa vie de peintre. Foin de la guerre qui tue des innocents ! Place au courage qui, dans l'incendie furieux, arrache des victimes à la mort. Des rues se croisent, se perdent au loin. Le feu s'élance d'une maison où se précipitent les hardis sauveteurs ; des chevaux fumants amènent au galop les engins de secours. Au premier plan, des pompiers affairés, font des manœuvres, qui debout, qui penchés. Un mouvement surprenant dans tout ce monde ; c'est d'une vérité si saisissante, qu'on a peur ! Le préfet de police, vers lequel s'avance un agent, la main au képi, regarde avec stupeur le pompier mort que ses camarades emportent avec fierté. Posez vos pinceaux, M. Detaille, on ne peut mieux composer ou mieux peindre. C'est impossible.

Nous nous taisons pour aujourd'hui. Pardon de tant d'indiscrétion. Mais nous sommes prêts à recommencer.

GUSTAVE HALLER.

DÉBATS. — 30 avril 1894.

*Les Victimes du devoir.*

*Les Victimes du devoir.* — Ce tableau, qui sera reproduit partout, devant lequel on fera queue et qui deviendra populaire, est remarquable surtout par la simplicité, par la sûreté de tact comme par l'habileté avec lesquelles le peintre s'est tenu en garde contre les dangers d'un pareil sujet : un pompier blessé au feu qu'on emporte et que saluent gravement au passage M. Poubelle, M. Lépine et « les autorités ». Cette grande illustration d'un fait divers pouvait n'être qu'une image de musée, un bou

point pour les écoles primaires. M. Detaille a su y mettre, dans une mesure parfaite, la nuance d'émotion et de pitié qui convenait.

M.

TEMPS. — 30 avril 1894.

*Les Victimes du devoir.*

Salle 23. — *Les Victimes du devoir.* M. Detaille a mené très loin une grande étude d'émotion moderne, de vie sociale, et mis en image le dévouement civique dans cette grande scène d'incendie où, au milieu du désordre causé par un sinistre, chacun est à son poste. Le cadavre du pompier que ses compagnons emportent est le pivot dramatique autour duquel devaient converger tous les sentiments d'anxiété, d'attention, de curiosité et de pitié. Ainsi en est-il. Il n'est pas besoin d'ajouter que le théâtre du triste drame est, comme tous les détails accessoires, d'une surprenante vérité. L'installation de l'œuvre n'a rien qui fasse penser à l'illustration, et c'était assurément un gros danger à éviter. Le respect miséricordieux de la mort assombrit le visage des spectateurs groupés au second plan, se traduit chez chacun d'une façon personnelle, non identique, non conventionnelle. Le succès mérité par M. Detaille est de bon aloi, parce que son tableau est d'un bout à l'autre de bonne foi, cohérent, fermement voulu.

RENAN.

GAULOIS. — 30 avril 1894.

*Les Victimes du devoir.*

Passons donc à l'immense composition de M. Édouard Detaille : *Les Victimes du devoir.* Je dirai tout ce que je pense. Il me paraît difficile d'annoncer dans une œuvre, plus de volonté et de talent. Comme rendu, la chose tient du prodige. Seulement, ce prodige tient du panorama. Impossible de ne pas être saisi de la vérité totale déposée exactement, pareillement, à toutes les parties de la toile. On a l'apparition même de la scène affreuse. C'est extraordinaire.

FOURCAUD.

PAYS. — 30 avril 1894.

*Les Victimes du devoir.*

Si M. Detaille n'avait pas eu la médaille d'honneur, il l'aurait cette année. Ce n'est pas un succès, *Les Victimes du devoir*, c'est un triomphe. Puissance, vérité, science de la peinture ancienne et moderne, tout est là, même l'esprit du jour. Sauver, ne pas tuer, voilà la gloire de demain. Bravo, bravo, M. Detaille !

TORPÉDO.

FIGARO. — 30 avril 1894.

*Les Victimes du devoir.*

M. Detaille est certain d'un succès populaire, il travaille désormais pour la gloire ; il en est récompensé. *Les Victimes du devoir* sont représentées

en action, dans un incendie. Ce n'est point la représentation d'un fait exact ; c'est le *Feu à Paris*, peinture historique, à la fois scène de mœurs et document.

Le matériel si pittoresque des remises de la Ville de Paris, les machines à vapeur aux cuivres étincelants, les engins de sauvetage, les pompes, les grands breacks, les uniformes de combat de ces héros modestes à casque de cuivre, avec l'encombrement des échelles et le va-et-vient affairé des pompiers, des agents et des officiers de paix groupés autour d'une victime du devoir qu'on emporte mourante en présence de ses chefs et des autorités de la ville qui assistent au drame ; tout cela bien rendu et bien enveloppé dans l'atmosphère d'un sinistre. Le public reconnaîtra là M. Poubelle qui suit de près le drame, avec M. Lépine, le préfet de police, M. Goron et quelques fonctionnaires connus.

YRIARTE.

FIGARO. — 1<sup>er</sup> mai 1894.

*Les Victimes du devoir.*

Édouard Detaille, avec un tableau qui — c'est le cas de le dire — fera courir tout Paris, émouvra tout Parisien qui aime ceux qui le protègent et se sacrifient pour lui. Dans *Les Victimes du devoir*, Detaille a montré sur leur vrai champ de bataille nos pompiers et nos gardiens de la paix : un incendie en une de ces maisons marchandes, habitées des caves au toit. Devant les maisons qui brûlent, au milieu de l'appareil déployé des engins modernes de sauvetage, les hommes, en vrai portrait, qui ont mission et mandat de veiller sur la grande ville, saluent très bas les blessés ou les hommes que leurs camarades emportent. Les pompes à vapeur chauffent à coups pressés, les immenses échelles mobiles se déploient, toute une foule militaire s'agite ; rien de plus vivant, de plus exact, de plus vrai et par l'ensemble et par le détail. C'est un tableau d'histoire contemporaine et le plus frappant qui puisse se rencontrer. Il est appelé à un immense succès et à une popularité durable.

GAULOIS. — 1<sup>er</sup> mai 1894.

*Les Victimes du devoir.*

Detaille triomphe avec sa superbe toile : *Les Victimes du devoir*. La composition de cette belle œuvre, les détails, la solidité de la peinture et du dessin, l'émotion intense qui se dégage de l'ensemble, font, de ce tableau, un morceau vraiment hors de pair.

TOUT PARIS.

VOLTAIRE (Supplément). — 1<sup>er</sup> mai 1894.

*Les Victimes du devoir.*

L'œuvre de M. Detaille : *Les Victimes du devoir*, monte grandiose dans les hauteurs de la salle. Une maison brûle ; on voit, on sent le feu. En face d'une rue qui va se perdre au loin, arrivent au galop des chevaux de plusieurs pompes. La fumée se mêle aux brumes de la ville. Des pompiers grimpés aux fenêtres y entrent pendant que d'autres en sortent. Au premier plan, des tuyaux sont rapidement déroulés. Le pré-

fet de la Seine (très ressemblant), est déjà sur le lieu du sinistre. Devant lui et son entourage, auquel se mêlent des agents très connus (Rossignol et autres) on emporte les victimes du devoir mortes en voulant secourir les incendiés. Cette œuvre essentiellement humaine, est frappée au sceau de son temps qui appelle la gloire sur ceux qui sauvent et non sur ceux qui tuent. Par cette belle page, M. Detaille se hausse encore au-dessus de lui-même.

GUSTAVE HALLER.

ÉVÈNEMENT. — 1<sup>er</sup> mai 1894.

*Les Victimes du devoir.*

La salle 23 ne sera pas d'un accès facile, car *Les Victimes du devoir*, de Detaille, y ont reçu l'hospitalité. Rien de plus dramatique que cette admirable toile, débordante de vie et d'expression. Detaille est décidément un très puissant artiste.

GONZAGUE PRIVAT.

ÉVÈNEMENT. — 2 mai 1894.

*Les Victimes du devoir.*

Et dirigeons-nous sur un des « clous » du Salon pour y suspendre notre admiration. Je veux parler des *Victimes du devoir*, l'émouvante toile d'Édouard Detaille.

BAUDE DE MAURCELEY.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. — 8 mai 1894.

*Les Victimes du devoir.*

C'est une noble pensée qui a inspiré et guidé le pinceau de M. Detaille ; aussi nous laisse-t-il une sensation profonde. Et quel savoir dans son exécution, quelle vérité dans l'éclairage du jour tombant, quel mouvement dans l'action ! on croit y assister, entendre les crépitements du feu, et l'on se découvrirait volontiers devant ces héros agonisants, au front pâle, aux vêtements souillés, qui vont passer devant nous. Car c'est un vrai « trompe l'œil » que ce tableau, haut comme une maison, où les premiers personnages sont grandeur nature. C'est, d'ailleurs, la seule critique que j'en aie entendu faire.

HUBERT.

FIGARO. — 8 mai 1894.

*Les Victimes du devoir.*

Le beau tableau de Detaille, *Les Victimes du devoir*, le clou du Salon des Champs-Élysées, est, ce qu'on pourrait appeler, un tableau à clef.

Tout le monde y a reconnu M. Poubelle et M. Lépine, mais la toile est pleine de portraits, dont les Parisiens aimeront à connaître les originaux.

Derrière le préfet de la Seine, on voit le chef de la Sûreté, M. Goron, se dressant sur la pointe des pieds ; puis M. Gayot, chef de la police mu-

nicipale. A la droite du préfet de police, l'agent Rossignol, célèbre par ses arrestations dramatiques, et Florentin, l'officier de paix, bien connu, du dix-septième arrondissement. Au fond, on aperçoit M. Clément à côté de M. Lorenzi, lieutenant de la garde républicaine. Au milieu de la fumée, l'adjudant-major Brulet, des sapeurs-pompiers et le capitaine Marix se penchent sur le malheureux sapeur en loques. Le colonel Varigault est vu de trois quarts, accompagné par son fanion. Puis l'agent Elinguel, qui aide à transporter la victime tombée au feu. Le sergent Ribal dirige les tuyaux à l'entrée de la porte.

Detaille, on le voit, tout en laissant à son tableau le caractère d'une synthèse, n'a rien négligé pour lui donner un aspect vécu et tout moderne.

TEMPS. — 7 février 1894.

*Haut les Têtes !*

On goûtera tout particulièrement, dans la peinture de genre, la belle page de M. Detaille, *Haut les Têtes !* Sur le champ de bataille d'Eylau, les boulets pleuvent. Dans les rangs des grenadiers à cheval, que la mitraille décime, un flottement se produit, on salue les obus au passage, et le colonel furieux, se retourne et gourmande ses hommes.

GAULOIS. — 4 février 1894.

*Haut les Têtes !*

Très beaux, les grenadiers à cheval à Eylau. M. Detaille y montre toutes ces qualités d'âme et de dessin qui font de lui le premier de nos peintres militaires. Au premier rang, tandis que sifflent les boulets et que tombent les hommes et les chevaux, le colonel, droit sur ses étriers, prêt à charger, mais sublime de courage dans l'immobilité, se retourne vers ses cavaliers et leur dit : *Haut les Têtes !* Bravo, colonel !

REGNIER.

RAPPEL. — 7 février 1894.

*Haut les Têtes !*

En première ligne, parmi les tableaux de genre, se placent les *Grenadiers à cheval*, de M. Édouard Detaille, avec ce cri du chef qui les entraîne : *Haut les Têtes !*

FRÉMINE.

PAYS. — 11 février 1895.

Exposition du Cercle de l'Union artistique.

*Départ du Cantonnement.*

Le *Départ du Cantonnement*, par M. Detaille, avec ses uniformes jaunes, ses chevaux bien vivants, les paysans émus sous la glycine du toit, ses lauriers-roses épanouis, le tout dans un bain de soleil brûlant, attire et retient la foule.

C'est aimable, émouvant et d'un talent éblouissant.

TORPÉDO.



FIGARO. — 30 avril 1895.

*Portrait du Prince de Galles.*

Salle 9. — C'est la salle qu'occupe magistralement M. Detaille avec son portrait monumental du prince de Galles et du duc de Connaught, au camp d'Aldershot.

Deux chevaux, grandeur nature, les deux princes, un état-major au second plan, tout un bataillon de highlanders en manœuvre oblique dans les campements près d'Aldershot, mamelonné de manière à augmenter la composition. Sur tout ce grand ciel avec des nuages qui roulent, de rouges uniformes et un grand sapin vert étendant ses branches au-dessus du groupe principal. C'est le portrait théâtral, historique, décoratif.

YRIARTE.

TEMPS. — 1<sup>er</sup> mai 1895.*Portrait du prince de Galles.*

*Les portraits équestres du prince de Galles et du duc de Connaught* réunis par M. Édouard Detaille sur une toile à laquelle on peut, sans se tromper, prédire un énorme succès. Il y a porté au plus haut point ses solides qualités de conscience; il les a relevées d'une étude des physiologies très serrée. En plaçant la scène sur un terrain de manœuvres, à la lisière d'un bois, le long duquel défilent les troupes, il lui a donné un énergique cachet de vérité.

THIÉBAULT-SISSON.

ÉVÈNEMENT. — 2 mai 1895.

*Portrait du prince de Galles.*

La salle où se trouve le tableau de M. Detaille est comme aérée par un supplément d'atmosphère, tant la toile est claire et profonde. L'air tourne bien autour des personnages, circule partout, jusque dans le feuillage. C'est un tableau d'histoire où se trouvent représentés S. A. R. le prince de Galles, son frère le duc de Connaught et leur suite dans un champ de manœuvre.

Des sapins ombragent l'endroit de la scène où se trouvent les principaux personnages. Des troupes se perdent dans le second plan.

En élargissant son cadre, le talent du maître gagne une ampleur magistrale inaccoutumée, et l'on applaudit avec joie à son immense succès.

L'Angleterre nous devra beaucoup pour le chef-d'œuvre que la France lui donne par une de ses gloires artistiques.

X...

PAYS. — 1895.

*Portrait du prince de Galles.*

Le tableau de M. Detaille s'élève triomphant dans toute sa magnificence.

*Leurs Altesses Royales le prince de Galles, le duc de Connaught et leur suite* au champ de manœuvres dans un clair paysage d'Albion.

Le prince étend sa main gantée désignant quelque point important et



son frère, pour mieux voir, retient son cheval et l'arrête. La personne de l'héritier du trône de l'Angleterre est noblement comprise, sans affectation ni raideur. La crudité à redouter dans les uniformes rouges des soldats est évitée. Les rappels de rouge, délicatement distribués, empêchent les masses d'accrocher le regard. Les grands d'Angleterre, se perdant sous l'ombre des pins, forment un groupe harmonieux.

L'image de l'héritier du trône, majestueusement militaire, s'encadre dans la nature grandiose de ce splendide tableau d'histoire. Tous les détails, jusqu'aux fleurettes du chemin, ajoutent à la perfection de l'ensemble.

TORPÉDO.

PAYS. — 22 avril 1895.

*Portrait du prince de Galles.*

Le *Portrait du prince de Galles*, par M. Detaille, est parachevé et tel qu'il doit aller à la postérité. L'éclairage du Salon semble augmenter encore l'effet de cette belle page d'histoire. Sa Majesté Royale y est si noblement représentée, la scène militaire si dignement rendue, qu'on est tenté d'appeler M. Detaille le peintre des princes et le prince des peintres, comme on nommait Malherbe le poète des princes et le prince des poètes.

Et quel respect de la nature ! Comme tout est vrai ! Les hommes, les chevaux, les arbres sont tels que le veut la création.

Regardez donc cela, pauvres tourmentés, qui allez, vous perdant, pour faire entrer la nature tout entière dans une couleur du prisme solaire. Contentez-vous donc d'imiter le père Éternel, ce n'est pas déjà si facile.

M. Detaille, lui, est l'humble esclave de la nature, et quand il l'a peinte telle qu'elle est, il lui insuffle un peu beaucoup de son âme et l'œuvre vit.

TORPÉDO.

PAYS. — 27 mai 1895.

*Portrait du prince de Galles.*

## La Critique des Critiques.

Nous ne sommes pas de ceux qui font fi de M. Detaille. Il est plus habile et plus savant encore que Meissonnier, son maître, qui n'aurait jamais pu exécuter ces grandes choses avec cette solidité ; il a plus d'art, en son genre, qu'Horace Vernet ; et il les rappelle tous deux. On dit que ce *Portrait du prince de Galles* est d'une couleur un peu crue ; le temps y mettra ordre, cette couleur s'apaisera et, à défaut de profondeur et de style, cette œuvre a, du moins, des mérites de tenue et de savoir que tout le monde ne possède pas.

TORPÉDO.

PAYS. — 15 février 1897.

*Pièce en batterie.*

Sur une petite toile, M. Detaille vient d'entasser, comme à plaisir, tout son talent : *La Pièce en batterie, souvenir de 1870*.

Paysage, soldats, chevaux, canons, tout est si merveilleusement repro-

duit que l'illusion est complète. Le caractère de chaque individu, le sentiment qui l'anime au moment même, son attitude suivant le degré qu'il occupe sur l'échelle des grades, tout donne une telle existence à cette scène qu'il est impossible de ne pas la revivre avec l'artiste.

Jamais M. Detaille, malgré ses fructueux efforts, n'avait atteint cette exquise perfection.

Les dilettanti de la peinture trouvent de telles joies dans la contemplation de cette belle peinture, qu'il faut les écarter avec quelques efforts pour prendre sa part de leur plaisir.

TORPÉDO.

TEMPS. — 3 mai 1897.

*Capitaine Sadi-Carnot.*

De M. Detaille, un portrait bien enlevé, fermement écrit, du *Capitaine Sadi-Carnot*, debout, près de son cheval d'ordonnance.

THIÉBAULT-SISSON.

ESTAFETTE. — 17 mai 1897.

*Capitaine Sadi-Carnot.*

A tout seigneur tout honneur.

M. Édouard Detaille a peint le *Capitaine Sadi-Carnot* dans un épisode de la vie militaire aux manœuvres. La compagnie d'infanterie est chargée de défendre un bois et se tient cachée un peu en arrière de la lisière. Au premier plan, debout, près de son cheval, le jeune officier scrute l'horizon du regard. Sa figure est énergique et belle, l'attitude noble. Les soldats sont merveilleusement indiqués et les arbres étourdissants de facture vraie. C'est très beau.

JEAN DES PALETTES.

PARIS. — 18 mai 1897.

*Capitaine Sadi-Carnot.*

M. Detaille expose le portrait du *Capitaine Sadi-Carnot*. Cette carte princière envoyée par le président de la Société des Artistes français, membre de l'Institut de France, est d'un effet merveilleux.

Debout, près de son cheval, tous les hommes rangés au dernier plan dans un bois admirablement peint, le jeune Sadi fixe sur nous un regard doux et ferme. Il est beau, bien fait, son air est d'un héros d'avenir. Il a, du reste, de qui tenir.

TORPÉDO.

FIGARO-SALON. — 1897.

*Funérailles de Pasteur.*

La foule s'arrête devant un tableau doublement intéressant et par la scène qu'il représente, et par le nom de l'artiste qui l'expose. Il s'agit des *Funérailles de Pasteur*, par M. Édouard Detaille. Cette merveilleuse aquarelle, d'une telle puissance de couleur que l'on croirait avoir devant

les yeux une solide peinture à l'huile, est exécutée avec cette science infinie des détails qui n'exclut pas, chez le grand peintre militaire, le sentiment de l'ensemble. Nul, mieux que M. Detaille, ne sait saisir l'aspect général des foules, des masses d'hommes, nul mieux que lui ne sait varier, rendre intéressant ce qui deviendrait aisément uniforme. Sous son pinceau, tout prend le mouvement, et ce n'est pas seulement l'aspect matériel d'une scène de la vie qu'il nous montre, mais l'esprit même de cette scène.

Le catafalque qui renferme la dépouille du grand savant, est dressé devant la façade de Notre-Dame, couvert du drapeau national, entouré de faisceaux d'étendards tricolores et de grands lampadaires. Les troupes commencent à défiler devant le cercueil, les assistants militaires et civils saluent le drapeau qui passe. Parmi eux, le Président de la République, le grand-duc Constantin portant le costume de colonel du régiment Préobrajenski, le prince Nicolas de Grèce, celui qui est actuellement aux frontières de son pays, portant l'uniforme de colonel d'artillerie, M. de Morenheim, MM. Poincaré, Hanotaux, l'Académie représentée par MM. Bertrand, Jérôme, Bonnat, Lœwe, Gréard, Larroumet, ce dernier revêtu de la longue robe de soie jaune des professeurs de la Sorbonne, M. Roujon, le colonel autrichien Schneider, attaché militaire, en costume d'état-major, M. Revertera, de l'ambassade d'Autriche, en dragon bleu, M. Crozier, directeur du protocole, le général Zurlinden, le docteur Fournier, M. Merwart, des amiraux, des députés, tous d'une étonnante ressemblance d'attitude et de visage. Les casques de chevaliers-gardes, les plumets blancs des commandants de corps d'armée, les épaulettes d'or, les robes multicolores des facultés, tout vient apporter sa note dans ce tableau qui, malgré l'étonnante variété de ses aspects, conserve la gravité qui convient à la scène qu'il représente. Je n'ai pas à insister sur le mérite d'une œuvre déjà consacrée par l'admiration des artistes et du public.

GILLE.

SUPPLÉMENT DU PARIS. — 1897.

#### *Funérailles de Pasteur.*

Il n'est pas de problème plus difficile que de rendre en peinture les cérémonies que doit inscrire l'histoire. M. Detaille vient de résoudre en maître ce problème presque insoluble. Rien de monotone, ni de heurté dans son magnifique tableau : *Funérailles de Pasteur*.

Un groupe se présente de profil à droite. Là, se trouvent M. Jérôme d'abord, et derrière lui, tous les académiciens. Leurs habits verts jettent une note douce au premier plan. Plus loin, des uniformes de militaires diaprent la foule. Presque au centre, M. Félix Faure se découvre respectueusement. A gauche, la magistrature étale ses robes de couleur.

Dominant la foule, le drapeau français flotte au milieu de la composition. Toutes les tentures de deuil, accidentées de leurs écussons, solidifient le fond; l'on voit, par les portiques ouverts, la multitude se presser dans le temple.

La tonalité générale est juste, tous les personnages sont vivants. Ils sont bien construits, d'une correction de dessin parfaite, les costumes sont d'une rare exactitude. L'exécution est d'un grand maître et la composition magistrale.

TORPÉDO.

PAYS. — 26 avril 1897.

*Funérailles de Pasteur.*

M. Detaille amasse la foule et l'on ne peut voir son tableau qu'après avoir longtemps fait queue. Les *Funérailles de Pasteur*, toile commandée par l'État, est un tableau historique du plus grand intérêt. Il réunit l'Empereur de Russie, le Président de la République, les plus hauts dignitaires de l'armée, les membres de l'Institut. Enfin tout ce que Paris, on pourrait dire la France, contient de célèbre.

L'œuvre est donc attrayante même en dehors de la valeur artistique dont elle est empreinte, tant par l'ampleur de la composition que par la science, le talent, l'érudition qu'on remarque dans l'exécution.

Le résultat obtenu, l'ensemble agréable aux yeux, noble, imposant, est vraiment extraordinaire.

Les tentures de deuil habilement ménagées dans les arrière-plans, au lieu de l'assombrir ou de lui nuire par leur rigidité, font valoir la scène et la mettent en lumière.

Tous les costumes, tous les personnages étudiés un à un avec la conscience d'un grand artiste, sont admirés aussi tous séparément par le public attentif qui paie son plaisir par quelques poussées, mais ne le regrette pas.

L'effet général produit sur le spectateur, l'idée qui se dégage de cette œuvre importante, dépasse l'impression que peut faire sur nous une peinture quelque bonne qu'elle soit. Cette rencontre du fils des Czars, le grand-duc Constantin, avec notre Président de la République, fils de ses œuvres, avec ce travailleur qui, d'origine modeste, devint chef de l'État, est comme l'apposition du sceau de l'égalité sur notre fin de siècle.

TORPÉDO.

ESTAFETTE. — 21-22 avril 1897.

*Funérailles de Pasteur.*

Cette fois, le grand artiste, après les gloires militaires, a retracé la gloire de la science. Le grand-duc Constantin, le président Faure et les personnages célèbres assistent aux obsèques de Pasteur, le bienfaiteur de l'humanité, le héros qui sut s'attaquer à la mort et sortir vainqueur de cette terrible lutte. C'est une superbe page d'histoire, et les deux noms illustres Pasteur et Detaille passeront ensemble à la postérité.

JEHAN DES PALETTES.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

*Funérailles de Pasteur.*

On ne saurait trop féliciter M. Édouard Detaille de nous avoir reconstitué, d'une manière si parfaite, cette touchante démonstration de la reconnaissance publique; son petit tableau, quoique fait à l'aquarelle, est déjà célèbre et devient une page historique du plus grand prix.

HUBERT.

ÉVÈNEMENT. — 1897.

*Revue de Châlons.*

Il y avait foule, hier, chez Boussod et Valadon, devant l'œuvre magistrale de Detaille, offerte par la presse française à Sa Majesté le tzar.

On remarquait, entre autres, l'ambassadeur de Russie, M. de Mohrenheim.

L'œuvre de Detaille est à la fois fine et vigoureuse. Elle est, d'ailleurs, de dimensions très considérables.

Sous un ciel chargé de pluie, sur l'horizon — figuré par la ligne violacée des coteaux — on voit s'enlever, au fond, les chasseurs d'Afrique, suivis des brillants cavaliers arabes.

Au premier plan, le tsar, en costume de Cosaque rouge, passe à cheval, entouré des généraux de Boisdoffre, Billot, et des généraux de sa suite. Raidi dans une posture militaire, l'empereur porte la main à son haut talpack d'astrakan et salue, avec un respect bien marqué, le glorieux carré tricolore, fleuri, aux quatre coins, de couronnes d'or où le chêne et le laurier s'entrelacent.

À la droite de l'empereur, dans un vaste landau dont les portières bleu de roi s'écussonnent de drapeaux croisés, l'impératrice, à la gauche de M. Félix Faure, est assise et regarde les troupes. Elle est coiffée d'une légère capote de velours bleu hérissée d'aigrettes blanches, et par dessus sa robe, elle porte un riche manteau de peluche. Sa dame d'honneur est assise en face d'elle. Derrière elle, sur le siège que devaient occuper des laquais, les deux fidèles Cosaques de l'empereur ont pris place.

L'ensemble est à la fois très exact et très émouvant.

#### FIGARO-SALON.

##### *Divers sujets.*

M. Detaille grandit beaucoup depuis quelques années, on sent en lui l'artiste entraîné par sa production et que l'idée du lucre n'a jamais hanté.

YRIARTE.

#### FIGARO-GUIDE.

##### *Divers sujets.*

... Enfin l'histoire de l'uniforme militaire à laquelle notre ami, le grand peintre Detaille, aussi distingué archéologue militaire qu'illustre manieur de pinceaux, a donné tous ses soins. C'est une merveille ! Je ne crains pas de dire que, sans Detaille, rien n'aurait pu marcher, car les archéologues militaires qui apprennent la veille ce qu'ils doivent savoir le lendemain...

RICHARD.

SIÈCLE. — 30 janvier 1894.

##### *Divers sujets.*

M. Édouard Detaille y est représenté (*aux aquarellistes*) par des envois très importants, par des pages militaires où son beau talent de peintre et d'historien se joue à l'aise ; Carabinier de 1805, Hussards et Dragons de 1806, Cheval-légers et Garde impériale de 1807, Lanciers de 1813, ce n'est pas toute l'épopée, mais ce sont des acteurs de l'épopée que l'artiste vous présente en des compositions heureuses.

ROGER MILÈS



ÉVÈNEMENT. — 6 février 1894.

*Divers sujets.*

On sait que M. Detaille s'est beaucoup occupé et préoccupé de la Sabretache.

Voici la lettre que M. le duc d'Aumale vient d'adresser à cette société, réunion de généraux en activité ou en retraite et de simples civils comme Édouard Detaille ou Frédéric Masson.

La Sabretache a pour but principal, on le sait, d'étudier les détails de l'uniforme et l'histoire de l'armée; les documents qui sont ainsi découverts sont publiés mensuellement dans le « Carnet » dont la première année est maintenant complète. La lettre du prince est précisément une réponse à l'hommage de ce premier volume fait à l'ancien commandant du 7<sup>e</sup> corps.

Chantilly, 28 janvier 1894.

Messieurs de la Sabretache,

Je vous remercie de vous être souvenu d'un vieux fantassin, pousquin, pousse-caillon — tout ce que vous voudrez — qui a eu l'honneur de conduire la cavalerie en action.

J'ai encore connu des fanatiques de la sabretache. Je me souviens de Simoneau, sabre d'honneur, longtemps colonel du 1<sup>er</sup> hussards. Quand il vint, avec son nouvel uniforme, remercier mon père qui lui avait donné les étoiles, il vit entrer un général de cavalerie autrichienne avec son bel habit de hussard rouge à pelisse blanche. « Sont-ils heureux ces Kaiserlicks, s'écria-t-il, on les nomme généraux et on leur laisse la sabretache! »

Quant à moi, ma tendresse était pour mon hausse-col, celui que je portais devant le front de mon régiment. Je l'avais placé comme une relique dans une armoire des Tuileries. Les vainqueurs de Février en ont disposé. Les officiers du 7<sup>e</sup> corps sont, je crois, les derniers qui aient porté le hausse col aux manœuvres. Ils ne l'ont quitté que lorsque ce dernier vestige de l'armure a été formellement exclu.

Bonne chance, Messieurs de la Sabretache.

Un ancien colonel d'infanterie de ligne,

H. D'ORLÉANS.

DÉBATS. — 10 mai 1895.

*Divers sujets.*

M. Édouard Detaille, élève de Meissonnier, a su acquérir comme peintre militaire, une réputation digne de son maître. Le grand public est allé à lui d'enthousiasme et continue de se passionner pour son œuvre. Il a donc toute l'autorité nécessaire pour présider le « Salon » des Champs-Élysées.

GAULOIS.

*Divers sujets.*

La Carte des artistes.

On admire, depuis quelque jours, chez le marquis de Massa, une splendide aquarelle de Detaille représentant un officier des guides à cheval, le



célèbre régiment dont le marquis de Massa a été l'un des plus brillants cavaliers.

Cette œuvre, une pure merveille d'exécution et de sentiment, a été envoyée par le grand artiste au marquis de Massa pour le remercier d'avoir parlé de lui dans le prologue dit par Mademoiselle Bartet à la représentation du cercle de l'Union Artistique en l'honneur des officiers de l'escadre russe.

Le marquis de Massa avait écrit :

S'il nous plaît quelquefois de rêver la bataille  
C'est en peinture, avec les tableaux de Detaille,  
Ce maître accrédité du casque et du képi  
Depuis les bords du Don jusqu'au Mississipi.

M. Detaille a pris un peu de temps pour remercier l'élégant poète, mais il voulait que sa carte ne fût pas celle que l'on dépose chez un indifférent.

On peut affirmer que cette carte est, pour les artistes, le dernier cri de l'élégance.

#### JOURNAL DES DÉBATS.

##### *Divers sujets.*

... En réalité, le talent si justement populaire de M. Detaille est surtout anecdotique; certes, il sait « composer » et, dans un certain sens, toute « composition » est synthétique, mais il excelle surtout dans le croquis caractéristique et dans les croquis dessinés... Les notes qu'il a remportées des champs de bataille où il fit vaillamment son devoir, des manœuvres qu'il a suivies, des camps étrangers où il fut reçu avec tous les honneurs dus à son talent, à son caractère et à sa renommée, sont admirables par la vivacité, la sûreté et la justesse expressive, un don extraordinaire de voir rapidement et d'indiquer avec une aisance spirituelle le trait physiologique, les ressemblances et les différences caractéristiques.

ANDRÉ MICHEL.

#### FIGARO.

##### *Divers sujets.*

#### Les Croix des Beaux-Arts.

Le voici cravaté de rouge, commandeur de Légion d'honneur, ce jeune président de la Société des artistes, Eliacin de l'Institut.

La tête fine, au profil net, la moustache blonde, les cheveux coupés en brosse, une élégance très correcte de gentleman, fashionabilité franco-anglaise, le torse emprisonné dans son veston bleu boutonné droit, la chemise de couleur à raies rapprochées, il paraît un officier en civil, et c'est la vérité.

Son atelier semble une succursale du musée de l'armée; d'ailleurs, là-bas, aux Invalides, de nombreuses étiquettes mentionnent : « Don de M. Édouard Detaille. » Mais ici, il y a en plus tout l'œuvre de l'artiste, photographies alignées sous la galerie intérieure; il y aussi les petits panneaux de bois, des études de chevaux, de merveilleuses pochades qu'il est intéressant d'admirer, quoiqu'en pense leur auteur : « C'est toujours ennuyeux de retrouver une ancienne pochade, une esquisse vieillie, c'est comme une fleur fanée, elle n'a plus sa fraîcheur, son parfum... »

Au musée du Luxembourg, le *Rêve* et la *Sortie de la garnison de Huningue*; à Pétersbourg, la *Revue de Châlons* et tous les tableaux faits au camp de Krasnoë-Selo, le peintre de l'*Armée française* — c'est le titre du grand ouvrage auquel il consacra quatre années — a déjà, depuis les fameux *Tambours* qui sont chez Madame la princesse Mathilde, un bagage considérable; le drapeau aux trois couleurs flotte au-dessus de tout cela, l'art est en bonne mesure doublé de chauvinisme.

Universellement célèbre, plus moderne que son maître Meissonnier, dont il n'atteint pas les prix cependant, Édouard Detaille est un sympathique, son talent est populaire comme sa personne est aimable: les félicitations lui viendront nombreuses, sincères, réelles, aucun piquant d'ortie dans les laniers du triomphe.

GEORGES CLAIRIN.

PAYS. — 4 mars 1893.

*Divers sujets.*

M. Detaille, qui obtint la médaille d'honneur en 1888, le grand prix en 1889, et devint membre de l'Institut en 1892, est, aujourd'hui président de la Société des Artistes français, quelque chose comme roi d'un royaume, empereur d'un empire ou président d'une république. Cette nomination était prévue après le grand succès qu'obtint le maître au Salon dernier, car ce sont les artistes qui nomment leur chef. Et tout jaloux que les rende leur ardente passion de gloire personnelle, ils ne résistent pas au beau, au bien. A la vue des foules qui se pressent devant un chef-d'œuvre qui n'est pas le leur, ils murmurent tout bas, cherchent des critiques... Mais, dans leur for intérieur, ils s'inclinent, mettent chapeau bas, et s'il s'agit de nommer le premier d'entre eux, leur bulletin de vote porte quand même le nom de l'envié, parce que, dans l'âme collective des artistes, la justice prime le *moi*, grandeur que nos hommes politiques devraient imiter.

M. Detaille, quoique modeste, est d'un trop grand caractère pour ne pas avoir compris qu'il lui fallait accepter et que son devoir était de se dévouer à ce petit peuple qui l'acclamait. Quand le destin vous a fait grand, c'est un devoir d'aider les autres à grandir aussi. Toute l'année dernière, le maître avait été pris par l'œuvre qui devait mettre à sa carrière le sceau du génie, les *Victimes du devoir*, cette idée sublime de l'homme n'allant à la mort que pour sauver la vie des autres, cette gloire de l'avenir au temps futur des guerres mortes.

Un hasard cruel voulut que M. Detaille, blessé au pied, n'assistât point à son triomphe. Il n'eut pas cette joie de se sentir compris, de voir son Paris tout émotion, tout enthousiasme, remplir cette salle où son œuvre se dressait majestueuse, toute chaude encore de ce qu'il y avait mis de son âme. Il ne sut rien. Un peu dépensé par cette colossale conception, il resta légèrement troublé, jusqu'au moment où la nomination de président lui apprit qu'il s'était mis au premier rang... La postérité se chargera du reste.

En attendant, l'Angleterre vient de l'appeler pour peindre son futur souverain. M. Detaille n'accepte pas de *commande*, mais seulement des sujets qu'il traite comme il lui plaît. Ce ne sera donc pas un portrait que nous aurons du prince de Galles, mais un tableau d'histoire.

Nous serons, pendant les manœuvres au camp d'Aldershot, dans un gai paysage, sous l'ombre de larges sapins. Monté sur un bel alezau, l'héritier du trône, ayant à sa gauche son frère, le duc de Connaught, sur une monture plus vigoureuse de ton. Vous dire comment se groupent

à gauche les riches seigneurs, possesseurs de régiments, à droite, les soldats tout de rouge habillés, serait déflorer l'impression que l'artiste tient à produire toute fraîche sur vous.

Le tableau n'est pas achevé, mais on peut voir déjà que, dépouillée de toute rigidité militaire, la composition est de large envergure, noble, digne, l'exécution claire et pleine de vérité.

Après l'œuvre de l'an dernier, sombre encore sous les premières lueurs du matin, les pinceaux de M. Detaille se retrempe dans la pleine lumière et nous préparent du grand jour.

Ne quittons pas l'atelier sans admirer une petite toile faite à Uriage, où l'artiste a passé quelque temps, cet été : la reconnaissance d'un détachement de cuirassiers en Wurtemberg sous Napoléon I<sup>er</sup>, tout près d'une ferme, sous un grand arbre à feuillage tendre. Le général interroge des paysans. C'est un beau Detaille qui vaut son pesant d'or.

TORPÉDO.

PAYS, — 25 mars 1895.

#### *Divers sujets.*

L'empereur que montre M. Detaille dans une peinture à la détrempe est bien tel que nous nous représentons le héros que les temps futurs tiendront pour légendaire. Nous le voyons tel qu'il voulait être, car, on le sait, Napoléon disait : « Voilà comme je veux être », et non : « Peignez-moi comme je suis. » Il lui plaisait de laisser, attachée à son nom, l'effigie d'un César, et nos pères ont affirmé l'exactitude de la ressemblance du héros moderne avec les anciens. Le voilà dans sa « petite redingote grise », ainsi que l'aimait son peuple. « La petite redingote grise », le surnommaient ses fanatiques soldats. Dans ses yeux gris, profonds, on devine un monde ! Avec quelles couleurs le maître M. Detaille, peint-il de ces choses qui parlent et font songer ?

TORPÉDO.

LE TEMPS. — 30 décembre 1897.

De 1860 à 1866, il y eut peu d'élèves, au lycée Condorcet, aussi peu punis, et pourtant aussi distraits en classe, qu'un adolescent de fort bonne mine répondant au nom d'Edouard Detaille. Tandis qu'à ses côtés on ànonnait douloureusement sur des textes, et que ses camarades essayaient en vain de démêler, dans l'*Iliade* ou dans l'*Odyssée*, le sens des paroles de l'astucieux Ulysse ou du bouillant Achille, d'Hélène aux bras blancs ou du roi des Phéaciens Alcinoüs, Detaille, l'imagination en éveil et délivrée de la contrainte pénible du verbe, vagabondait, plume en main, dans ce pays des mille et une nuits que l'explication du professeur lui ouvrait. Sur les marges du livre ou sur la page blanche d'un cahier, il esquissait en silhouettes rapides les types, plantait les personnages face à face et ne s'arrêtait que quand il avait retracé tout au long les vieillards de Troie en extase devant la belle Hélène, ou la première entrevue d'Ulysse et de Nausicaa...

Cette indomptable passion du dessin devait mener loin le jeune Detaille... A vingt-et-un ans il exposait pour la première fois... ; à quarante il était de l'Institut...

Detaille est un homme heureux entre tous.

Depuis vingt-huit ans qu'il s'est voué à l'étude du soldat français, à

la glorification de son courage, à l'apothéose de ses revers, son talent est toujours allé grandissant. Sévère pour lui-même au point de détruire, quand il les avait trouvées, au Salon, mal venues ou gâtées par un malencontreux point de départ, des œuvres pourtant estimables, Detaille a gagné à ce contrôle exercé incessamment sur lui-même une égalité, une solidité, une sûreté dans l'exécution qui lui ont créé une originalité de très bonne heure, et la meilleure de toutes les originalités, celle qui est faite avant tout de scrupule, de méthode, d'observation attentive et de conscience.

Si le sentiment ne se traduit dans son œuvre qu'avec une certaine réserve, il n'en est que plus pénétrant, et je ne crois pas qu'il soit possible d'exprimer avec une intensité plus poignante toutes les tristesses et tout le navrement de la défaite que dans ce défilé, par exemple, des *Vainqueurs* emportant dans leurs lourds chariots, sous la neige, le butin ramassé sous les murs de Paris.

Mais je ne me suis pas proposé, en commençant cet article, d'écrire une étude de fond sur Detaille. J'avais en vue, beaucoup plus simplement, d'attirer l'attention sur le beau livre que vient de consacrer au maître notre confrère et ami M. Marius Vachon. L'œuvre et la vie de l'artiste y ont été condensés en des pages substantielles, nourries d'une documentation d'autant plus curieuse que les confidences de l'artiste sur ses procédés de travail y abondent...

#### LE SALON DE PARIS. — avril 1898.

Dans la même salle (salle VII) se trouve le superbe tableau de M. Edouard Detaille: *Châlons*. Rien ne rappelle le maître que nous connaissons. C'est autre chose ! Le huit ressorts qui ramène de la revue, entre deux haies de troupes, l'Empereur et l'Impératrice de Russie, se silhouette sur l'embrasement d'un soleil couchant. Salvator Rosa avait de ces effets mouvementés, vigoureux et chauds. L'artiste a le secret de se surpasser toujours.

TORPÉDO.

#### LE PAYS. — 2 mai 1898.

La plaine du camp de Châlons s'étend immense sous le soleil couchant. De chaque côté du chemin, cuirassiers, dragons, hussards, sont immobiles sur leurs chevaux. Le commandement « Présentez sabre » a retenti ; l'étendard s'incline pour un salut, car, au tournant du chemin, apparaît la voiture trainée par six chevaux d'artillerie. L'Empereur et l'Impératrice de Russie occupent la banquette du fond ; M. Félix Faure est devant eux.

A l'issue de la revue, les Souverains regagnent le chemin de fer en suivant la route de Bouy et semblent émus comme par un spectacle inoubliable. Les lueurs du soleil couchant illuminent leurs visages et la petite capote bleue de la Czarine jette une note de grâce féminine dans ce décor guerrier.

Ce tableau superbe, puissant comme une page de notre meilleure histoire, a nom : *Châlons* et porte la signature de M. Edouard Detaille.

CASTIGO.

#### LA LIBERTÉ. — 8 juin 1898.

M. Detaille, qui fut l'élève de Meissonnier et qui a emprunté à son maître d'admirables qualités d'observation et de finesse, a dû se pro-



mener souvent et étudier beaucoup dans les galeries de Versailles, car plusieurs de ses tableaux nous reportent en souvenir plutôt vers le peintre de la *Smalah* que vers celui de 1814.

PALLIER.

ESTAFETTE. — 14 juin 1898.

A tout seigneur, tout honneur.

Commençons par M. Edouard Detaille. L'Etat voulant garder un souvenir de la revue passée par l'Empereur de Russie lors de son voyage en France, a commandé à notre premier peintre militaire l'œuvre superbe que nous admirons ici : *Châlons, octobre 1896...* C'est le soir. L'Empereur et l'Impératrice ayant en face d'eux le Président de la République reviennent en landau conduits par des artilleurs à l'uniforme sombre. A leur gauche, les cuirassiers présentent le sabre, leur drapeau s'incline tandis que le Tzar salue militairement. A droite, au premier plan, se tiennent fièrement, les dragons armés de la lance; au fond se perdent les uniformes bleus des chasseurs et des hussards. Le huit-resorts tourne sur un signe du maréchal des logis d'artillerie commandant l'attelage ce qui laisse bien voir les figures des trois personnages d'une ressemblance parfaite. La lumière est admirablement distribuée. Les casques et les cuirasses scintillent aux derniers feux du jour. Le soleil va disparaître dans ce ciel en fusion dont les lueurs rouges inondent la vaste plaine. Cette page qui restera inoubliable et dont l'image traversera les siècles portant à la postérité le nom glorieux de son auteur est aussi vigoureusement peinte que bien composée. Le dessin en est ferme et précis. L'artiste, avec un sujet très difficile à traiter, car il lui fallait éviter le grand écueil de la rigidité et de la monotonie, a su faire une œuvre magistrale, intéressante et très vécue.

JEAN DES PALETTES.

LE SALON DE PARIS. — mai et juin 1898.

*L'Étendard du 1<sup>er</sup> chasseurs.* — Lithographie.

Quoi ! M. Detaille ? C'est bien lui qui se fait aussi graveur et s'enrôle à son tour dans ces francs lutteurs. Décidément ces messieurs de l'Institut ont voulu signaler cette section en y plantant chacun un clou. Bravo !

Vigoureux, simples, clairs, bien intelligibles, voici trois hussards sortis de son burin très gaillardement. Ces gravures de peintre ont une saveur toute spéciale pour nous. Il n'y a rien là du déjà vu, et forcément, c'est plein de talent.

TORPÉDO.



# TABLES





## TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION . . . . .	1
J.-L. Gérôme. . . . .	9
J.-J. Henner . . . . .	37
J.-J. Lefebvre . . . . .	49
Édouard Detaille . . . . .	67
Essai de catalogue des œuvres de J.-L. Gérôme. .	95
— — — J.-J. Henner . .	109
— — — J.-J. Lefebvre .	117
— — — Edouard Detaille	127
Opinions de la Presse sur MM Gérôme, Henner, Lefebvre et Detaille. . . . .	139

---

## TABLE DES ILLUSTRATIONS

Portrait de J.-L. Gérôme, en regard de la page. . . .	9
Combat de coqs, en regard de la page . . . . .	16
Les Gladiateurs, en regard de la page . . . . .	29
Portrait de J.-J. Henner, en regard de la page. . . .	37

Saint Sébastien, en regard de la page. . . . .	41
Daniéla, en regard de la page. . . . .	44
Portrait de J.-J. Lefebvre, en regard de la page . . .	49
Djémilé, en regard de la page. . . . .	58
Portrait de M. le comte O. de Kerchove de Deuter- ghem, en regard de la page . . . . .	62
Portrait de Edouard Detaille, en regard de la page . .	67
Le Renseignement, en regard de la page . . . . .	73
Le Rêve, en regard de la page . . . . .	81

---

Imprimerie JEAN BOUSSOD, MANZI, JOYANT & C<sup>e</sup>  
2, Avenue de Courbevoie. — Asnières.







85-B23571

GETTY CENTER LIBRARY



3 3125 00953 7941

